## VII

## CA ET LA.

A. Une reconnaissance dans le canton de la La Valette (Charente). —
B. Visite au pénitencier de Jommelières, canton de Nontron. — C. Exploration dans les cantons de Thenon et Terrasson. — D. Nouvelle excursion sur le plateau de Sorges. — Cornille, Le Pavillon, Ligueux. — Fatal événement. — Sorges et ses environs. — E. Dans les communes de Coursac et de Boulazac. — F. Les bords de la Drône, de Brantôme à Lisle, La Ferme-école de Lavalade. — G. La vallée de la Beauronne, Agonac et environs. Visite à la famille Brizon, au Pavillon. — H. Les bords de l'Isle de Périgueux à Razac et retour par Annesse et Beaulieu.

A

Une visite d'Aucors dans le canton de La Valette. — Combiers, La Roche-Beaucourt, Edon. L'hospitalité de Malbersie. — La Valette.

Le beau temps m'ayant ramené sur les rochers d'Aucors, j'ai, de cet observatoire, projeté de me diriger, sans règle fixe, au hasard des circonstances, tentôt à droite, tantôt à gauche, tantôt au nord, tantôt au sud, et me suis mis en route après avoir, à ma grande satisfaction, constaté que le triste aqueduc, induement connu sous le nom de pont du Rateau, vient d'être reconstruit d'une manière plus rationnelle et presque avec élégance. Il franchit d'un seul

bond la petite rivière au moyen d'un tablier partant de deux culées en pierre et soutenu par des poutrelles de fer, ce qui n'empêche pas la Nizonne de se répandre encore un peu trop sur les prés en amont. Il est vrai qu'il a beaucoup plu ces jours derniers et que l'on peut attribuer, en grande partie, son indiscipline au ruisseau de Beaussac, dont on a bien redressé les hords, mais dans le lit duquel on a laissé subsister les joncs qui l'obstruent, sans compter que les rigoles qui y aboutissent sont à peu près comblées. Ce fait se reproduit plus bas; aussi l'humidité, de même que les mauvaises herbes, persistent toujours sur un grand espace, quoiqu'il y ait de l'amélioration pourtant. Le syndicat veillera sans doute à ce que le perfectionnement obtenu amène toutes les conséquences heureuses qu'on est en droit d'en attendre.

Nous avons pris la route qui passe au pied du château, près duquel on en ouvre chaque jour de nouvelles, et, après avoir traversé les Graulges, où je n'ai rien observé de récent, nous avons rencontré bientôt la limite de la Charente, très reconnaissable sans inscription, ni poteau, ni signe aucun, à la manière déplorable dont la voie publique y est entretenue. Le chemin est raboteux, plein d'ornières, et notre belle ligne de la Dordogne s'y continué misérablement, à la grande indignation des voyageurs dont les équipages y vont de cahots en cahots. Cela provient, disent les indigènes, du manque de matériaux pour le rechargement. On ne peut s'empêcher de sourire en entendant cette réplique et en jetant les yeux sur le pays. Combiers est franchi. Nous voilà dans un marais réellement infect, nauséabond, dont l'odeur empestée se répand au loin: Il est incompréhensible que l'on tolère un pareil foyer de miasmes délétères, quand il serait si facile de le faire disparaître en prenant de simples, mais énergiques mesures. Le pouvoir ne devrait pas rester indifférent en pareille occasion.

La route de Périgueux à La Rochelle est à trois pas ; nous la gagnons au plus vite et retrouvons avec plaisir, avec le département de la Dordogne, une belle chaussée, bien soignée, qui nous permet d'arriver rapidement à La Roche-Beaucourt, mais dès que nous avons atteint l'endroit où elle pénètre en Angoumois, nous constatons avec regret qu'elle devient inégale et aurait grand besoin qu'on veillât un peu plus à la rendre viable. La direction des ponts et chaussées chez nos voisins charentais laisse fort à désirer, comparativement à ce qui se passe dans notre département. Pour quelles causes ? Nous l'ignorons, mais il faudrait y remédier. A quinze cents mètres à peu près de La Roche-Beaucourt, presque au sommet de la colline, nous tournons à gauche, et par un chemin vraiment charentais, allons par monts et par vaux. Voici, sur son tertre, tout près de nous, Edon, cheflieu de la commune de laquelle dépend la première partie du La Roche-Beaucourt de l'Angoumois, dont la seconde portion appartient à Combiers, tandis que le gros de la place, moins le château, est au Périgord. Edon, composé d'une vieille église et de quelques vingt ou trente maisons qui l'entourent, occupe un terrain rocheux qui fournirait d'abondantes ressources pour les chaussées des routes, si l'on voulait bien se donner la peine d'en profiter. Le pays est découvert, mouvementé; pas très fertile. On cultive beaucoup de sainfoin et de froment, mais, en général, l'aspect des champs semble dénoter que le fumier y manque un peu trop. Beaucoup de noyers sont répandus de tous côtés. Ces arbres, régulièrement plantés et convenablement dirigés, pourraient offrir une ressource importante à la contrée qui en tire déjà notablement profit. Ils ont pour compagnons, croissant également au hasard, quantité de cerisiers qui poussent où ils veulent et comme ils peuvent. Jamais la serpe ni le volant ne les touchent et ils drageonnent à plaisir, couverts, des pieds à la tête, de branches gourmandes qui les épuisent. Puisqu'ils viennent si bien, pourquoi ne les utilise-t-on pas en leur consacrant quelques soins? Ils donneraient alors abondamment des fruits qu'on pourrait distiller, et l'on obtiendrait ainsi du kirsch qui se vendrait probablement avec bénéfice, et dont la qualité serait au moins égale, sinon supérieure, à celle de celui qu'on nous débite imperturbablement dans les restaurants et les cafés, à chers deniers, sous le non fallacieux de kirsch de la Forêt Noire, titre auquel il n'a absolument aucun droit, si ce n'est parce que cette dénomination peut signifier qu'en nous le servant ainsi désigné, on nous vole comme dans un bois. Cette production apporterait un peu d'adoucissement aux pertes causées par la maladie de la vigne.

Celle-ci, naguère, faisait la principale richesse du pays. Elle y couvre d'immenses surfaces, sur beaucoup desquelles les céréales, les graminées et les légumineuses ne sauraient croître, non plus que les racines; et où elle donnait des revenus élevés. Aussi formait-elle avec raison le principal objet des préoccupations du propriétaire. Elle s'y présente en plein, en joelles à rangs doubles, disposition éminemment mauvaise, et en lignes à rangs espacés, de manière à pouvoir être labourés. C'est ce dernier mode d'aménagement qui paraît prévaloir à présent. Comme le cépage dominant est la Folleblanche, on taille court, et dans ce cas cette opération est bonne et logique. La plupart des vignobles sont consacrés à la production du vin blanc dont on brûle, mais moins que naguère, une partie pour la convertir en eau-de-vie, qui n'est pas sans mérite. Par malheur, le phylloxéra s'est emparé déjà d'une grande partie de ces enclos et, ses ravages s'accentuant chaque jour, il en résulte des pertes énormes. Plusieurs propriétaires ont arraché leurs souches ; d'autres ne les entretiennent plus, et l'on voit avec tristesse ces pauvres délaissées envahies par la mousse, la bruyère ou une herbe courte et grêle; autres parasites qui contribuent à hâter leur mort. Pourtant il est des viticulteurs qui ne désespèrent pas; ils continuent à tailler, à épamprer, à biner; quelques-uns même se livrent à des plantations nouvelles, se disant qu'après tout le mal ne durera pas toujours et qu'il faut être prêt à profiter de la guérison espérée, qu'ils croient prochaine. Je désire que leurs sacrifices ne soient pas inutiles et que leurs prévisions se réalisent.

Nous allons toujours montant et descendant, toujours en présence des mêmes faits agricoles, sur un terrain toujours de même nature, sauf quelques veines privilégiées. Nous finissons par arriver à un ruisseau qui coule en deux bras dans une gorge fraiche, mais très-étroite, et sur les bords duquel des laveuses rangées en cercle se reposent. Nous pouvons constater en passant combien le type angoumoisin et le type périgourdin diffèrent. Ce n'est plus ni la même langue, ni le même accent, ni la même tournure, ni la même physionomie, ni les mêmes traits. On se croirait, au milieu de ce groupe, à cent lieues, tout au moins, du département de la Dordogne, et cependant, sur notre gauche, le long de ces montagnes bleues, à moins de trois kilomètres de nous, la Nizonne se déroule et serpente, borne animée, Dieu-Terme marchant et marquant dans son cours la limite entre les deux populations dont les rapports sont incessants. Un petit escarpement se présente, suivi d'une coupure sèche, et la rampe se développe ensuite longue et roide. Aux deux tiers de sa hauteur, une route nouvelle formant une belle avenue bordée régulièrement de noyers, s'en détache et nous invite à la suivre en obliquant à droite; mais, pour le moment, nous sommes sourds à son appel, et mettant pied à terre derrière notre voiture, nous continuons à escalader la montagne par l'ancien chemin raviné qui conduit à l'entrée du vieux château de la Valette. Cette ancienne résidence des membres d'une branche de la famille ducale d'Epernon, cet apanage du fameux cardinal qui s'illustra comme chef d'armée au temps des Turenne et des Condé, tombe en ruine de toutes parts. L'enceinte renferme encore de beaux vestiges; ses murailles et le haut de ses tours figurent fièrement dans le paysage, qu'elles dominent au loin, et sa porte n'est pas sans un reste de majesté. Les bâtiments intérieurs sont fort délabrés; une petite partie restaurée tant bien que mal, c'est-à-dire fort mal, sert d'école tenue par de bonnes religieuses auxquelles chaque coup de vent menace d'enlever le frêle asile qui les abrite. On assure que M. le prince de Béarn a voulu se rendre, dans le temps, acquéreur de cette masure pour lui restituer son antique splendeur, mais que la commune a refusé de la vendre. C'est une décision fâcheuse à tous égards. Cependant tout espoir d'une restauration prompte et éclatante de ce vieil édifice n'est pas perdu. Si l'on en croit la rumeur publique, M. de La Valette aurait offert de l'acheter et des pourparlers sérieux seraient entamés à cet égard entre le conseil municipal et lui.

Nous voilà parvenus au sommet du mont, d'où la vue s'étend sur une immense étendue de pays calcaire, grouettenx, avec un peu d'argile ; cultivé partout de la même manière, privé presque de fontaines sur les deux tiers au moins de son étendue, et beaucoup trop déboisé. Seulement à l'horizon, vers le nord, quelques pentes apparaissent couvertes d'arhres. Il faudrait qu'il y en eût bien davantage. Nous suivons un instant l'arête, puis prenons à gauche et un second demicercle, à peu de chose près analogue à celui qui s'éclipse, se développe devant nous. Seulement, au premier coup d'œil, il semblerait que le hon terrain y est moins rare; je ne voudrais cependant pas le certifier, sachant par expérience que, même en fait de sol, on ne doit, pas plus qu'en fait de physionomie, se presser de juger sur les apparences. Une voiture nous croise. Cris de surprise de part et d'autre! Elle contient, en effet, les personnes que nous allons visiter et que nous n'avons pas prévenues de ce dessein. Nous voulons rétrograder, mais nous éprouvons une opposition formelle et décidée.

Nous sommes, en conséquence, obligés de continuer notre ronte et nous débarquons, suivis des propriétaires du manoir, dans la cour de Malbersie, immense assemblage de constructions. Il v a d'abord le vieux château qui, tout vaste qu'il soit, n'a pu, dans le temps, suffire aux membres de la famille, qui restaient groupés sous le toit paternel; on lui a joint une grande maison d'habitation qui, séparée de lui, le touche néanmoins: tout cela est resté longtemps peuplé, vivant, joyeux ; puis un beau jour chacun a pris son vol dans une direction différente. et les nombreux appartements devenus solitaires, grâce à l'éparpillement résultant des habitudes actuelles, ne se rouvrent plus que rarement devant la représentante de l'ancienne race seigneuriale et quelques-uns des siens. Nous visitons les bâtiments annexes; ils sont considérables, comme il convenait à une noble demeure, chef-lieu d'une possession territoriale importante. Granges, séchoirs, magasins à denrées. s'v développent avec une ampleur annonçant la fortune. Nous voyons de grands chais, des brûleries où l'on distille encore parfois une eau-de-vie fort appréciée; de belles cuves, un de ces antiques pressoirs, véritables monuments pour lesquels il fallait élever un édifice spécial et qui forçaient, en partie seulement, le marc, apporté sur de nombreux chariots, à laisser échapper de ses flancs humides de quoi remplir foule de tonneaux avec le liquide généreux qu'il s'efforçait de retenir. Nous passons en revue les écuries et les bouveries, où les bêtes à cornes, séparées par une cloison du reste de l'écurie, ont leurs crèches et leurs mangeoires bordées, vers le corridor de service, par un mur montant jusqu'à la hauteur du grenier à foin et percé vis à vis chacune d'elles d'une étroite fenêtre par laquelle on leur fournit leurs aliments et qu'on referme ensuite au moyen de volets de chêne. Cette disposition a du bon, mais elle doit rendre le compartiment bien chaud en été, et, tout bien pesé, je lui présère de beaucoup celle en usage dans la plus grande partie du Périgord où.

sans tant de précaution pour le bétail, on l'engraisse parfaitement. Une belle pièce d'eau, très bien encadrée, s'ouvre au sud dans la cour, près d'un pigeonnier de prestance respectable, peupléde légions de volatiles; puis apparaît un petit jardin qui paraît très bon. Derrière les maisons d'habitation s'étend un beau parc gracieusement décoré, tracé savamment, avec de jolies pelouses, des charmilles et de magnifiques allées d'arbres verts. Il communique avec une garenne naguère splendide, couverte qu'elle était de chênes majestueux dont l'ombre épaisse y formait un impénétrable abri. C'était un joyau précieux; il a fallu le sacrifier à l'avenir de nombreux enfants, et ces fiers témoins d'un autre âge, ces rivaux des plus beaux ornements des forêts de France, ont senti la cognée et sont tomhés sous ses coups. Pauvres arbres! ils ne pouvaient échapper à ce sort amer, à une époque où, tout autour de nous, il n'est plus rien de grand que les chutes. Tout s'émiette, se disperse. La terre de Malbersie s'est vue démembrer à son tour, suivant la loi commune. Aujourd'hui nous vivons des débris de nos antiques fortunes, dont nos successeurs n'auront que des atômes. Ce qui reste ici, autour du centre, est encore vaste et paraît bien cultivé, sagement tenu. J'ai parcouru de jolies vignes dans les rangs desquelles on avait, comme je l'ai vu déjà pratiquer sur les confins de la Gironde et de la Saintonge, intercalé des gesses et des fèves, probablement pour la nourriture des animaux. Les blés étaient beaux et l'on labourait avec une charrue à la Dombasle pour semer le maïs. J'aurais voulu pousser plus loin mes excursions, mais la cloche du déjeuner s'est fait entendre et nous nous sommes empressés de répondre à son séduisant appel. Mme de Maillard, en maîtresse habile et expérimentée, avait mis, de la manière la plus heureuse, notre courte absence à profit. Jeunes gens et vieillards ont, à l'envi, fait honneur à la trusse parsumée, aux mets de choix, aux fines pâtisseries et aux vins rouges

du crû, d'âge respectable et d'incontestable mérite, suivis du moka traditionnel et de liqueurs amies du palais et de l'estomac. Nous nous sommes arrachés, non sans peine, à cette table hospitalière où nous retenait la plus cordiale et la plus courtoise hospitalité, mais il fallait repartir.

Donc nous avons repris, à l'opposite de la matinée, et précédés des maîtres du logis rendus à leurs projets, notre parcours précédent. Toutefois, parvenus à un petit édicule qui semble destiné à servir d'abri à une fontaine, peut-être fictive, nous avons délaissé la vieille route d'en haut, notre préférée quelques heures auparavant, où nous l'avions si bravement escaladée à pied, pour la neuve qui prend en écharpe la montagne, support de la petite ville qui se cache à l'ouest, sur la pente de la colline au dessous de la forteresse croulante. La Valette, que nous avons ainsi traversé dans toute sa longueur, est un chef-lieu de canton qui, comme centre de population, paraît être un peu moins important que Mareuil; il est d'ailleurs passablement percé et, de plus, muni d'un assez grand nombre de moyens de transports publics. Il y plusieurs auberges parées du titre pompeux d'hôtel, un médecin réputé que l'on vient consulter et chercher de loin, une jolie caserne de gendarmerie et une halle qui a les droits les plus positifs à être classée parmi les plus disgracieuses connues. Son toit aux ondulations fantastiques, ses nombreuses et grêles colonnes que supportent de singuliers piédestaux, en font un édifice d'une laideur tout à fait originale que ne compense aucun attrait. De là part une rue rapide au possible qui conduit à l'église paroissiale, affreuse, dit-on, à l'intérieur et dont l'extérieur n'est pas beau. L'on veut la remplacer par un temple neuf et de style distingué. Déjà des ressources importantes seraient réunies à cet effet, mais on voudrait les voir s'accroître avant de mettre la main à l'œuvre, et, suivant moi, on a tort, car un sûr moyen d'appeler les capitaux, c'est de commencer une entreprise.

Alors ceux qui hésitaient, pensant que le projet ne se réaliserait pas, se décident à délier les cordons de la bourse, et l'on voit apparaître des fonds qui, sans cela, n'auraient pas pris le chemin de la caisse du trésorier de l'œuvre. On apperçoit sur la croupe du tertre une petite place plantée d'arbres et qui, dit-on, est le champ de foire. Du reste, peu d'animation; il paraît que, contrairement à ce que je supposais, le commerce est sans activité notable dans cette capitale de justice de paix. L'eau potable n'y est pas très abondante et les hôteliers en profitent pour apaiser la soif de leurs clients au moyen de leurs vins blancs du pays, bien meilleurs pour consommer en nature que l'on ne pourrait le supposer, vu leur peu de renom, et que l'on ne trouve plus profit à convertir en eau-de-vie, le cours de celle-ci, falsifiée par l'alliance des alcools de betterave, ne permettant plus d'en faire de bonne sorte à un prix rémunérateur. On sort de La Valette par la belle avenue de noyers que j'ai mentionnée ci-dessus, et en contournant la face nord du château qui, vu de ce côté, celui que l'on aperçoit de la route d'Angoulème, présente un développement de remparts et de tours encore majestueux. On offre de ces ruines 40,000 francs, dit-on. Pourquoi, puisqu'il s'agit d'une reconstruction, la commune n'accepterait-elle pas? Avec ce prix, elle pourraitse donner une belle école toute neuve, accostée d'un joli jardin, et avoir encore quelque argent de reste pour une entreprise utile. De plus, les travaux de restauration occasionneraient de grosses dépenses dont l'agglomération profiterait largement. Je vote donc pour que La Valette ne fasse pas trop, en cette circonstance, la renchérie. Ce serait tourner le dos à la Fortune, qui n'aime pas qu'on la traite ainsi et qui fait preuve, pour la ville, d'une bonne volonté bien rare, en revenant à elle après en avoir été rebutée une première fois, en pareille occasion.

Au fond du vallon arrosé que nous avons traversé ce matin, nous retrouvons les laveuses que nous y avions laissées en

passant. Elles se reposaient alors; maintenant elles font collation. Leur linge continue à sécher et je ne crois pas qu'elles aient fait autre chose que le regarder depuis que nous avons passé. Travail pénible pour lequel elles seront fort bien payées! A quelque distance de là nous faisons halte près d'un grand bâtiment carré, régulier, à un étage, et qui frappe par son air d'aisance et de bonne tenue. Nos enfants se précipitent à terre avec les démonstrations de la joie la plus vive. De nouveaux camarades les y attendent; les échos vont avoir de l'ouvrage, les habitants de la basse-cour et les fleurs vont être l'objet de poursuites et de cueillettes passionnées. Pendant que la jeunesse s'élance ainsi bruyamment, après avoir un instant joui de la conversation des dames réunies autour de la maîtresse de logis, affable à tous, je sors avec le propriétaire, M. Gaston de Maillard, qui me donne sur ses cultures et celles du pays, les plus précieux renseignements, avec une inépuisable complaisance. Ses terres sont assez bonnes, ses procédés agricoles valent encore mieux, et tout cela combiné fait qu'il retire de ses champs de froment de 14 à 15 et 16 hectolitres par hectare en moyenne, tandis que celle-ci pour le canton ne dépasse guère 8 à 10. Il me signale un fait singulier. Dans son voisinage, le sol du plateau, ce qui n'a rien de surprenant, est passablement productif et profond; sur les versants, on n'a pas trop non plus à se plaindre sous ce double rapport, mais dans les bas-fonds, c'est le contraire. La couche arable y est à la fois mince et mauvaisc. D'où vient cette anomalie? Il ne se l'explique pas, et je ne puis en découvrir de cause satisfaisante. Nous causons du phylloxéra. Le terrible puceron cause des désastres de plus en plus grands. L'on cite tel producteur qui, naguère, engrangeait 350 barriques de vin, qui, l'année dernière, n'en a récolté que 50 et n'en aura pas 25 cette fois! L'effroi général n'est, on le voit, que trop bien justifié. Répétons donc cette vérité dont il est impossible de ne pas être pénétré de jour en jour da-

vantage: Malheureuses sont les contrées qui n'ont qu'une culture spéciale à leur service, car si, par une cause quelconque, celle-ci vient à être détruite, elles sont complètement ruinées. Heureuses au contraire celles où l'on peut se procurer un peu de tout. Si le mal vous y frappe d'un côté, l'on se relève, du moins dans une certaine mesure, de l'autre, et l'on peut, sans trop souffrir, attendre des jours meilleurs. Nos regards se sont arrêtés sur la vallée de la Nizonne et, en suivant ses méandres, nous nous sommes rendu compte de l'effet que doit produire le tracé du chemin de fer qu'il est question en ce moment d'établir aux environs. Si ce tracé prévaut, la ligne viendra passer à deux kilomètres environ au sud de Lagrange et y aura une station que l'on baptisera du nom de station de La Roche-Beaucourt, dont elle ne sera pas à moins de six ou sept kilomètres, puis on fera une nouvelle halte dans le vallon à peu près à demi-lieue de la Valette. Le canton sera, de cette manière, très avantageusement desservi, mais celui de Mareuil sera sacrifié, d'autant plus que la gare dite de Gouts-Mareuil sera à une lieue et demie de cette petite ville pour le moins.

Voilà cependant quel serait, pour le sud-ouest du Nontronnais, le résultat du changement de direction proposé par un
ingénieur et que, dit-on, le conseil-général de la Dordogne
aurait approuvé, peut-être un peu vite, dans sa session
d'avril 1878! Le profit tout entier serait pour nos voisins et
la perte tout entière pour nous! Il ne suffit pas, en effet, à
la satisfaction de nos intérêts légitimes que la ligne proposée
entre, comme celle qui d'abord avait été mise en avant, dans
faut qu'en premier lieu elle soit d'abord rapprochée de Mazonne elle la remonte sur la rive droite jusque dans la banlieue de La Roche-Beaucourt. A abandonner une direction
d'abord indiquée et acceptée, productive pour rous, produc-

tive aussi pour l'Angoumois, en vue d'une hypothèse peut-être irréalisable, faute de soumissionnaires demandant la concession de la nouvelle ligne, c'est, je le crains, se laisser leurrer par les apparences et aller à l'encontre de ce que nous devrions défendre résolument. Je suis plein de respect pour la science de MM. les ingénieurs. En fait de construction, ils sont passés maîtres, mais je ne crois pas que l'on doive, en fait de direction à donner aux voies, s'astreindre à suivre rigoureusement leurs avis. Ils nous ont fait souvent faire fausse route, on en a la preuve par les changements continuels de chemins qu'il faut exécuter, et rien que pour les gares, les emplacements choisis par l'un d'eux pour celles de Niversac, Saint-Astier, Neuvic et Mussidan, sans parler de bien d'autres, devraient suffire à nous servir de lecon. Nous espérons donc toujours que nos droits seront sauvegardés et que nous n'aurons pas à nous repentir avant peu d'avoir acquiescé trop vite à un plan contraire à ce qu'exigent notre commerce et le bien-être de nos populations, dans cette partie du département.

L'air se charge de vapeurs lourdes et chaudes; une brume épaisse s'élève et, craignant l'orage, nous rentrons et donnons l'alarme. On attelle vite et nous fuyons, craignant la tempête, comme une volée d'oiseaux, au milieu des cultivateurs qui, des deux côtés de la route, labourent tranquillement semblant rire de notre frayeur. Ils n'ont pas tort, car c'està peine s'il tombe une ou deux gouttes d'eau; le soleil ne tarde pas à reparaître et, en gravissant les rampes après Combiers et avant les Graulges, comme ensuite dans la plaine avant de rentrer à Aucors, nous constatons avec plaisir que les froments et les fourrages ont, dans nos parages, une bien plus belle apparence que sur les hauteurs du canton de La Valette, ce qui me confirme dans l'idée que j'ai conçue de celui-ci dans mon voyage. Je suis très content de ce que je qualifie in petto, ma perspicacité. Que ne puis-je attendre

d'elle dans les excursions qu'à mon retour de Périgueux je vais faire encore tout autour de ma résidence temporaire et ailleurs! Cette pensée me flatte infiniment. Qui sait! à force d'observations, je finirai peut-être un jour, au milieu de maintes et maintes erreurs, par apprendre à mes lecteurs étonnés ce qu'ils savent depuis des années infiniment mieux que moi. Ce n'est pas pour rien que je suis un peu journaliste.

R

D'Aucors à Jommelières. — Trajet jusqu'au bassin du Bandiat. — Javerlhac. — Le Chemin de fer d'Angoulème à Nontron. — Heureuse rencontre. — Le pénitencier de Jommelières. — Détails sur cet élablissement.

Il y avait quinze jours que, venu pour passer une semaine à Aucors, je me morfondais à regarder pleuvoir sans pouvoir songer encore au retour, lorsqu'un beau matin, le ciel s'étant, par hasard, à peu près dépouillé de nuages, on me proposa d'aller faire une visite au pénitencier agricole de Jommelières, ce que je désirais depuis longtemps. Nous partîmes donc après déjeuner, mon gendre, M. Henri du Pin de Saint-cyr et moi, bien munis de pardessus et de parapluies, et installés dans un bon cabriolet à quatre roues, nous nous mîmes joyeusement en route.

Nons longeâmes d'abord la vallée de Beaussac, toute couverte d'eau, par suite des dernières et longues averses, regrettant que d'intelligents travaux n'affranchissent pas cette petite plaine, qui devrait être productive, des marécages que la négligence de trop de propriétaires laisse encore s'y former et qui lui enlèvent une grande partie de sa valeur. Beaussac tra-

versé, nous avons, en passantdevant Monchoisy, et au milieu de très-bonnes terres, gagné un ravin, situé sous Connezac à l'ouest et par lequel se dirige le chemin récemment ouvert. En revoyant la propriété si chère à M. Louis de Galard qui longtemps, pour le plus grand bien du pays, y fit de grandes et utiles améliorations, en apercevant le vieux château qu'il habitait et l'humble village qui lui fait suite, j'ai senti mon cœur douloureusement serré par la pensée que celui qui fut l'âme du progrès dans la contrée n'existe plus et que les champs auxquels il avait donné tant de soins sont à présent négligés. Sa fille et unique héritière réside en Bordelais et abandonne par suite à des personnes sans initiative heureuse ces sillons, ces vignes et ces bois que son père aimait et savait embellir et enrichir (1). J'ai revu le lavoir établi sur le petit ruisselet; triste, désert, avec son toit à moitié brisé, ayant l'air de pleurer celui qui l'avait construit, et qui maintenant a disparu pour jamais. Bien d'autres marques d'abandon affligent sur ces domaines qui portent encore pourtant la marque glorieuse des grandes améliorations accomplies, dont la trace, espérons-le, ne s'effacera pas complètement, mais se ravivera peut-être, au contraire, avant peu.

La montée devient rapide, la voie se suspend aux flancs du coteau sur la gauche où les bois l'effleurent et la suivent pendant que, dans le vallon et sur la chaîne des hauteurs, à droite, au-dessous du village du Maine-Rousset, les prairies en bas, les cultures sur le versant, se succèdent et indiquent par leur tenue les soins attentifs que leur prodiguent les propriétaires qui se les partagent. Au-dessus des prés, sont des semis, des céréales qui ont bonne appa-

<sup>(1)</sup> A son tour, Madame de Mauvesin, fille de celui dont il est ici question, vient d'être enlevée par la mort. Elle laisse après elle de profonds regrets.

rence, et des vignes, les udes en plein, les autres en joëlles, quelques-unes un peu trop espacées parfois. Les herbages naturels, dont il est qui s'élèvent assez haut, sont arrosés au moyen de rigoles, mais malheureusement, si l'on sait faire venir l'eau sur ces gazons, trop souvent on oublie de prendre les précautions nécessaires pour assurer son écoulement. C'est ainsi que plus d'une chaussée traverse le vallon sans qu'il y ait le moindre aqueduc, le plus petit caniveau sur un seul point de son parcours, si bien que, tout au sommet du tertre, les eaux pluviales arrêtées par un chemin en talus, et refluant en arrière, ont transformé, pour le moment, des bois taillis en lagunes peuplées d'arbres; on dirait un étang couvert de tiges de palétuviers.

Après le village de Lafarge, que nous laissons sur la droite, et autour duquel, après des bois, s'aperçoivent des cultures parsemées de tiges arborescentes qui doivent par leurs racines et leur ombre nuire au rendement des vignes, des céréales et des prairies artificielles, nous traversons, sur les cimes, une contrée désagréable à voir, rébarbative et où des landes rases apparaissent de divers côtés. A la Cigale, nom qui donne l'idée d'un paysage peu réjouissant, et que le soleil aime à brûler, nous croisons la route qui conduit de Nontron à Hautefaye, situé sur notre gauche à peu de distance. Ce nom d'Hautefaye me poursuivra donc toujours dans ces parages! Le plateau se montre peuplé de châtaigneraies, au milieu desquelles de distance en distance, sont creusées de nombreuses excavations d'où l'on extrait à ciel ouvert d'excellent minerai de fer. Il ne serait pas prudent de se promener le soir à la brune dans ces bois; on pourrait facilement faire une chute dangereuse dans un de ces trous perpendiculaires et

Nous descendons au milieu de cultures, de vignes et d'assez bonnes prairies artificielles; mais il y a toujours trop d'arbres fruitiers, châtaigniers et noyers surtout, dans les terres. Voici le village de Grand-Gilou que la route coupe en deux; il est morne, ses maisons sont presque toutes noires et plusieurs sont délabrées; nous y apercevons des mares fétides. Il ne donne point envie d'y fixer son séjour. Pourtant il n'y manque pas de jardinets qui paraissent bien fournis de gros légumes d'assez belle venue. Au dessus, le sol semble rude et seci les taillis sont maigres; il y a néanmoins quelques bons endroits, avec surabondance, par continuation d'arbres au milieu des ... champs et des vignes. Après un bas-fond humide nous nous élevons de nouveau. Les taillis se montrent avec des pelouses: arides, tandis que nous cotoyons de bonnes prairies artificielles, de jolis champs de blé, des vignes, où malheureu-, sement le phylloxéra n'est plus à s'installer et dont ibeaucoup. dépérissent en conséquence; nous longeons aussi de beaux semis de topinambours. A peine sommes-nous en hautqu'une nouvelle dépression se présente et nous suivons ses ondulations au milieu des bois chênes, des châtaigniers, de quelques endroits incultes, de vignes qui, comme la plupart de celles que nous avons vues jusqu'à présent, doivent donner. de bons vins; de terres à froment et à sainfoin, et sur une. excellente chaussée. Nous obliquons à droite, tournons une maison environnée de jardins; nous sommes à Javerlhac.

Cette jolie bourgade, dépendant du canton de Nontron, possède un bureau de recette de la poste et occupe un site riant sur les bords du Bandiat, dont nous traversons d'abord un bras qui fait mouvoir un moulin, puis le lit principal, au milieu duquel se dresse pittoresquement un colombier avec girouettes armoriées. L'on franchit ce passage sur un pont formé par cinq petites arches en ogive et une plus grande presque en voûte régulière. Au débouché de cet ouvrage l'on voit un antique château, qui doit avoir été plus considérable autrefois. Il consiste en une tour et un pavillon crênelés, avec corps de logis à fenêtres ouvragées et surmontées d'ornements anciens. L'église qui le touche est singulière. C'est un long bâti-

mentrà voute en bercean, propre, blanc, très-étroit, ayant; outre la grande entrée dans : la nef; deux portes latérales dont une a été murée. A droite est une chapelle profonde que surmonte un clocher très peu remarquable. Sous ce clocher une grande porte avec voussoirs ouvre au dehors. Il est probable que la commençait l'ancienne église qui couvrait la chapelle et s'étendait au-delà, comme oratoire · du château; le reste de l'édifice actuel aura été bâti plus tard: A l'est du clocher un escalier, avec rampe en fer, conduit au-dessus de la voûte de l'église et probablement à la sonnerie. C'est un ouvrage moderne Javerlhac ne compte pas un grand nombre d'habitations, mais plusieurs d'entre elles sont bien bâties. C'est un centre très-commerçant. Il s'y tient plusieurs foires importantes qui ont lieu sur une place de dimensions un peu restreintes. On a construit une halle élégante, mais qui me semble très-petite. Le chemin de fer d'Agoulème à Nontron touche le bourg et doit y avoir une importante station dont l'emplacement est déblayé. A quelques minutes de là, sur le parcours de la ligne, on a découvert des cercueils en pierre ; quelques-uns sont monolithes. On recueillit il y a quelque temps, au même endroit, une bague de chevalier romain très-bien conservée. On achève des maisons de garde sur divers passages et l'on vient de jeter un pont à trois arches sur le Bandiat qui, charmé de cette gracieuseté, fait son possible pour passer sous toutes à la fois, mais n'y parvient, à son grand regret, que lorsqu'il a plu fort longtemps. Le cimetière, ombragé d'arbres verts, se voit à quelque distance sur un mamelon; il est parfaitement situé.

Les environs sont charmants. L'étroite vallée que parcourt la rivière est toute verdoyante, couverte d'excellentes prairies et les coteaux sont bien travaillés. On y a construit plusieurs habitations de plaisance. En continuant notre route, nous avons admiré plus d'une fois le paysage et constaté, sur les hauteurs, à notre gauche, les heureux effets de la petite culture, qui a

transformé des pentes auparavant improductives en terres fécondes et en jolis vignobles. On y trouve également un gîte important de terre à gazette en pleine exploitation. A quelques centaines de mètres au nord-est, nous avons rencontré le petit et frais vallon qu'arrose un gros ruisseau sorti des étangs de Saint-Estèphe et qui vient mêler ses eaux claires et abondantes à celles du Bandiat en mettant en mouvement, avant de se confondre avec lui, les meules d'un important moulin. De ce point part une route qui, comme celle que nous suivons, conduit à Nontron, mais en passant à Saint-Martin-le-Pin, ou mieux le Peint. Un instant après, toujours au sein d'une gracieuse contrée, dans la plaine, Jommelières nous apparaît, et sous la direction de M. Bordas, notre co-sociétaire, qui a bien voulu se joindre à nous à Javerlhac, nous y entrons, certains qu'avec lui, même en l'absence de de M. A. Masse, nous serons parfaitement renseignés sur tout ce qui concerne l'établissement que nous allons visiter.

Précisément, par un hasard fâcheux, M. Masse fils, qui ne s'éloigne presque jamais, vient de partir pour le chef-licu de l'arrondissement et n'en reviendra que tard; mais on nous accorde gracieusement toutes facilités pour parcourir les dépendances de la colonie et nous avons un excellent cicérone. Sous ses auspices, et après avoir remercié Mme Masse mère de sa complaisance, nous nous engageons résolument dans l'enceinte du pénitencier. Tout n'y est pas encore terminé, l'ouverture de cette maison de correction, et en même temps de préparation au bien, étant toute récente; déjà néanmoins de grandes choses ont éte faites, et de nombreuses constructions supplémentaires sont commencées. Nous visitons la bouverie qui ne renferme pas moins de 87 têtes de gros bétail, dont 49 bœufs de travail de race limousine, 20 vaches de même race, pour la plupart, avec quelques gatinaises, et 18 veaux d'élève de tout age, destinés à remplacer le vieux bétail au fur et à mesure qu'il sera nécessaire. Tout à côté, dans un vaste hangar fermé, d'énormes chaudières, chauffées par un brasier ardent, recèlent une masse d'aliments qui cuisent à grand feu pour l'alimentation des hôtes de la porcherie. Ceux-ci ne sont pas moins de 84, gros et petits, mâles et semelles. On en compte parfois jusqu'à 120 et au-delà. Distribués par lots dans des boxes séparées, ils forment des groupes divisés par des sentiers pavés; ils sont de familles mélangées, anglo-périgourdins, ou limousins, anglo-craonnais, etc. Je regrette qu'on n'ait pas consacré quelques loges particulièrement à ceux de notre race indigène que l'on pourrait facilement y améliorer par sélection dé manière à contribuer à la rendre parfaite, elle qui possède déjà tant de qualités supérieures que l'on ne rencontre pas chez ses rivales. L'immense étable est, du reste, excellemment tenue, et d'une propreté si remarquable que l'on y circule sans se salir et qu'il ne s'en exhale aucune odeur. Obtenir pareil résultat, est un véritable tour de force, intelligemment partiqué, avec une aisance telle qu'il paraît être pour ceux qui l'exécutent, chose absolument naturelle. Les volailles sont nombreuses et variées; gallinacés et palmipèdes abondent; dindes, poules et canards surtout. On les voit picorer et barboter en foule sur les fosses à sumier qu'elles purgent de mauvaises herbes et de graines qui sans elles infesteraient les terres. Les purins sont recueillis avec soin et utilisés sagement. Au-dehors nous avons remarqué quantité d'engins agricoles, menus outils, pioches, bêches, et autres; plusieurs charrues Howard munies d'avant-train et de roues, ce qui, dans les terres profondément défoncées de la propriété, contribue, paraît-il, à leur donner de la stabilité; des monceaux de houes et de herses de différents modèles, une faucheuse ancien système. On n'emploie pas les moissonneuses à Jommelières, les pentes rapides et les accidents de terrain n'en permettant guère l'usage et les bras ne manquant pas pour la récolte, grâce aux jeunes détenus, auxquels dans la saison viennent se joindre des soldats que le directeur embauche à cet effet et qui s'acquittent très-bien de leur tâche. En revanche on y laboure à la vapeur. Nous espérions être témoins de ce travail, mais cette attente a été déçue. On ne devait se mettre à l'ouvrage que le surlendemain.(1) Les divers instruments étaient presque tous exposés aux rigueurs de l'air; il est probable qu'ils ne tarderont pas à être remisés sous un abri spécial. La cour de la ferme a besoin encore d'être améliorée sous le rapport du nivellement et de la viabilité, mais elle est vaste et peut dès aujourd'hui suffire largement à la circulation nécessaire des hommes, animaux et machines.

Celle du pénitencier lui fait suite immédiatement, sans séparation tranchée. Elle est grande, régulière, munie de bons chemins, hien soignés, avec les pièces de gazon et de belles allées de jeunes arbres dont l'usage, avant peu, sera fort agréable et qui la décoreront gracieusement. Elle est entourée de bâtiments, qui faisaient, la plupart, partie des dépendances de l'ancienne forge, fermée pour cause des traités de commerce qui ont presque fait disparaître du pays l'industrie de la fabrication du fer. Quelques-unes de ces constructions sont, par contre, récentes; il en est même qui ne sont pas encore entièrement achevées. On y remarque les cellules de punition, le cabinet du directeur, l'endroitoù sont désinfectés les nouveaux arrivants qui fréquemment, en débarquant, sont vêtus d'une manière sordide et doivent être soumis à des bains et autres précautions d'hygiène. Sur la façade de l'ouest, on approprie dans ce moment une vaste salle qui va être convertio en un immense dortoir clair et sain. Le grand pavillon du nord renferme la salle d'étude, le réfectoire et la cuisine au rez-de chaussée. Ses premier et second étages sont occupés par des dortoirs parfaitement aérés. amplement munis de croisées et d'une minutieuse propreté.

<sup>(1)</sup> On a mis en terre, par ce moyen, 45 hectolitres de froment. Les semailles se sont effectuées dans les meilleures conditions.

Les couchettes, adossées aux murs et séparées les unes des autres par un passage suffisant, sont en fer et pourvues d'une paillasse, sur laquelle le soir on étend les draps et les couvertures qui, pendant le jour, sont repliés et placés à la tête du lit par les enfants, dès qu'ils sont habillés. Sur la paillasse au bord de l'allée principale, chaque détenu met ses vêtements de rechange, renfermés dans un sac de toile. Un gardien couche dans chaque salle. Au dessus de plusieurs lits nous avons remarqué des lithographies et des photographies; les unes représentant des paysages, et les autres les parents de l'enfant, que l'on aime à voir ainsi se souvenir de sa famille, signe d'une bonne nature, donnant l'espoir que la régénération n'est pas impossible dans sa jeune âme. A l'un d'eux, était appendu, respectueusement déployé, un chapelet orné de quelques médailles. Nous avons fait des vœux pour que le jeune possesseur de ces objets de piété devienne promptoment un citoyen honnête, sous l'empire du sentiment religieux bien compris, le plus puissant et le plus efficace de tous pour ramener au bien celui qui en a quitté momentanément la voie, surtout à un le pli du mal ne s'est pas encore sérieusement formé.

Au milieu de chaque chambrée, de grands bassins de tôle sont disposés et reçoivent par des tuyaux, munis de robinets de distance en distance, au-dessus d'eux, l'eau nécessaire aux ablutions du matin. Des réduits spéciaux, agencés convenablement, sont destinés aux enfants sujets à des infirmités qui gâtent leur literie. Ces malades sont soigneusement séparés les uns des autres par des cloisons grillées, en bois. Vis à vis la façade du pavillon, à l'extrémité de la cour des élèves, sont placés les waters-closets, décemment masqués et situés audessus d'une fosse souterraine d'où les déjections sont entraînées au loin. En face de la salle d'études est un gymnase où des exercices fréquents ont lieu sous la direction d'un gardien expert dans la partie. Tout près et le long du mur qui sépare

la cour de l'enceinte réservée au propriétaire et à sa famille, ainsi qu'autour des jeunes arbres plantés de leur côté, les jeunes détenus peuvent, à leurs moments de loisir, cultiver quelques petits jardinets dans lesquels ils sèment des graines de fleurs que leur fournit obligeamment M. Masse fils. Plusieurs de ces parterres en miniature offrent, dans la belle saison, un charmant coup d'œil.

Après avoir franchi la limite de cette ligne décorative, nous avons été présenter nos hommages à M. Masse père, qui est le chef légal de l'établissement. Son élégante habitation est précédée d'un vaste et beau jardin dans lequel étaient occupés plusieurs des pensionnaires forcés de la colonie. Prévenu de notre arrivée, l'honorable vieillard a bien voulu venir à notre avance et nous proposer d'entrer nous reposer un moment chez lui. Mais nous avons préféré, pour ne pas perdre de temps, même agréablement, nous entretenir aveclui en continuant notre promenade, d'abord sur sa terrasse qu'ombragent, à droite et à gauche, deux admirables frênespleureurs de grosseur et de hauteur égales et dont les longues branches artistement tressées couvrent et abritent un espace circulaire verdoyant, formant ainsi deux kiosques ravissants, de l'effet le plus gracieux. Puis nous avons, en sa compagnie, parcouru les allées de son charmant parc anglais aux verts gazons que le Bandiat, rapide et tumultueux, borde d'une large ceinture d'argent et que termine un magnifique bouquet de pins majestueux, l'abritant du côté du nord. En nous guidant dans ces belles et séduisantes allées, leur propriétaire, homme actif et pratique, nous a sur la marche de l'entreprise à la tête de laquelle il se trouve et dont son fils est le directeur dévoué. les plus intéressants détails.

La maison de correction renferme en ce moment 77 enfants ou très jeunes gens. Ce nombre sera probablement doublé plus tard. Tous sont condamnés à être enfermés plus ou

moins longtemps pour l'expiation de divers délits. Leur détention ne se prolonge pas au-delà de leur vingtième année. Cette dernière disposition fait que la colonie perd sa plus grande chance de rémunérer celui qui la gère, les sorties ayant lieu, pour ceux même qui restent le plus tard. précisément à l'époque où leur travail, après l'apprentissage fait, pourrait être réellement utile. Aussi, jusqu'à présent, grace aux frais généraux et de première installation, les dépenses ont-elles fortement dépassé les recettes. Il pourra, par la suite, en être autrement, bien que le bénéfice ne puisse jamais être considérable, l'Etat n'allouant, pour chaque interné, par tête et par jour, que 75 centimes, moyennant quoi le détenu doit être logé, vêtu, nourri, instruit et soigné dans ses maladies. Il y a lieu, de plus, d'ajouter à ces déboursés réguliers, les dépenses nécessitées par la réintégration, souvent conteuse, et les frais accessoires qu'elle entraîne, de ceux des jeunes gens qui s'évadent et sont repris. La discipline est sévère mais paternelle; la nourriture bonne et abondante consiste en légumes pour l'ordinaire, mais on donne de la viande deux fois par semaine et du vin le dimanche. Le nombre des repas est de trois par jour; le pain, nous avons pu nous en convaincre, est d'excellente qualité. Les travaux sont loin d'excéder les forces des prisonniers et s'entremêlent de manière à ne pas les fatiguer. L'instruction religieuse leur est donnée trois fois chaque semaine par M. le curé de Javerlhac, et l'instruction primaire par l'instituteur de cette commune. Nous avons vu des cahiers d'écriture très satisfaisants. Il est vrai qu'ils appartiennent à un élève sergent, car ils sont gradés suivant leur bonne conduite et leurs capacités (1).

La discipline, l'ordre et la régularité dans les services, se rapprochent autant que possible de la discipline militaire.

<sup>(1)</sup> Je crois devoir donner ici, pour compléter cet aperçu, le résumé suivant des principaux articles du règlement de l'école, document que j'ai sous les yeux.

M. Masse fils, aidé de temps à autre par M. Bordas, ancien élève des grandes écoles de l'État et praticien distingué, dirige l'éducation agricole. On occupe, en outre, les enfants qui ont des aptitudes particulières, à divers travaux, tels que ceux de la forge, de la menuiserie, de la tonnellerie, du charronage; au pansage du bétail. On les emploie de plus à la cuisine et à la confection de paillassons dans les mauvais temps. Les cultures et la préparation du sol sont l'objet principal auquel la plupart consacrent leurs forces et leur intelligence. La garde des troupeaux est la part des plus jeunes. On les forme tous à prendre des allures militaires et souvent ils défilent en marchant tambours et clairons en

Les colons doivent une obéissance et une soumission passives à tout ordre émané d'un supérieur quel qu'il soit, fut-ce même d'un de leurs collègues gradé ou non, dès que celui-ci a été investi du droit de commander. Toute réponse faite à une observation ou réprimande émanant d'un supérieur est punie, toute réclamation collective est interdite. Néanmoins, les colons ont la faculté de s'adresser individuellement, pour lui faire connaître ce dont ils croiraient avoir à se plaindre, au directeur qui juge. Ils sont punis si leurs plaintes sont reconnues être mal fondées.

Ils doivent saluer chaque fois que passe un supérieur, un employé, le directeur, les membres de sa famille ou un visiteur. S'ils sont assis, ils doivent alors se lever et ne se rasseoir que lorsqu'on leur dit de le faire. Quand on leur parle, ils doivent avoir leur casquette à la main et se tenir debout.

Toute parole grossière est sévèrement interdite, même en jouant et sous forme de plaisanterie. Le silence complet est absolument de rigueur dans les rangs, au réfectoire, au dortoir et dans la salle d'école. Au réfectoire et dans la salle des écoles, les apprentis ont la tête découverte.

Il est apporté une surveillance stricte à la propreté. Chaque matin, les détenus doivent se laver avec soin. Chaque dimanche, ils le font à grande eau. L'inspection des mains est passée à chaque repas. Ceux qui sont signalés comme étant trouves sales d'habitude, sont rigoureusement punis.

Les dortoirs, cuisines, réfectoires et autres salles d'intérieur doivent toujours être d'une netteté parfaite. Les réfectoires et cuisines sont lavés tête. On avait aussi commencé à leur enseigner la boulangerie, mais diverses causes y ont fait renoncer. Une grande
distillerie avait été annexée à la ferme et l'on avait creusé
de vastes silos existant encore, pour la conservation des racines et des résidus. Cette annexe est maintenant supprimée,
l'expérience, nous a dit M. Masse père, ayant paru démontrer que les produits en esprits était loin d'être rémunérateurs, et la pulpe semblant produire une viande molle et prédisposer le bétail à des affections morbides. On lui préfère
les racines crues, le topinambour notamment, mélées à de la
paille et du foin hâchés, et légèrement fermentées. Le local
consacré naguère aux cuves et alambics est aujourd'hui rem-

au moins une fois par jour. A cet effet, le surveillant de semaine désigne, chaque mardi et à tour de rôle, les colons qui sont chargés de faire les corvées de propreté jusqu'au même jour de la semaine suivante.

Chaque matin, le surveillant de service remet au directeur le rapport sur la journée de la veille. Les punitions insligées par le directeur pour les fautes commises et signalées sont lues aux détenus assemblés avant le déjeuner.

Aucune dénonciation individuelle n'est tolérée par les surveillants Dans le cas où l'auteur d'une faute grave est inconnu, le directeur décide ce qu'il doit faire pour arriver à la découverte du coupable ou l'amener à faire luimème l'aveu de la contravention commise.

Les récompenses consistent en : Bons points, — emplois de confiance, — tableau d'encouragement, — tableau d'honneur, — grades, — proposition de mise en liberté.

Les bons points sont obtenus suivant les notes méritées dans les différentes parties du travail et pour la conduite. Ces notes sont données par le directeur, chaque semaine, d'après les rapports des surveillants et ceux de MM. l'aumônier et l'instituteur. Elles sont ainsi divisées: Très-bien, bien, assez bien, passable, médiocre, mal, très-mal. La note très-bien vaut trois bons points, la note bien, deux; la note assez-bien, un; la note médiocre un mauvais point; la note mal, deux; la note très-mal, trois. Les notes mensuelles de MM. l'aumônier et l'instituteur ont une valeur double de celles données hebdomadairement.

pli de tonneaux que des condamnés apprentis nettoyaient et arrangeaient au moment de notre passage, en attendant que le phylloxera rende ces futailles inutiles à leur tour. Les détenus sont en outre employés, au moins ceux qui ont pour ces fonctions un penchant marqué, à des services d'intérieur et même à la lingerie et à la buanderie, que M<sup>me</sup> Masse mère, en l'absence de religieuses qui manquent en ce moment, dirige avec la sollicitude, le zèle et le dévouement les plus rares. Elle et sa sœur M<sup>me</sup> Donzeau traitent réellement ces parias de la société, ces enfants perdus de vices, comme leurs fils; et nous en avons vu près de la salle où elles en avaient réuni plusieurs autour d'elles pour leur donner des instructions et des

Les mauvais points se paient par les bons. A la fin de chaque semaine, il est fait un relevé individuel des notes de chacun et la balance en est reportée sur les mois suivants pour en être tenu compte, comme on le verra plus loin.

On appelle emplois de confiance ceux dans lesquels un ou plusieurs colons travaillant seuls ou isolément ne sont pas soumis à la surveillance continuelle d'un gardien : tels sont ceux de jardiniers, menuisiers, tailleurs, etc. Une prime de cinq bons points par semaine est attribuée à ceux qui remplissent ces fonctions, outre ceux résultant de leurs notes hebdomadaires à titre de haute paie; la même prime est accordée aux tambours et aux clairons.

Tout colon qui, pendant quatre semaines consécutives, n'a pas encouru de punition et n'aura pas en la note passable dans ses notes hebdomadaires ou mensuelles, est porté au tableau d'encouragement Il lui est alors alloué dix bons points par semaine, une ration de vin à chaque repas et l'exemption des corvées de propreté. La moindre punition, ou mauvaise note, entraîne la radiation de ce tableau; l'on ne peut ensuite y figurer qu'après un nouveau stage de quatre semaines.

Ceux qui ont figuré pendant trois mois consécutifs au tableau d'encouragement passent au tableau d'honneur; ils reçoivent alors une prime de vingt bons points par semaine, une ration supplémentaire de viande tous les deux jours, les galons de premier soldat. La radiation du tableau d'honneur ne peut être prononcée que par le directeur.

leçons, un placé sur un établi et s'exerçant au métier de tailleur avec le plus imperturbable sérieux et une véritable application. Il en est qui se montrent reconnaissants des soins qu'on leur prodigue; et si beaucoup d'entre eux, malheureusement, semblent foncièrement pervertis et inguérissables, sous le rapport moral, s'il s'en trouve dont les figures patibulaires trahissent les féroces instincts, on en voit, nous a dit notre interlocuteur, qui sont doués d'un véritable fond de bonne nature et qui paraissent susceptibles d'être plus tard des citoyens honnêtes et

Pour les grades, ils sont à la nomination du directeur. Ils entrafnent les avantages ci-après par semaine : Le caporal reçoit 15 bons points, et le sergent 20 ; le porte-drapeau, 20 ; le sergent-major, 25 ; ce dernier, en outre, mange à la table des surveillants.

Lorsqu'un colon aura, pendant dix mois de suite, figuré au tableau d'honneur, le directeur demandera pour lui au ministère la libération ou l'autorisation d'engagement. Toutesois ce ne sera que dans le cas où le détenu réunirait en outre les conditions exigées par les règlements ministériels : savoir lire et écrire, avoir fait sa première communion.

Les punitions sont : le piquét pendant la récréation, le pain sec, la salle de police (coucher sur la planche), le peloton de punition, le tableau de honte, le cachot.

Ce sont les bons points qui, par leur transformation, constituent le pécule du colon.

A cet effet une valeur de un centime est attribuée à chaque bon point. Chaque fois que les bons points atteignent le chiffre de 500, une somme de 5 francs est portée au compte du colon sur le grand-livre de la colonie. Le pécule ainsi constitué est irréductible, aucune retenue ne peut l'atteindre et il est intégralement remis au colon lors de sa sortie; seul le fait de l'évasion entraîne l'annulation du pécule, conformément au règlement ministériel.

Pendant son séjour au pénitencier, le détenu ne jouit pas de la possibilité de disposer des sommes qui peuvent lui être adressées par sa famille. Ces sommes s'ajoutent à son pécule. Toutefois à titre d'encouragement ou de récompense, le colon pourra, recevoir les menus objets qu'il désirerait tels que couteaux, miroirs, cadres de photographie, etc. utiles. Cette année même, deux ou trois, d'entr'eux, par leur conduite, ont mérité d'obtenir leur grâce avant l'époque fixée vont contracter un engagement militaire. Tous sont polis envers les visiteurs et l'on sent qu'ils sont maintenant bien élevés. Du reste, il en est peu, si même il en existe, qui soient absolument insensibles à la honte, et ce fait prouve que chez les plus endurcis, eux-mêmes, il reste encore une étincelle du feu vivifiant de l'honneur. Ainsi ceux qui sont classés dans le peloton de punition, escouade qui se distingue des autres par la couleur du vêtement, ont souvent l'air passablement humiliés de leurtenue, et ceux qui sont plus coupables encore, ceux aussi qui se sont évadés, et que l'on reconnaît, les uns et les autres, entre tous par celaseul qu'ils ont un côté de la tête complétement rasé, ne supportent qu'avec une véritable douleur ce stigmate flétrissant. Cependant, en général, il faut le reconnaître, le bon grain naturel est bien rare comparativement au mauvais et à l'ivraie, dans le mélange qui constitue le fond de la colonie, et l'autorité de surveillants sévères est indispensable pour y maintenir l'ordre et l'obéissance aux règlements. L'œuvre laborieuse et philanthropique entreprise par MM. Masse n'en est que plus méritoire et ne laissera pas que de porter des fruits utiles. Toujours est-il qu'il vaut bien mieux, pour ces pauvres égarés, dès leurs premiers pas dans la vie, puiser ici l'habitude du travail, de la règle, les principes qui font la force et la prospérité des sociétés, que pourrir dans d'abjectes prisons où les bons éléments qui se trouvent dans leurs rangs seraient bientôt dissipés, où les mauvais deviendraient pires encore. Ainsi donc, à tous les points de vue on ne peut qu'applaudir à l'existence de semblables pénitenciers. M. A. Masse veille de tout cœur sur ses élèves, désireux de remédier aux funestes influences qu'ils ont subies dans leur famille et dans les tristes milieux où leur existence précédente s'est écoulée. Comme il l'a dit et écrit excellemment, une colonie agricole est un livre qui porte en épigraphe ces mots que le lecteur doit méditer sans cesse : « Si j'avais été élevé dans les mêmes conditions que le pire de ces enfants, peut-être serais-je plus mauvais que lui. »

Une entreprise pareille à la sienne, nécessitant de fortes dépenses, il faut viser nécessairement à de forts revenus. C'est un point qu'on ne néglige pas à Jommelières, où l'on agit dans ce but avec persévérance et résolution. Nous avons déjà parlé de la collection d'instruments perfectionnés, ou abréviateurs, et de la quantité de bétail qu'on trouve dans les étables. Rien n'est omis pour augmenter le poids, la masse et la qualité des fumiers obtenus, pour assurer l'hygiène qui double la force et l'énergie du travailleur. Les ouvriers et les colons de la maison de correction sont l'objet de soins attentifs en ce qui concerne la nourriture et la salubrité. La propreté règne partout, une pompe mise en jeu par une roue hydraulique, que fait marcher une dérivation du Bandiat, conduit l'eau dans toutes les parties des bâtiments, alimente les hassins, abreuve les animaux dans leurs boxes ou près des crèches; tandis que les eaux vannes, les détritus, les débris de toutes sortes, refoulés dans de nombreux conduits, sont poussés vers les fosses à purins et à engrais, en augmentent la dose, le volume et la puissance, en empêchant en outre la formation de miasmes délétères. Le même moteur sert, concurremment avec la locomobile de la machine à labourer, à faire agir la batteuse, qui est fixe et d'une grande puissance. Les 333 hectares composant la terre sont habilement exploités et entre autres revenus on en retire déjà, nous dit M. Bordas, 1,000 hectolitres de froment et 1,500 d'avoine, ce qui suffit aux besoins de la ferme. Ce revenu considérable s'accroîtra nécessairement avant peu. La contenance totale de la propriété se subdivise ainsi : terres en culture, 179 hect. 84; prairies naturelles, 20 hect. 16; vignes, 31 hectares; bois taillis, 88 hect. 19; landes et bruyères, 12 hect. 25; bâtiments, cours, etc., 1 hect. 56.

On y recueille, année moyenne, 4' à 500 hectolitres de pommes de terre et 400 barriques de vin rouge et blanc. Lie colza et le tabac réussissaient bien, mais momentanément on y a renoncé. Tout porte à croire que ces deux plantes ne tarderont pas à être réintégrées avec honneur dans l'exploitation. Nous étions sous le charme et nous serions restés longtemps encore à écouter et à noter, mais la soirée s'avançait et malgré de vives instances faites pour nous retenir un moment de plus à Javerlhac, nous nous sommes éloignés rapidement de peur de succomber à la tentation, et gravissant, en sens inverse decelui de notre venue, les sommets des hauteurs enserrant le bassin de la Charente, auquel appartiennent le Bandiat et ses tributaires, nous étions à 5 heures de retour dans celui de la Gironde, sur les bords paisibles de la paresseuse Nizonne.

P. S. — Depuis mon voyage à Jommelières, la prospérité de cet établissement n'a pas cessé de progresser. J'ai, de diverses sources autorisées, reçu les communications les plus concluantes à cet égard. Des lettres particulières, des rapports que j'ai sous les yeux prouvent que M. Masse, comprend et met en pratique ce qu'exige de vigilance, de soins paternels, de fermeté, de prudence et de tact, la mission dont il s'est chargé, que son vénérable père, sa digne mère et sa tante Mms Donzeau, l'aident à remplir avec un zèle, un dévouement infatigables, une entente parfaite de la situation.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, d'importantes améliorations ont en outre été réalisées dans l'installation. Une scierie mécanique, mue par la souffleuse du haut-fourneau, qui se repose, est établie; son système est celui à lames sans fin, dit à rubans; elle est munie d'un chariot automoteur, et débite principalement des bois de peuplier. Elle est conduite par unouvrier libre assisté de colons qui sous sa direction font leur apprentissage. L'excédant de la force motrice est, comme je l'ai dit plus haut, employé pour la mise en marche des instruments d'intérieur de la ferme et en même temps met en jeu les pompes qui fournissent d'eau tout l'établissement.

Une magnifique école, peut-être sans rivale dans le département, a été créée; ses murs sont ornés de cartes de géographie et de tableaux d'histoire. De chaque côté de la chaire on remarque des vitrines garnies de livres et d'instruments de physique et de cosmographie. Plus loin, par une attention délicate, est une lanterne magique qui sert à recréer les détenus les dimanches quand la semaine a été bonne, car M. Masse traite ses pensionnaires plutôt comme un père de famille qui élève ses enfants, que comme un directeur placé à la tête d'un pénitencier. Voulant, autant que possible, leur faire oublier leur triste situation, il distribue souvent aux plus sages de petits cadeaux en menus objets qui leur sont agréables et utiles.

Deux grands dortoirs neufs sont maintenant occupés. Les lits s'y trouvent isolés dans des cases en bois; ceux des gardiens dominent les autres, étant placés sur une estrade, ce qui permet de tout surveiller facilement. Enfin, de nouvelles religieuses vont être appelées pour être placées à la tête de la lingerie, de l'infirmerie et des autres services, dont Mmes Masse et Donzeau se sont chargées jusqu'à présent, mais qui deviennent de jour en jour plus fatigants pour elles, à mesure que le nombre des jeunes gens augmente dans la colonie. Leur entrée en fonctions auralieu des qu'une chapelle projetée aura été construite, ou du moins appropriée, les sœurs ne pouvaut s'astreindre à se rendre, pour l'accomplissement des devoirs religieux de leur ordre, pour ainsi dire continuellement à Javerlhac, qui se trouve à demi-lieue du pénitencier. L'oratoire en question sera ouvert des que le chiffre des détenus atteindra 140, total auquel il est réglementairement fixé à présent. Il s'élève aujourd'hui à 110 et ne tardera pas à être complété.

L'Etat accorde à l'établissement de légers secours annuels à titre d'encouragement.

L'esprit des enfants de cette maison est très bon; et plusieurs de ceux qui en sont sortis libérés sans avoir été réclamés par leurs familles, sont placés chez des particuliers qui se montrent très satisfaits de leurs services.

C

La haute vallée du Manoire, Thenon et ses alentours. —
Terrasson et environs. — Condat-sur-Vézère; propriété
de madame de Mirandol. — Visite à Haute-Gente.
— La vallée inférieure du Coly. — Retour. — Une noce
rustique.

Sept ou huit jours avant la St-Jean, revenu depuis environ un mois d'une autre petite course en Nontronnais, voyage qui ne m'a rien offert de nouveau, j'ai pu me rendre à une gracieuse invitation qui m'avait été faite à plus eurs reprises, et dont je me suis emprossé de profiter cette fois pour me délasser agréablement et m'instruire, par la même occasion, comme toujours en semblable circonstance.

Parti le matin de Périgueux par le chemin de fer, j'arrivai de bonne heure à la station de Milhac, et quelques instants après au château de la Cave, où M. le comte de Royère me reçut avec son habituelle cordialité. J'y trouvai mes compagnons d'excursion, et après déjeuner nous montâmes tous en voiture pour revenir à la vallée et la suivre jusqu'audelà de la source du Manoire, puis visiter Thenon et une partie de sa banlieue. La grand'route, que cesse de cotoyer la voie ferrée depuis la gare de Milhac, court dans une gorge étroite et profonde entre des coteaux chargés de taillis ver-

doyants. Le fond de la tranchée est presque entièrement occupé par des prairies peu riches cette année, par suite des pluies prolongées et des froids, comme du reste presque toutes celles qui se trouvent en pays plat. Nous parvenons ainsi jusque vis-à-vis le village de Puy-Bertie, où la plaine commence à s'élargir et à montrer quelques cultures, qui ont, elles aussi, souffert des intempéries. Le Manoire est à peine, en cet endroit, large comme un petit fossé; pourtant nous apercevons un, ou même plusieurs moulins dont la force motrice ne doit pas être bien grande au printemps et qui d'habitude, en été, ne peuvent manquer d'être réduits à la portion congrue. Cependant l'un d'eux, qui fixe notre attention, offre un développement et une importance de bâtiments assez considérables. Il est à croire que ces constructions répondent à d'autres ressources qu'au simple produit des meules.

Nous montons doucement, mais d'une manière sensible pourtant, et tout autour de nous le pays se découvre de plus en plus; il paraît assez peuplé. Le sol semble bon, et nous voyons de nombreux arbres fruitiers. Quelques instants après Fossemagne se montre au milieu d'un vaste cercle de hauteurs bien cultivées en vignes et blés qui ont belle apparence. La terre est de nature favorable et passablement exploitée. J'y voudraispourtant plus de fourrages artificiels et moins de noyers, disposés à tort et à travers dans les champs. Le bourg, bien que délaissé par la voie ferrée, est loin d'offrir un air désolé. Tout au contraire, il est assez animé et l'on y compte plusieurs constructions neuves, non compris l'école communale qui vient d'être édifiée et dans une aile de laquelle la mairie s'est modestement installée. L'église a bonne mine à l'extérieur; seulement on voit qu'elle aurait besoin de restauration. Son clocher, comme ceux de St-Antoine et de St-Crépin, n'est qu'un mur prolongé, percé de plusieurs baies dans l'une desquelles est suspendue une belle cloche, dont le timbre, que nous avons pu juger en repassant le soir à l'heure de l'Angelus, ne manque ni de puissance ni de majesté. Peu loin de là, sur la droite, on voit à Martillac, une élévation factice, tumulus, ou motte de château, sur la nature de laquelle les antiquaires dissertent à perte d'encre et d'haleine. Le Manoire est le fleuve de l'endroit : l'emploie-t-on pour arroser les prairies qu'il traverse et qui sont toutes sillonnées de rigoles ? Je n'en sais rien; il se pourrait que ces tranchées, tantôt perpendiculaires, tantôt parallèles à son cours, fussent simplement destinées à renvoyer dans son lit les eaux surabondantes qui font naître du jonc dans ces herbages. Le ruisseau serpente, en descendant une conque le long de laquelle nous le suivons en remontant son cours, à travers un paysage moins riche et moins flatteur pour l'œil que celui dont Fossemagne est environné, et où les noyers continuent à pulluler dans un désordre complet, avec une ténacité qui annonce l'approche du Sarladais. Si l'on pouvait se résoudre à les aligner et à les soumettre à une discipline exacte, leurs bataillons feraient amplement leur devoir dans l'armée des auxiliaires semi-animés de l'agriculture. Bientôt nous sommes en face d'une maison de campagne simple comme architecture, avec un beau bosquet, du moins vu de la route, près d'un étang formé par l'épanchement du Manoire, dont ce domaine porte le nom et qui prend sa source à quelques centaines de pas au-dessus. La pente est rapide ici, malgré les méandres du chemin, et les voitures publiques qui le gravissaient, alors qu'il en existait encore de ce côté, se voyaient forcées d'aller longtemps au pas. Il me souvient qu'un jour, en cet endroit, l'équipage de la modeste diligence dans laquelle je me trouvais, avait bien de la peine, malgré les efforts de ses trois chevaux, à tirer le coche lourdement chargé. Nous étions tous descendus, il faisait chaud et nous fumions comme des volcans. L'attelage en faisait autant sous un soleil de plomb. Le conducteur à pied, pensant avec sagesse que se brûler les lèvres avec sa pipe serait de trop, se dit que chanter vaudrait mieux pour réveiller et en-

courager les piétons non moins que lui-même. En conséquence, il entonna résolument une chanson patoise.

« Que dit cette brute dans un baragoin incompréhensible ? » s'écria furieux un voyageur que la fatigue avait mis de la plus mauvaise humeur. « Encore des bêtises sans nom! Il ferait bien mieux de se taire!» Nous appelâmes l'automédon. Répétez la ballade, lui dîmes-nous. Il ne se fit pas prier et commenca de suite:

Baysso te, mountagno, levo te, valloun Per si que you vèse mous amours oun soun ! (1)

« Ah!s'exclamèrent joyeusement deux ou trois des notres, le gracieux début! Et comme il està sa place! Baisse-toi, montagne, lève-toi, vallon, afin que je voie où sont mes amours ! » - « Et aussi afin que nous arrivions plus vite, reprit en grommelant l'interrupteur grincheux. C'est égal! le commencement me va : qu'il continue. » Le voiturier encouragé poursuivit alors d'une voix claire:

Bayssote, mountagno, lèvo te, valloun Baisse-toi, montagne, lève-toi, vallon Per il que you vèze mous amours oun Afin que je voie où sont mes amours. Ya sept ans que tayme, que te fau la il y a sept ans que je t'aime, que je te [fais la cour.] [cour.] Te trobi pu brave que lou premier le te trouve plus jolie que le premier Lou cœur de mo mio, ly fay bien Le cœur de ma mie est tout désolé; [dau mau,] Quen you lo vaou veyre se counsole Lorsque je vais la voir il se console [un peu.] un paou.] A Nontes disen que yo dau auzelou. On dit à Nantes qu'il y a des oiseaux Que net et zour chontent par lous Qui chantent nuit et jour pour les [amoureux.] [amouroux.] You l'ai plo cherchado bouyssou le l'ai cherchée buisson par buisson [per bouyssou.] Qu'a la si l'ay troubade en autre Si bien qu'à la sin je l'ai trouvée avec [un autre amoureux.

(1) Un autre texte, qui peut-être est le vrai, porte au lieu des premiers mots de ce vers ceux-ci : Mempechyas de vère, etc.

(amouroux )

Ce dernier trait fut accompagné, en guise de commentaire, d'un vigoureux coup de fouet. « Hue! les rosses! Messieurs les voyageurs, en voiture! » Nous étions au haut de la montée; chacun de regagner sa place en riant de l'à-propos de l'interjection et du ton colère du conducteur qui semblait si bien s'identifier avec le personnage mystifié de la complainte. Mon attrabilaire voisin en fut lui-même tout déridé jusqu'à Thenon.

On arrive à cette petite ville en suivant, après la côte, où se remontrent les châtaigniers, un plateau découvert, d'où la vue s'étend au loin sur des coteaux se prolongeant à l'est jusque dans la Corrèze, et dans le Sarladais oriental, au nord sur une grande partie du canton et de celui d'Hautefort, au sud vers les hauteurs qui forment la séparation des bassins de l'Isle, de la Dordogne et de la Vézère. La route décrit une foule de zig zags, nous mettant en présence de panoramas variés. Nous cotoyons une grande briqueterie, des cultures diverses qui n'ont pas mauvaise apparence, et après avoir passé devant des bergeries dépendant de la propriété de Preyssac, puis d'un cimetière, bien mal tenu et dont les clôtures laissent beaucoup à désirer, nous touchons enfin le but. Sans retard nous mettons pied à terre et visitons le chef-lieu de ressort de justice de paix que nous venons d'aborder. C'est aujourd'hui mardi, jour de marché par conséquent, et quoique ce ne soit qu'une simple réunion hebdomadaire, volailles et bestiaux abondent; les marchands forains ont couvert rues et places d'étalages de divers genres; les cafés sont pleins, les hôtels aussi. Thenon, en effet, est un point de négoce important. Situé sur les confins de l'arrondissement de Sarlat, il est devenu le lien commercial entre cette partie du département de la Dordogne et le Périgord proprement dit. Les moutons, les bêtes à cornes, les noix, les châtaignes, y sont l'objet d'un grand et lucratif trafic. Aussi ne peut-on pas comprendre qu'on ne songe pas à créer un foirail convenable qui permet-

trait aux vendeurs et acheteurs d'avoir les coudées franches, au lieu d'être réduits à se bousculer sur un espace insuffisant, ce qui force produits, vendeurs et acheteurs à refluer sur les voies de communication qui sont encombrées. La halle, mal placée, ne saurait suffire non plus aux transactions. Il y a donc lieu de porter remède à un pareil état de choses. Cependant on assure que les habitants ne verraient pas avec plaisir prendre des mesures dans ce sens, chacun étant bien aise, parmi les limonadiers et les aubergistes surtout, d'un désordre et d'un trop plein qui font utiliser chaque passage pour y établir momentanément, une fois par semaine, animaux et objets offerts aux chalands qui veulent faire des acquisitions et chaque maison pour ceux qui vont se restaurer avec les marchands au café le plus voisin du lieu où les affaires se sont engagées. Ceci est bel et bon, mais ne devrait pas être pris en considération, l'intérêt général devant primer les intérêts particuliers.

Thenon est bâti sur une sorte de patte d'oiseau entre les doigts de laquelle s'ouvrent de profondes vallées: celles du Manoire, qui descend vers Fossemagne; du Cern qui sort du pied des collines au nord et va baigner Azerat, La Bachellerie, puis les environs de Condat, cotoyé par la grand'route et le chemin de fer; celle de La Laurence, qui coule dans la direction de Montignac, en arrosant le vallon d'Auriac, que mes souvenirs me représentent humide et tout couvert de noyers épars dans les champs et les prairies, bordant le cours d'eau qui passe devant le château du Basty, duquel dépend une vaste terre où notre collègue M. de Marguerie, actuellement sous-préfet, a effectué de nombreuses améliorations. La ville se penche presque toute de ce côté, comme allant à l'avance du Sarladais, d'où lui arrivent de nombreuses denrées, donnant lieu à des achats et à des échanges actifs. La partie la moins importante de la cité comme population, mais non la moins bien bâtie, suit la grande route de Lyon et plonge avec elle, pendant quelques

instants, dans la direction de la Vézère supérieure. A part les grandes voies publiques de communication, toutes les rues sont étroites, tortueuses, très rapides et généralement mal pavées. Plusieurs même sont entièrement dénuées de dalles ou cailloutis. L'église est triste, démesurément obscure, trop étroite pour la population. Afin de porter remède autant que possible à ce dernier inconvénient, on a beaucoup allongé la tribunequi, soutenue par de minces colonnes, s'étend sur près de la moitié de la nef, ce qui ne contribue pas à rendre celleci plus claire. Il était deux heures et demie du soir quand neus avons visité cet édifice, par un temps splendide, et l'on n'y voyait presque pas à l'intérieur. En hiver il doit falloir y allumer des lustres, des torches et des girandoles en plein midi. On monte à l'extérieur, par un bon mais lourd escalier de pierre, au clocher bas et vulgaire. Quelques maisons sont bien construites, même assez élégantes parfois; il y a de bons hôtels et certains bâtiments ne manquent pas de distinction. Thenon, d'ailleurs, s'accroît, et lors de notre passage on y terminait plusieurs habitations relativement assez importantes. L'industrie n'y est pas très active; ses principaux éléments y sont la cordonnerie et la saboterie, qui occupent d'assez nombreux ouvriers. L'agriculture y est plus en honneur, et l'on cite dans la commune nombre d'exploitations intéressantes. J'ai visité celle du Claud, que dirige M. de Chatouville, officier démissionnaire, homme énergique et résolu, mais prudent en même temps. On parvient chez lui de Thenon en descendant au nordest un coteau quelque peu rapide, mais en général bien travaillé, où l'on remarque notamment de belles vignes et de très nombreuses pièces de sainfoin, mêlées à des champs de blés très satisfaisants pour l'année.

La propriété du Claud se trouve située dans une plaine assez étendue que l'on est tout étonné de voir si près de la ville. L'on se demande avec surprise pourquoi le chemin de fer, au lieu de s'engager sur un plateau loin de ce centre, dont la gare està trois bons kilomètres de distance, ne traverse pas ce vallon, se rapprochant ainsi rationnellement d'un entrepôt qui lui envoie chaque jour de forts chargements en divers genres et, dans une seule campagne, ne lui a pas expédié moins de 15,000 quintaux de noix pour l'exportation. On ne peut en effet trouver de motif réel pour justifier le choix fait de l'emplacement singulier qu'on a préféré pour établir la station.

L'étendue du domaine est d'environ 52 hectares, dont 25 en cultures diverses et le reste en bois. M. de Chatouville, lors de son entrée en jouissance, avait trouvé le tout dans un état déplorable. La tâche était très-difficile; il n'a pas reculé devant elle et ne s'est pas montré au-dessous de la situation. Il a complété les bâtiments d'une manière modeste mais suffisante et s'est surtout occupé de créer des ressources fourragères. Elles étaient à peu près nulles à son arrivée. Cette année, malgré la température défavorable de l'hiver et du printemps, il récoltera près de six cents quintaux, en majeure partie de sainfoin, ce qui lui permettra d'augmenter le nombre de têtes de son bétail, accru déjà par ses soins, mais encore insuffisant. En attendant, il tâche de suppléer à ce qui lui manque en fait de fumier pour le moment, en faisant le plus possible de composts qu'il utilise avec succès. Il donne en outre une bonne part dans ses assolements aux racines, betteraves et pommes de terre, qui bientôt lui aideront à garnir ses étables d'un cheptel-vif, nombreux et bien choisi. Déjà celuici comptait 6 bœufs, 2 veaux, 2 vaches, 10 porcs, 60 moutons et 3 bêtes de somme. C'est un bon commencement. Pour abseuver ces animaux et ceux que l'on projette d'y joindre, M. de Chatouville a fait creuser dans un coin de la cour, sous l'ombrage d'un gros chêne, une citerne pouvant contenir 160 barriques d'eau qu'une pompe foulante permettra de conduire dans les bâtiments. Les froments avaient bonne apparence, les vignes aussi, bien que ces dernières, placées

dans un vallon, soient sans doute sujettes à la gelée, ce qui doit nuire à la quantité de leur rendement, lequel, du reste, est dans la moyenne du pays, soit 16 hectolitres à l'hectare, chiffre qu'une taille un peu plus longue augmenterait sans doute. Il serait à désirer aussi que les cépages fins à bois dur, moins sensibles aux froids tardifs du printemps, y fussent plus multipliés. L'espacement entre les ceps est établi de manière à permettre à la rigueur de donner les façons avec une charrue vigneronne attelée d'un seul bœuf ou d'un cheval; on pourrait, peut-être, l'augmenter un peu si l'on fait des plantations nouvelles. Les arbres à fruits ne manquent pas et vont être encore multipliés. Les taillis, qu'une exploitation malencontreuse avait presque annihilés, ont été l'objet de soins attentifs et d'aménagements bien compris. Maintenant ils sont réellement magnifiques, et une grande partie d'entre eux pourrait sans désavantage lutter avec ceux si remarquables du Limousin. Ils sont presque entièrement composés de chênes. En dehors des boisements épais, M. de Chatouville a commencé des plantations en vue de la production de la truffe et se propose d'en augmenter sensiblement la superficie. Enfin, il emploie des instruments améliorés : charrue Dombasle, coupe-racines, égrenoirs à maïs. Deux vastes chaudières à cuire les aliments pour le bétail sont chez lui d'un usage actif aux moments voulus ; il utilise, depuis longtemps, pour la fabrication de son vin, le pressoir excellent de M. Samain, de Blois, qu'il a, l'un des premiers, introduit dans le pays. L'intelligent praticien a le dessein d'ouvrir un chemin de six mètres de largeur reliant sa maison à la route qui conduit à la gare de Thenon.

J'aurais voulu voir le beau vignoble que M. Détrieux a créé à La Landie, sur les coteaux d'une vaste conche et où, d'après la Monographie du canton de Thenon, publiée par M. le vicomte de Marguerie dans nos Annales en 1870, des terrassements intelligents, un réseau complet de chemins

parfaitement entretenus, facilitent à la fois l'apport des principes fertilisants et l'enlèvement des produits; où la taille fort bien entendue et de plus une importante plantation d'arbres fruitiers sont dignes aussi, suivant ce rapport, d'être signalées; mais la longue investigation que j'avais faite sur les dépendances du Claud et les instances de M. de Chatouville et des siens pour nous retenir ensuite quelques instants encore chez eux, instances auxquelles je n'ai pu me défendre de céder, ne me l'ont pas permis.

La même cause m'a fait laisser forcément de côté l'exploration de la belle terre de Pressacq appartenant à M. de Suzanne, dont le père a mérité, pour les améliorations de toutes sortes qu'il y a introduites, la prime d'honneur de notre Société départementale en 1862 et, deux ans après, une médaille d'or à l'occasion du concours régional. Cette exploitation comptait alors 300 hectares, dont 200 de bois et 100 en cultures créées en grande partie par le propriétaire. Au centre se voyaient une vaste bouverie, des boxes pour les taureaux, des étables pour les vaches, une laiterie et des volières très bien organisées. Parfois l'on a compté dans ces bâtiments et les annexes des métairies jusqu'à 40 têtes de gros bétail, avec 250 moutons et de nombreux porcs. En dehors de l'enceinte, on remarquait un vaste et rustique hangar, abritant une collection riche et variée d'instruments d'extérieur, une grande halle où se trouvaient les instruments d'intérieur et où de plus l'on engrangeait les gerbes et déposait les amendements et engrais chimiques. Plus loin venait un grenier à deux étages où toutes les conditions nécessaires à la conservation des grains étaient réunies. Enfin une curieuse et très intéressante bergerie disposée selon le système de M. Morel-Vindé, construite en bois, et dont la charpente légère, recouverte de planches minces garanties contre l'humidité par l'emploi de l'huile Peyret, fixait à juste titre l'attention des connaisseurs. Une porcherie

disposée d'après le même système était adossée à la grande halle.

Sous la masse des fumiers, une fosse permettait, au moyen de la pompe Bodin, l'arrosement des engrais par le purin. Dans les fumiers on introduisait généralement des engrais chimiques, préférant les utiliser ainsi, que purs. Il n'existait pas de prés proprement dits: mais M. de Suzanne avait établi de nombreuses prairies, surtout de celles dites anglaises, ne donnant à la vérité qu'une coupe, mais fournissant ensuite un pacage excellent; un vallon jadis raviné et tourmenté avait été de cette manière très avantageusement transformé. L'élément calcaire faisant défaut, le chaulage remédiait à cet inconvénient et un four à chaux avait été construit pour le faciliter. Enfin les betteraves, les topinambours, et en dernier lieu, le sorgho sucré, dont l'éminent agriculteur se louait beaucoup, étaient cultivés en grand.

Depuis la notice de M. de Marguerie, corroborant et complétant les éloges que les différents jurys ont faits de la manière dont il était géré, Preyssac, a subi diverses vicissitudes qui n'ont pas été sans influence sur la marche progressive qu'on était heureux d'y constater. Vendu par son possesseur. délaissé par celui qui s'en était rendu l'acquéreur, il a été repris par le fils de M. de Suzanne, et j'étais vivement désireux de voir quelle impulsion nouvelle lui avait été imprimée par l'héritier be celui auquel il devait tout. Ne pouvant descendre sur les ieux à cause de l'heure avancée qui me contraignait à repartir immédiatement, j'écrivis au propriétaire et le priai de me fournir à ce sujet quelques détails. Deux ou trois jours après je reçus sa réponse, d'après laquelle il paraissait tout à fait découragé, disait se borner à semer et à récolter comme ses voisins et, voyant l'Amérique maîtresse de nos marchés, pensant qu'avant peu l'autre monde se chargera de nourrir et de vêtir la vieille Europe, déclarait adopter pour devise le fameux

axiôme: « Laissez faire, laissez passer », sans plus rien vouloir tenter désormais lui-même, et prédisant la ruine prochaine de sa terre. Cette déclaration, formulée dans un moment d'humeur noire, en pensantaux heureux résultats, pour l'agriculture française, du Libre-Echange, aimé des idéologues, est de nature à contrister; mais j'avais peine à croire qu'un homme aussi plein d'énergie que M. de Suzanne, pût se laisser abattre à ce point, et je suis resté convaincu qu'il est loin, très-loin, d'être, en pratique, aussi routinier, par désenchantement, qu'il l'affirme. Je pense au contraire qu'il continue à marcher en avant, même sans y songer, et qu'il a tellement l'habitude de progresser en culture qu'il le fait en croyant être simplement sur la ligne de ceux qu'il continue à précéder réellement, en leur servant de modèle agricole. D'heureuses révélations, que je dois à des per-, sonnes des plus compétentes, habitant le pays, me permettent même d'affirmer ce que j'avance. Ainsijesais qu'il cultive avec succès et administre avec sagesse. Il a personnel, instruments, bestiaux. D'ordinaire on compte chez lui de 12 à 14 hours de travail, autant de vaches laitières, 200 moutons ou brebis, agneaux non compris, enfin 6 ou 7 truies. Il s'occupe de l'élève du cheval et entretient plusieurs poulinières et leurs suites, parquées dans une prairie spéciale. Il récolte environ 300 hectolitres de froment, autant d'avoine et 100 à 120 barriques de vin. Une moissonneuse vient d'être jointe à sa collection d'instruments. Quelques autres indices que j'ai recueillis m'ont également confirmé dans l'opinion que je viens d'exprimer, et je n'en ai que plus regretté d'avoir été dans l'impossibilité de visiter Preyssac. Si j'avais pu faire étape à Thenon, y passant la nuit comme les militaires en route, pour lesquels cette ville est un gite de première classe, je n'aurais pas manqué de faire cette excursion. J'aurais aussi poussé jusqu'à Bars, grande commune boisée et montagneuse au sud-ouest, pour rendre hommage aux plantations de MM. Boyer, juge de paix, et Amelin, signalés

par M. de Marguerie (1); je n'aurais pas manqué d'aller au Basty rendre mes devoirs à M<sup>mo</sup> Grand; mais le temps, qui toujours marche, ne m'a pas permis de m'arrêter, je l'ai déjà dit. Je n'ai pas même pu jeter un coup d'œil curieux sur les ruines du vieux château-fort, remarquable par ses deux pavillons quisubsistent encore, m'a-t-on assuré, et dont le principal porte à son sommet une ligne de trous régulièrement espacés qui servaient à l'établissement des hourds, fortifications provisoires en bois qui ont précédé l'invention des machicoulis en pierre. Cet édifice, dont les restes servent de couvent et de pensionnat aux dames du Sauveur, s'élève tout près de l'endroit où j'ai repris la voiture pour rentrer au plus vite à la Cave, où je ne suis néanmoins arrivé qu'à neuf heures du soir.

Le lendemain matin, je reprenais le chemin de fer à la station dite de Milhac et me dirigeais, à toute vapeur vers l'est du département en passant, quelques minutes après mon départ, devant St-Antoine, que je venais de quitter. Je traversais un peu plus loin les grands bois que j'avais visités la veille et qui sont en partie sillonnés de larges fossés, tranchées naturelles à la pente rapide aboutissant la plupart à des cavités plus étendues, dont quelques-unes sont en forme de cones renversés, très profondes et ont leurs parois tapissées d'arbres magnifiques. Malgré l'humidité de l'année, ces excavations ne renfermaient pas d'eau. Selon toute probabilité,

Par malheur le phylloxera n'a pas plus oublié le canton de Thenon que les autres et y fait des ravages de plus en plus désastreux.

<sup>(1)</sup> M. Amelin est parvenu, dans les terrains qu'il a plantés au Vignal et à la Bleynie, à récolter annuellement de 400 à 500 barriques de vin.

M. Boyer a mis en vignes des sols incultes jusque-là. Les vingt hectares qu'il a couverts de ceps lui donnent de 300 à 350 barriques par campagne, soit environ 35 à 40 hectolitres à l'hectare. A trente francs l'hectolitre seulement, on voit que l'opération est excellente.

celle-ci filtre à travers le sol et va plus loin alimenter les sources nombreuses et importantes que j'ai signalées dans une relation précédente. Pourtant, lorsque les pluies sont violentes, il arrive parfois qu'elles se remplissent momentanément au point que l'eau vient parfois baigner la cime des grands chênes qui s'élancent de leurs fonds, ou s'étagent sur leurs rampes. Dans l'un de ces entonnoirs on remarque en descendant, presque aux deux tiers de la déclivité, sur le côté de l'est, un orifice de diamètre assez considérable que l'on assure être l'ouverture d'un abîme insondable, où pendant les guerres de Religion, après avoir brûlé dans l'église de St-Laurent-sur-Manoire, plus de 80 personnes qui s'y étaient refugiées, on aurait jeté les cloches de plusieurs paroisses, notamment celles de Fossemagne, de St-Antoine et de Limeyrac. Les campagnards assurent que parfois, notamment le Jour des Morts, on entend le son de ces cloches, s'élevant du précipice, retentir aux environs. Il ne serait pas aisé de leur démontrer qu'il n'en peut rien être et que le bourdonnement confus qui monte de temps à autre à la surface et que l'oreille perçoit sur les bords de l'évasement, provient, sans nul doute, des torrents souterrains qui coulent rapidement dans leurs cachettes après des orages ou des averses prolongés. Ils n'en croiraient pas un mot, quoique l'explication de ce phénomène doive à coup sûr être là. Tout à côté de ces crevasses, le terrain change de nature, devient marécageux et le sol, dans la forêt, présente des lagunes et même un étang d'assez grande étendue, non loin duquel est une tuilerie. A partir de ce point, j'ai noté l'augmentation, depuis 1877, des défrichements opérés sur le plateau, d'où les taillis tendent à disparaître tout-à-fait. Il ne m'a pas semblé que ce soit au grand bénéfice des propriétaires, car, malgré l'humidité d'une année pendant laquelle, jusqu'à présent, les pluies n'ont pas cessé pour ainsi dire, les plantes, sur ces sommets, où la sécheresse leur est si souvent fatale, n'étaient rien moins que

belles. En passant j'ai salué le charmant Azerat, Rastignac plein de souvenirs, et qui m'a paru rajeunir; La Bachellerie dont les vignerons, mis en goût par les belles récoltes que le vin leur a procurées, couvrent de ceps, du haut en bas, des escarpements presque inabordables; Condat, où je descendrai demain; le Lardin et ses grands fourneaux. Enfin voici Terrasson que je vais visiter, profitant pour cela d'une sortie que je ménage à l'une de mes nièces, pensionnaire dans l'école du couvent et qui, j'en suis sûr, sera, pour cette cause, charmée de me voir.

Au sortir de la gare, une longue avenue conduit vers la ville, dont elle sera bientôt l'artère la plus importante, si j'en juge par la quantité de maisons, dont quelques-unes ne sont pas sans élégance, qui la bordent déjà, de même que par les nombreuses fosses que des ouvriers sontocccupés à creuser et qui vont recevoir les fondations d'autres édifices. Le commerce aura là ses coudées franches. On parvient ainsi, au milieu d'une jolie plaine où les récoltes ont bonne mine, malgré les sévices du printemps qui vient de s'écouler, à la Vézère, qui, toute glorieuse de baigner à son entrée dans le Périgord un si gros chef-lieu de canton,

S'étend, et s'ensle, et se travaille Pour égaler la Dordogne en largeur.

Elle n'y parvient pas; mais aidée d'une usine qui lui emprunte sa force motrice, elle passe, amplement et fièrement élargie, sous un pont à six arches, au moyen duquel elle est franchie par la route nationale. Elle détache un de ses bras vers le nord, d'où il la regagne en englobant une petite île, sorte de Guierle en raccourci, ce qu'il faut bien se garder de dire à un habitant de Brive. Plus bas, à l'endroit où nous la rencontrons, elle a déjà perdu de ce majestueux développement, et un viaduc à cinq arches suffit à son débit; un quart de lieue au-dessous, elle est tout-à-fait revenue de ses idées ambitieuses et s'est

resserrée considérablement, rentrant dans les allures qui lui conviennent dans ces parages. Sur ses bords, vis-à-vis nous se développe un quartier qui paraît appelé à un bel avenir.A partir de ce point, où nous abordons sur la rive gauche, la montée commence et on pénètre dans le vieux Terrasson qui n'est pas enchanteur pour un piéton fatigué. Le foirail que l'on découvre d'abord, est en pente très-prononcée, vaste, mais insuffisant pour le commerce des bestiaux aux grands jours des principales réunions des acheteurs et des vendeurs de bétail qui se donnent rendez-vous dans ces riches contrées. On voit sur cette place deux belles maisons, une entr'autres que l'on m'a dit appartenir à M. Passemard, ancien juge de paix. A l'extrémité nord, dans la partiela plus basse du champ de foire, prend naissance la route de Sarlat, qui ne tarde pas à s'élever et à gravir, en faisant mille coudes, les hauteurs voisines qu'elle contourne et escalade l'une après l'autre, appuyée parfois sur des murs de souténement, qui font d'elle une véritable terrasse. A gauche, foule de petites ruelles viennent s'appuyer sur le marché; et s'élancent ensuite si follement à l'assaut de la colline que l'on ne comprend pas qu'un véhicule quelconque puisse jamais les gravir. Très certainement les bêtes de somme elles-mêmes n'arrivent pas sans peine, dans ces corridors, aux portes des magasins ou des habitations particulières où elles ont des fardeaux à déposer ou à prendre. Le spectacle qu'offrent ces voies de communication, lorsque les averses tembent à flots doit être curieux. Au sommet et au sud de la place on voit une église où l'on dit la messe à certains jours et où, sans nul doute, ceux qui avaient à continuer leur chemin devaient aller prier Dieu de les protéger pour qu'ils ne se cassassent pas bras et jambes en montant, ou bien le remercier d'être parvenus jusque-là sains et saufs en descendant des collines. Tout près est une fontaine abondante où l'on éprouvait nécessairement le besoin de se rafraîchir après le voyage. Maintenant une large route, formant boulevard, a été ouverte

et conduit tout en haut dutertre, en décrivant un demi cercle gracieux et enjambant dédaigneusement, sur des ponts, de vieilles rues accrochées à l'escarpement. Elle est en partie obordée par de jolies retraites, et l'on y voit, , à droite, de parc charmant, tout rempli de pelouses et d'arbres vents, au milieu duquel M. Limoges, ancien conseiller à la Cour d'appel de Bondeaux, oublie l'hiver de l'âge, entouré diune mature souriante qui lui fait savourer un printemps continuel. Liststrayante promenade, sur laquelle slouvre ce nid de verdure conduit directement à la partie la plus élevée de la ville, au dessous du pensionnat des Dames du Sauveur, dans l'engles desquelles on pénètre par un jardin anglais bien dessiné. Alstablissement est vaste, parfaitement tenu, très repommé , légitimement ; il renferme, en outre, l'école normale d'institurtrices du département, admirablement dirigée par les Dames du Sauveur, dont la vénérable supérieure, madamemère Lacoste, est à la tête des deux institutions réunies depuis leur création. Un ouvroir pour les jeunes filles de la ville y est annexé et joint de bâtiment principal, sans qu'il y ait néanmoirs communication directe entre l'un et l'autre édifice. Des fenêtres du corps de logis principal le coup d'œil doit être splendide sur tout de pays environnant, au nord, à l'est et à l'ouest; on y domine l'église paroissiale, grand vaisseau bien orienté, séparé des établissements scolaires par un chemin et un petit emplacement qu s'ouvre la mattresse porte actuelle. Le monument est suigné, possède de beaux vitraux, mais a grand besoin de méparations encore, malgré les améliorations qu'on y a faites depuis nombre d'années. Il renferme la chasse de saint Sor, pieux anachonète auquel la plaine, opulente maintenant, doit les premiers travaux entrepris peur la délivrer des marécages qui l'infestaient jadis, travaux qui, poursuivis d'abord par ce cénobite et ass compagnons, puis, pendant plusieurs siècles, par les moines de l'abbaye, qui fut bâtie par ses successeurs, ont eu pour résultat de chasser la famine et la maladie de la contrée et

d'y amener population, végétation admirable et prospérité. Le respectable et savant curé de Terrasson, M. l'abbé Pergot, a, jel'ai déjà dit, écrit avec talent et autorité la vie de ce noble agriculteur, dont la grotte, ouverte à peu de distance de la ville, dans des rochers qui se dressent aux flancs du côteau, pourrait être aperçue de la vraie façade de l'église, si ce sanctuatre avait une issue digne de lui de ce côté, mais il lui manque, vis-à-vis du grand autel, entre les élégantes constructions qui se sont remarquer à l'ouest, une entrée, là même con devrait s'élever un majestueux portail. Son abord, est, en cet endroit, obstrué par une grosse maison sans style qui -barre le passage au public, obligé de faire un grand détour pour pénétrer dans le temple paroissial. Quelle avenue gran--diose, pourtant on pourrait lui ménager dans cette direction, ven développant devant lui un escalier monumental à plusieurs paliers, accosté de rampes l'encadrant et allant vers l'ouest rejoindre la grande place! Quelle perspective et quel horizon ménagé pour les fidèles, les promeneurs et les touristes, quel embellissement pour la ville, qui serait ainsi débarrassée de bâtisses de peu de valeur, sans caractère; et recevrait une ornementation hors ligne! Mais la caisse communale n'est pas remplie de trésors et le moment n'est peut-être pas propice à pareille entreprise. Il est à croire que longtemps encore on errera dans un dédale de petites rues sans pavés, ou mal pavées, tortueuses et mal entretenues au-dessous de l'édifice sacré. Nous nous sommes engagés dans ce labyrinthe pour regagner le bord de la rivière, et n'avons pas tardé à nous trouver en présence de la halle, assez élégante, mais beaucoup trop petite, ce qui n'a pas empêché l'édilité de donner · le nom de ce marché couvert à une rue; sans doute, afin qu'on put y arriver sans se tromper, car il ne serait pas autrement "aisé de le découvrir. L'intention est bonne et la précaution excellente: Ma jeune compagne montait, descendait, remontait; redescendait ces pentes rapides avec agilité. J'aimais à

la considérer se jouant ainsi des difficultés du terrain, heureuse et charmée de les aborder et de les affronter. En la voyant bondir, je me reportais aux anciens jours où, jeune et ne doutant de rien, je gravissais sans hésiter, avec joie, les plus rudes escarpements des Pyrénées, des sentiers de chêvre, véritables casse-cou, d'où mes compagnons plongeaient en courant dans la vallée que je n'atteignais, il est vrai, les ayant précédés à l'escalade des cîmes, qu'après eux, à cause de la faiblesse de ma vue. Toute mon enfance heureuse et sans souci de l'avenir se déroulait devant moi. La moindre chose ranime dans le vieillard les souvenirs du jeune âge, et plus il s'avance vers la fin de ses jours, plus lui, qui a perdu la mémoire d'un passé récent, voit avec éclat s'illuminer celle des premiers temps de son existence. C'est que la chaîne de la vie, soudée aux deux extrémités, à celle qui nous voit apparaître sur la terre, à celle qui nous y voit rentrer, forme un anneau qui met l'homme successivement en présence des différentes phases qu'il a parcourues ou qui lui restent encore à accomplir. Au début, dès que son intelligence lui permet de réfléchir et d'avoir des aspirations, il n'éprouve que le plaisir d'exister et tend vers le sommet, laissant après lui comme une trace lumineuse de son passage, s'élevant vers un mirage tout resplendissant de lueurs brillantes. A mesure qu'il avance, l'attrait s'éclipse, l'ascension devient rude, la lutte pénible; le passé fuit loin de son esprit. Parvenu tout en haut, arrivé là où il n'a plus qu'à descendre, les préoccupations du présent, la crainte de l'avenir pour les siens et pour lui même, forment des nuages derrière lui, tandis que la portion du cercle de l'existence sur laquelle il glisse maintenant le remet successivement en présence des premiers événements de sa vie et qu'à mesure qu'il s'approche du tombeau, il aperçoit plus sûrement les lueurs de son berceau grandissaut, en même temps que, successivement, disparaissent dans le lointain les images de l'âge mûr. Il s'éteint, il tombe en souriant aux générations qui le remplacent, que du bord de sa fosse il touche pour ainsi dire de la main, et n'ayant plus qu'à peine une vague idée du temps de la splendeur de celle à laquelle il appartient.

L'exercice fortifiant ayant amené l'appétit, suivant sa coutume, et ainsi que je l'avais prévu, nous nous rendimes avec empressement à l'hôtel où nous attendait un repas commandé d'avance. Mais il me vint à l'idée de compléter ce petit régal d'une manière convenable. Lorsqu'en effet l'on a l'honneur deguider et de traiter une jeune fille sa nièce, qui ne trouve pas souvent à son école pareilles douceurs, les sucreries ne sauraient être omises. Nous entrâmes donc chez un pâtissier dont j'avais remarqué le magasin tentateur en arrivant. Personne dans la boutique bien fournie de succulents chefs-d'œuvres s'étalant à côté des fleurs! Nous appelâmes plusieurs fois, pas de réponse. Enfin le maître du lieu descendit.

« Monsieur, dis-je, en l'apercevant, rendez grâce à Dieu de n'avoir pas eu affaire à des voleurs : nous aurions eu, depuis que nous sommes là seuls, le temps d'enlever la moitié de votre approvisionnement. » Il nous regarda d'un air sombre, le visage baigné de larmes et nous répondit : « Cela me sérait bien indifférent, si j'avais pu sauver mon enfant qui vient de mourir presque subitement! » Sa douleur poignante me saisit; je lui tendis la main en serrant la sienne, et nous nous éloignâmes vivement contristés, pendant qu'il posait les volets et fermait, en pleurant avec amertume, la porte de son officine où tant de choses alléchantes souriaient toujours.

Oh! la Mort! Elle n'épargne rien, elle frappe à l'aveugle, partout et au hasard; elle ne nous laisse aucun repos, enlevant tantôt le bluet fragile et gracieux à la corolle à peine entr'ouverte, tantôt l'épi mûr et courbé sous le poids du temps. Comment se fait-il que nous puissions onblier un instant le rude et implacable moissonneur qui jette sans discontinuer les gerbes humaines dans l'immense et mystérieux abime de l'éternité, dont la porte est sans cesse ouverte de-

vant nos générations éponvantées, qui disparaissent tour à tour, abattues par sa faulx insatiable!

Ce nuage sévère s'effaça néanmoins de nos esprits pour quelques instants, lorsque après notre modeste repas, nous fîmes, avant de nous séparer, une nouvelle promenade sur les bords de la Vézère. L'esprit de l'homme, va de pensées en pensées; l'une entraîne l'autre, surtout chez le vieillard, habitué aux changements à vue les plus inopinés, et chez l'enfant à l'âme et à l'imagination mobiles; mais il reste des impressions qui ne peuvent disparaître entièrement; il est des tableaux qui se représentent par intermittence; et lorsque les portes du pensionnat se refermèrent, je surpris sur les lèvres de ma compagne une prière pour l'enfant enlevé, pour ses parents affligés. Le même souvenir nous revenait à tous les deux. La griffe de la douleur pénètre en nous bien autrement que le vernis éphémère du plaisir.

En redescendant, je trouvai sur ma route un voyageur qui, comme moi, se rendait à l'embarcadère. Nous liâmes conversation ensemble en attendant le départ du train et il me donna sur le pays mille détails intéressants. Il s'occupait, paraît-il, heaucoup de géologie, et les formations diverses du terrain étaient pour lui d'inépuisables sujets d'études. Il était heureux d'observer les environs riches en minéraux variés. Sa conversation instructive et brillante me captiva grandement. Il se proposait d'aller visiter le Lardin, Cublac et les autres gîtes houilliers le long de la rivière et dans le bassin de la Corrèze. Ces dépôts forment un petit groupe dépendant de l'arrondissement minéralogique de Bourges. Ils ont produit pendant le premier semestre de cette année 2,446 tonnes de charbon; dont pour les environs de Terrasson et dépendances 1,610, pour Lapleau 720, pour le reste 116.

J'ai passé quelques heures trop courtes à Terrasson et je ne me suis éloigné qu'à regret de cette ville charmante et commercante dont il est si regrettable que le comice agricole n'existe plus. Elle grandit vite; elle est appelée à le faire encore davantage par suite de la création du nouveau chemin de fer qui va, par une station, entre elle et Condat, lui valoir, vers Sarlat et Nontron, des relations plus rapides et plus nombreuses. Je lui souhaite de prospérer et de songer encore un peu plus au travail et aux transactions du négoce qu'elle ne l'a fait déjà, beaucoup moins à la politique, dont elle paraît par trop imbibée.

En la quittant, j'ai gagné le Bas-Limousin, auquel j'avais à donner peu de temps, et où le convoi m'a rapidement conduit. En arrivant à Brive, j'ai constaté que cette fois on ne nous laissait pas entrer en gare et en sortir avec le sans-gêne et le sans-souci que j'y avais trouvés, l'année précédente. On y semble maintenant pénétré de la grandeur de la situation que-vaut à cette ville la découverte, fort inattendue, du nœud naturel de jonction de voies de communication que vient d'y faire un ingénieur, et grâce à laquelle, nous allons la voir doter de chemins de fer parallèles à d'autres existants, les longeant à peu de distance et causant de grandes dépenses à l'Etat sans utilité, bien réelle. Parfaitement doté de ce côté, Brive est, de plus, favorisé d'une très-nombreuse garnison; aussi continue-t-il à s'accroître, moins rapidement néanmoins qu'on ne pourrait le croire. Ses chantiers ne m'ont pas semblés très-nombreux, et je n'ai pas vu sans surprise que le clocher de sa grande église est loin d'être terminé. Tulle y est méprisé profondément; mais saus faire grand bruit, le chef-lieu du département s'apprête à défendre sa suprématie; à l'affirmer même hautement. Plusieurs chemins de fer vont y parvenir aussi de divers points de l'horizon, et l'on travaille activement à prolonger vers Lyon, qu'il atteindra l'année prochaine, assure-t-on, celui qui réunit déjà les deux villes ennemies, à travers cette vallée pittoresque où coule la Corrèze qui les baigne l'une et l'autre, et qui, resserrée dans d'étroites limites, en remontant depuis Malemort, où furent défaits

les partisans de la Jacquerie par un évêque de Tulle, doué du génie militaire, laisse, detemps à autre, jusqu'à Aubazine, arriver au voyageur, par les brêches ouvertes dans le rempart de coteaux qui l'étreint, des éclaircies vers le lointain, rappelant à celui qui la parcourt que le monde ne consiste pas uniquement en un tapis sinueux de cent mètres de large, arrosé par un ruisseau limpide et écumant, décoré de deux jolies gares, sortant des données vulgaires, et entouré de montagnes vertes. Tulle se pare, bâtit des casernes, restaure sa grande église, améliore ses hôtels, dont l'apparence était restée primitive, et achève sa nouvelle préfecture, joli bâtiment, avec de beaux massifs, d'élégantes corbeilles de fleurs; charmant joyau qu'il faut malheureusement chercher en un coin et dans une fente. N'ayant fait cette fois que toucher barre dans le pays, je n'en parlerai pas davantage maintenant. Je n'y ai d'ailleurs, depuis mon précédent voyage, rien vu qui mérite de mention particulière, outre ce que je viens de brièvement exposer.

Dès l'aurore du jour suivant je me retournais vers l'ouest, et au bout d'une heure, un convoi cheminant avec nonchalance me ramenait dans cette grande plaine qui fut jadis une marais fangeux, desséché, mis en rapport par une corporation religieuse, amie de l'agriculture, comme il en existe encore beaucoup, qu'un attrait irrésistible, une vocation spéciale amenèrent à se dévouer pour acquérir des mérites en l'autre monde, en rendant les parties infertiles et délaissées de celui-ci prodigues et attrayantes pour les laboureurs, industriels et touristes. De Larche à La Villedieu, l'on traverse une magnifique contrée dont la valeur est l'œuvre de ces infatigables pionniers; et l'on ne peut s'empêcher de les bénir pour le bien qu'ils ont fait à notre profit. J'ai salué Terrasson de la main, en songeant que du haut du pensionnat une enfant aimée envoyait peut-être ses souhaits au train arrêté sous ses regards, se disant qu'il m'emportait dans la direction des lieux où elle est née. Le

solell brillait et une bise légère chassait devant lui le brouillard du matin qui, déchiqueté, s'enfuyait, enroulant autour des simes de blonds punges se réduisant bientôt en fumée vaporeuse qui se perdait dans le ciel bleu. Aucun détail ne nous échappait, et tous les voyageurs louaient ce pays convert de villages nombreux, d'habitations éparses, fécond en récoltes et qui renferme dans son sein, vrai musée, tant de minéraux et de métaux divers : les schistes, les granits. le cuivre, la houille, les terres plastiques, les sables utiles. s'y montrant, il est vrai, plutôt comme des échantillons, sur des gradins divers, qu'en masses utilisables. mais dont quelques-uns pourtant fournissent, comme par exemple les ardoises, le charbon parfois, et divers malérianx des profits réels à coux qui les exploitent. Bientôt je tonchai à Condat. Je laissai ma valise à la gare et me dirigeal pédestrement au sud. Je traversai d'abord le Cern, aux bords duquel une vaste minoterie, qu'alimentent ses eaux et la vapeur, envoie dans les airs avec le bruit de ses roues une longue colonne de fumée; le pont suspendu qui domine le cours de la Vézère, celui qui franchit le Coly frémissant. près de sa jonction avec la rivière ; et le village tout entier. L'horloge en ce moment sonnaît neuf heures. C'était arriver de bon matin, il est vrai, mais je savais que celle à qui s'adressait ma visite était debout depuis long temps et ne serait nullement dérangée par l'apparition, chez elle à pareil instant de la journée, d'un hôte tel que moi. J'entrai donc sans hésiter dans l'avenue dont les portes étaient grandes ouvertes et pénétrai dans la cour. Deux énormes dogues, étendus au soleil: se levèrent à mon aspect et m'annoncèrent par leurs aboiements répétés, tout en me disant, par le mouvement amical de leurs grandes queues teuffues, que je pouvais les approcher sans crainte. Un serviteur averti par le bruit vint à mon avance; je me nommai et le priai de m'annoncer à sa mattresse que j'attendis dans le vestibule.

Elle parut bientôt, s'excusantiavec grâce et bonne humeur. d'avoir tardé deux ou trois minutes à descendre. C'est qu'elle était occupée à quitter ses vêtements du matin, mouillés par la rosée, tandis qu'elle activait le travail, et à les échanger' pour ceux qu'elle devait porter le reste du jour. Nous sontimes dans le parc couvert de beaux gazons, ombragés d'arbres magnifiques et bordés de rosiers en fleurs, et nous le parcourûmes, rappelant avec émotion le souvenir de ceux que nous avons perdus ; nous entretanant de ceux qui nous restent et qui nous fixent dans la vie par le désir de leur être utile, par la tendresse et l'espérance. Elle me racentait les cruels chagrins qui l'avaient affligée, elle me parlait de ses fils éloignés d'elle qui, tous deux maintenant au service de leux pays, promettent de marcher sur les traces d'un encle qui fut l'un des généraux les plus distingués de notre armée, de porter avec honneur le nom que leur a légué leur père, modèle de loyauté, mort jeune, plein de mérite, digne successeur de l'intègre député devant lequel Barthélemy, le poète inexorable, s'est incliné, comme devant un homme incorruptible; qu'il a signalé par ce vers caractéristique, d'une si grande force, qui renferme tout en peu de mots ;

## Mirandol contempteur des dons du ministère.

Elle me disait ses douleurs, ses joies, ses espoirs en pensant à ses autres enfants. Je l'écoutais en admirant cette femme d'un extérieur si distingué, si délicate en apparence, si bien faite pour plaire et briller dans le monde, où je l'avais vue si légitimement entourée d'hommages, si fêtée; qui paraissait ne devoir jamais quitter les salons dont elle était l'ornement, dont il semblait qu'elle ne pourraitse passer, et qui, tout à coup, transplantée loin des villes, à la campagne, avait su,

grâce à son tact et à son intelligence, s'y montrer capable, aimable, heureuse comme si elle y avait toujours vécu; qui avait été l'orgueil et la joie de son époux, si bien doté par le tact, la valeur morale et l'esprit d'ordre; et qui, veuve jeune encore, était devenue, sous l'impulsion de la pensée du devoir à remplir et du sentiment maternel, une véritable femme forte. Seule et animant tout par son exemple, levée la première, se reposant la dernière; accomplissant un labeur écrasant, dirigeant chaque détail, s'acquittant de sa rude tâche avec succès; et avec cela toujours bonne, toujours environnée d'une auréole de ton parfait, de ce séduisant attrait qu'exerce l'art exquis du savoir-vivre. Puisse-t-elle avoir bientôt à ses côtés une compagne allégeant son fardeau et qui jette du charme et de l'attrait sur son existence aujourd'hui solitaire!

Nous étions parvenus au détour d'une allée touffue, et j'exprimais tout haut ce sentiment, lorsque j'aperçus, devant moi, venant à nous, une jeune fille vêtue d'une robe rehaussée de quelques broderies légères, de beaux cheveux retombant en nattes sur ses épaules, pleine d'abandon et de gaîté; une charmante enfant d'une quinzaine d'années, heureuse comme une écolière en congé, et c'en était une en effet, car Mue de Mirandol, encore élève du pensionnat de Terrasson, était venue passer le jeudi sacramentel sous le toit paternel. A la vue d'un étranger, elle s'arrêta subitement, rougit un peu, puis, reprenant courage, nous aborda timidement. Je lui demandai depuis quand je lui faisais peur et si elle ne me reconnaissait pas. Elle m'avoua que non, et je confesse qu'elle ne pouvait guère le faire, car huit années s'étaient écoulées, depuis notre dernière rencontre, et peu de printemps se sont encore, je viens de le dire, donné rendez-vous sur sa jolie tête. Je lui rappelai une petite espièglerie dont j'avais été témoin alors et qui m'avait beaucoup amusé. Ce souvenir lui remit ma visite du

temps à Condat en mémoire et elle le salua par un joyeux éclat de rire. Sur l'invitation de sa mère, elle me tendit la main et offrit sa joue, ferme, fraîche, rose, légèrement veloutée comme un beau fruit, aux lèvres décharnées du vieil ami de la famille. Elle s'éclipsa bientôt, mais ne tarda pas à reparaître, suivie d'une servante portant un plateau chargé d'une tasse et d'une cafetière brillante, d'où s'échappaient des flots de vapeur exhalant un arôme engageant. Elle-même prépara le breuvage réparateur et le présenta au voyageur que le trajet du matin avait disposé parfaitement à faire un accueil favorable à la liqueur vivifiante, et je me sentis tout réconforté. Nous étions alors auprès d'un grand pré; de nombreuses charrettes y étaient alignées et les ouvriers y entassaient en ordre, et sous la surveillance de la propriétaire attentive à ce que le travail se fît vite et bien, le foin que l'on avait hâte de rentrer par crainte d'un prochain retour de la pluie. Mme de Mirandol donnait des ordres précis et exacts. On voyait qu'elle agissait en pleine connaissance de cause, et cela confirmait tout ce que l'on m'avait raconté déjà sur son habileté comme directrice de culture. Je me préparais à lui demander quelques détails sur les améliorations introduites par elle dans l'exploitation de la terre de Condat lorsque nous entendîmes un bruit de roues qui très-évidemment ne provenait pas de la marche d'un char rural. Effectivement il était causé par une voiture que nous vîmes poindre à peu de distance et qui nous amenait M. le curé de la paroisse voisine d'Aubas, M. Labouygues, ancien aumônier des mobiles en 1870, décoré pour sa belle conduite pendant la guerre, et deux dames, ses sœurs. Nous fûmes au devant des nouveaux venus avec lesquels j'eus bientôt fait connaissance. M. Labouygue et moi ne tardâmes pas à nous entretenir amicalement en errant autour des massifs, à la suite de la châtelaine et des dames visiteuses. tant et si bien que lorsque la cloche du déjeuner sonna, nous ne l'entendîmes pas et qu'il fallut nous avertir par deux fois.

M. Labouygue est fort instruit; il s'occupe beaucoup de l'histoire du pays, de ses progrès et de ce qui lui est néces-saire encore. Je compte bien; mettre, avant peu peut-être, son savoir à contribution.

En pénétrant dans la salle à manger vontée de la vieille forteresse, où tant de générations se sont assises avant nous, je sentis une pensée pénible saisir mon âme, et, levant les yeux, j'aperçus un nuage de tristesse envahir rapidement le visage de celle qui nous donnait l'hospitalité. Nos deux regards se rencontrèrent; ils cherchaient, aux places qu'ils occupaient lors de ma dernière visite, un père et une enfant disparus ! Cependant celle qui les pleure en secret à chaque instant au foyer où elle veille seule aujourd'hui, sans cesse occupée de remplacer le chef de sa maison, pour ceux qui lui demourent, et sentant avec amertume le vide qui s'est fait autour d'elle, eut hien vite refoulé cette manifestation fugitive d'un sentiment ineffaçable et constant au fond du cœur, là, où presque toujours vit sans cesse, sous un voile de joie trompeuse et de bonheur éphémère, l'amère douleur, même chez ceux que l'on croit et dit être les heureux de la terre. Le repas fut promptement gai; les anecdotes pleuvaient et la verve de chacun était intarissable. Je me sentais heureux, électrisé. L'esprit des autres est comme un feu qui se communique de proche en proche et embrase les objets en apparence les plus réfractaires, sans perdre, au foyer dont il émane, la moindre parcelle de son éclat et de son intensité. L'on se plaignit, à la vue d'opulents plateaux, qui en étaient chargés et que nous allégions à l'envi, du manque de fruits dont nous souffrons cette année; et l'on n'eut garde d'oublier les belles truites du Coly, dont le souvenir est cher à tout estomac reconnaissant. On retraça leur histoire; et je rendis un légitime hommage à celles qui jadis avaient été sacrifiées en l'honneur de mes compagnons de voyage et de moi, lorsque notre Société délégua, il y a quelques années, une commission chargée de juger les progrès de la

pisciculture en Sarladais. Mino de Mirandol soumit alors à notre appréciation, qui fut enthousiaste et ne pouvait être autre chose, deux de ses élèves distingués, lesquels obtinrent tous les suffrages. Elle avait entrepris, mené presque complètement à bien, la tâche difficile et patriotique de repeupler le ruisseau; d'y introduire en foule les espèces de poisson les plus propres aux eaux rapides et les plus estimées des groupes auxquels elles appartiement. Malheureusement les suites de la guerre, en nous enlevant Huningue, détruisirent la source d'où l'on tirait les sujets qui venaient ici se développer, croître et atteindre toute leur perfection, et la poursuite acharnée, constante, aveugle que font subir à ces étrangers, qu'il fallait épargner et entretenir avec soin, une foule de pêcheurs, dévastant les cours d'eau jour et nuit, a presque anéantilles résultats obtenus, en même temps que dissuadé de continuer des travaux dont la réussite est entravée par d'inintelligents destructeurs. Il faut, de plus, à l'active châtelaine, géréress vastes propriétés et pour cela, tout le temps dont elle peut disposer, ense levant tôt et se couchant bien tard, luiest devenu ééllementindispensable. On ne peut même que s'étonner de la voir suffire à pareil labour. Sans cesse àllœuvre, elle amélière ses "cultures, veille à ce que tout progrès utile soit tour la stour apporté dans ses exploitations, augmente ses prairies, ses plantations, son bétail, pourvoit à l'entretien des animaux, à celui des bâtiments, à l'hygiène de ses ouvriers; tient une "comptabilité stricte. Elle a pour voir l'œil du maître et pour 'agir l'intelligence de l'agronome et l'expérience de l'agriculteur. Chacun le reconnaît dans le pays; seule elle ne croit pas faire plus que le moindre de ses voisins.

Comment a t-elle pu remplir cette tache et imprimer aux améliorations autour d'elle un si vif et si durable effort? Elle ne l'a pas dit, mais des notes sures émanées de personnes compétentes, un petit mémoire qu'un voisin, propriétaire, et des plus méritants, a bien voulu me communiquer, m'ont ren-

seigné sur ce point. Voici brièvement résumé ce que je trouve à cet égard sur mon carnet. Ne se croyant pas supérieure, parce qu'elle l'était d'instinct, elle a commencé par écouter les avis des plus humbles, puis les a contrôlés en visitant les champs du voisinage et prenant conseil d'amis expérimentés. Se sentant ainsi sûre d'un point de départ solide, elle a scrupuleusement examiné chaque portion, chaque coin de son'importante réserve, dont l'étendue n'est pas moindre de trente hectares; ensuite elle a passé la revue de ses fermes, de ses métairies, visitant tout, se un compte exact des améliorations à introduire, des vices à corriger. Aucune parcelle de sa terre, si éloignée qu'elle pût être, n'est restée en dehors de sa consciencieuse investigation, de ses études approfondies. Elle a discuté longuement avec ses ouvriers et colons et a, d'accord avec eux, adopté, poursuivi sans relâche un plan général et de détail de perfectionnements nécessaires. Par suite de déterminations prises à bon escient, des étables nouvelles ont été créées; un grand hangar économique est venu, s'adossant au mur d'une vaste grange, abriter les instruments agricoles. Des toitures ont de toutes parts été renouvelées. Elle-même préside au transport des matériaux qui s'effectue sous ses yeux et à ses frais, du chantier situé à six kilomètres, et où elle arrive pourtant la première, à pied, malgré les rigueurs de la saison, pour veiller à leur chargement et à leur départ. Le moulin de Condat, à son tour, se voit réparer de fond en comble, rapidement, parfaitement et sans dépenses inutiles, grâce à une vigilance qui ne se dément pas un instant.

Ayant ainsi pourvu tout d'abord aux besoins de ses sermiers et métayers, l'infatigable réparatrice passe à sa réserve, qui, sous sa main active, devient bientôt florissante. On y compte, comme on vient de le lire, trente hectares, chiffre se décomposant ainsi : quinze en terres arables, douze en prai-

ries naturelles, un en vigne, un en jardin potager, le dernier en pelouses et allées. Sur cette superficie, dans la partie soumise actuellement à la culture, se trouvent six hectares abandonnés jusque-là, situés en grande partie dans un vallon étroit et long de 800 mètres environ. Cet espace inculte a été défriché à la charrue Dombasle attelée dequatre, ou même, six gros bœufs, et à laquelle des hommes armés de pioches et de faulx ouvrirent d'abord un passage. L'opération ardue, mais sagement conduite, a réussi parfaitement, et ce sol, délaissé précédemment, a produit de magnifiques sainfoins. A côté, sur le flanc de la montagne, un hectare dénudé a été converti en vigne, toujours au moyen uniquement de labours exécutés par les seuls bœufs de la réserve, lesquels sont choisis avec soin, appartiennent pour la plupart à la race auvergnate de Salers, et s'engraissent assez facilement, après être restés deux ou trois ans comme travailleurs dans l'étable. Deux autres hectares, de vignes abandonnées, en dehors de la réserve, ont été distribués entre plusieurs petits cultivateurs, qui ont consenti à payer chaque année uue rente progressive à mesure de l'amélioration du terrain. Ces familles ont naturellement prodigué mille attentions aux parcelles qui leur étaient confiées et en ontretiré de bons bénéfices. Les portions assolées du faire-valoir sont consacrées surtout aux plantes sarclées, les grains réussissant peu sous l'ombre des noyers qui ombragent le sol, et qui, donnant un fruit dont il est retiré de forts revenus, ne doivent pas être sacrifiés. Aussi couvre-t-on de préférence ces espaces de pommes de terre, bette raves, raves et fourrages artificiels, luzerne surtout là où il n'existe pas d'arbres. Les noyers profitent des engrais et n'en rapportent que davantage. La rotation, commencée par des pommes de terre ou des raves fortement fumées, se continue par du froment, auquel des fourrages artificiels succèdent la troisième année, ce qui est sage en ce pays. Environ douze ares situés auprès du bourg de Condat ont été aménagés en

prénaturel des manurers de la conces, perfore de grands trous, d'on l'on avait extrait du sable. De vieux arbues s'y trouvaient, en outre, enfouis profondément ssons d'épaisses alluvions. L'apération, qui a parfaitement réussi, a été complétée par une harrière opposée à l'invasion les eaux. Cette entreprise a été exécutée avec la soule coopéenation, des convriers appartenant au personnel ordinaire de l'exploitation, dequel ne compte pas plus de trois hommes. Huit ijours cont suffi pour mener à bien cette tâche difficile.

De irès-numbreuses plantations d'acacias et de peupliers ant été faites sur les rives de la Vézère et du Coly son affluent. Elles ont prespéré, grâce aux soins minutieux apportés; à leur mise en place et à celui qu'on a pris d'entourer les sujets d'un corps gras préparé à la suie et au pétrole, afin den éloigner les rongeurs, notamment les rats d'eau.

Le potager, dont le mur d'enceinte est masqué par des amassesid'arbustes et des allées, est rempli de produits variés, magnifiques et excellents. Il se trouve placé dans un sol-de qualité supérieure et a été confié à la direction d'un véritable honticulteur, qui en partage les produits avec la châteldine. Le parc remanié, gracieusement tracé, couvert de beaux sarbres ed un développement remarquable, bien corné, s'étend majestueux, frais et charmant asile, arrosé pande petits: ruisseaux qui murmurent en parcourant des ta--pis de gazen, des massifs de resiers, des groupes de géraniums placés sur des rocailles artificielles entourées de mousse. Des lignes de lauriers roses, d'agréables retraites pleines d'ombre et de silence, sous de verts rameaux, embellissent ces cattrayantes promenades au bout desquelles, cauprès d'an kiosque octogone, rustique et délicieux refuge, ntombent en bouillonnant dans la Vézère, du haut d'une cassade ingénieusement ménagée, les ruisselets dont je viens de parler.

Ces petits babillards qui se rassemblent ici, jasent, àiplaisir, réunis pour la dernière fois, et descendant pour achever ensemble leur carrière, se racontent le bien qu'ils ont fait, dans leurs voyages séparés; ils ont beaucoup: à se dire. Il n'est donc pas étonnant qu'ils fassent un peu de bruit, fort agréable du reste, comme ce qui fut utile devrait toujours l'être. Nous les avions rencontrés sur les pelouses, courant chacun de son côté et jetant dans le paysage un gracieux décor de plus. Mais là ne s'est pas bornée leur tâche. Il existe, auprès des plantations d'agrément, une vaste prairie de douze hectares d'étendue, formée depuis trente ans environ, et qui a remplacé un vieux vignoble. Dans les premiers temps, cetcherbage donna de très beaux produits; mais bientôt, faute d'irrigations complètes, le rendement diminua d'une manière sensible. Les premières rigoles, à force d'être nettoyées et creusées, étaient devenues trop profondes. Les eaux ne se répandaient plus qu'à peu de distance de leurs bords, demeuraient stagnantes, et étaient loin, par conséquent, de répondre aux vues de la propriétaire. En outre, le déversoir, placé trop bas, ne pouvait suffire à l'arrosement d'un espace aussi considérable. Mme de Mirandol, ayant étudié la situation, fit exhausser le barrage situé sur le Coly, tout en le rendant mobile, afin d'assurer le service de son moulin et d'éviter toute réclamation de l'usinier. Les anciens fossés furent comblés, et les nouveaux tracés de manière à déboucher tous dans un canal plus grand, construit de sorte que l'alimentation des petites rigoles soit toujours assurée. Fertilisantes par ellesmêmes, vu les dépôts limoneux qu'elles charrient, les eaux du Coly le deviennent bien davantage, en entrant sur ces terrains qu'elles doivent rafraichir et féconder, par suite de l'établissement de deux lavoirs, l'un public, dont tous les habitants du bourg peuvent profiter pour leur linge, l'autre plus petit à l'intérieur de l'enceinte, pour l'usage 59

de la maison, enfin, par la construction de fosses d'aisances publiques. De sorte qu'elles roulent une quantité considérable d'engrais qu'elles déposent en s'étendant au loin, et couvrant, à certains moments, toute la surface de la prairie; cela journellement. On comprend que la végétation soit devenue active et précoce en conséquence. Maintenant les foins excellents et abondants, recueillis de bonne heure, permettent aux regains de pousser vite et de fournir de larges coupes nécessaires pour l'engraissement des bœufs.

Par ce coin de tableau, qu'une main amie a bien voulu me laisser entrevoir, l'on peut juger de l'ensemble des progrès accomplis en peu de temps et avec une sage et surprenante économie. Je remercie, pour mes lecteurs et pour moi, la personne, heureusement secourable, qui, en ma faveur, a soulevé discrètement une partie du rideau que la modestie de celle qui fait si bien voulait laisser entièrement et toujours tiré sur ses mérites agricoles, non moins que sur les autres.

Nous nous instruisions, à la table hospitalière de Condat, goûtant à la fois les plaisirs du gourmet et la satisfaction d'apprendre à bonne école, école mutuelle, du reste, dont je profitais le plus, car les autres convives avaient tous à m'éclairer sur quelques points. C'était à désirer vivement de redevenir jeune pour mettre tant d'utiles leçons en pratique. Bienheureux sont ceux qui peuvent, à temps, en recueillir de semblables et en profiter.

Bienheureux fûmes-nous tous lorsque, à l'issue de notre réunion gastronomique, on vint, pendant que nous admirions dans le salon les broderies charmantes formées par l'aiguille de l'infatigable et habile châtelaine, nous prévenir que l'on nous attendait dans la cour pour nous conduire au milieu de la vallée du Coly. C'était nous fournir un nouveau et très intéressant sujet d'études. Nous nous empressâmes

de gagner le breack, qui était prêt à nous recevoir, et où nous trouvâmes largement place pour nous six, et bientôt le trot de deux bons chevaux nous eut conduit au-delà de la plaine de la Vézère, dans le domaine particulier de son vassal, empressé d'aller rendre visite à sa suzeraine, délaissant pour elle la longue et pittoresque contrée dont il est le bienfaiteur et l'ornement. Il court, limpide et assez large, dans une petite vallée d'apparence fertile, mais où les récoltes, ce qui se remarque d'ailleurs partout cette année, retard et semblent avoir souffert de sont bien en duré près de sept mois humidité qui l'incessante a suite. Ses bords sont gais et les habitations, couvertes en ardoises du pays, comme presque toutes celles que j'ai rencontrées depuis Brive, accusent en général l'aisance. J'aurais pourtant voulu, dans les terres qui les entourent, découvrir un peu plus de prairies artificielles. A la gauche du cours d'eau se dresse une ligne de collines boisées dont les taillis, d'un vert éclatant et frais, semblent très-fourrés. Une d'elles, plus élevée, projette au-dessus de la chaîne à laquelle elle est soudée, une ondulation de forme triangulaire, aplatie sur le sommet et entièrement revêtue de bois, de même que le reste de la rangée. Le petit plateau qui se développe sur cette cîme a, dit-on, été dans les temps anciens occupé par un camp romain, dont les restes sont fort reconnaissables encore et s'étendent au loin vers le sud, offrant aux antiquaires de précieuses moissons de médailles et de fragments d'armes et de colonnes, que l'on retrouve en remuant la terre. Les hauteurs en face sur la rive opposée, sont, au contraire, dénudées, pour la plupart ravinées, n'offrant que quelques lambeaux en culture, quelques vignes et, souvent, un amoncellement de rochers superposés et disjoints accusant un bouleversement violent, subi par elles peut-être dès leur origine. Nous traversons un ponten changeant de voie et bientôt sommes en vue du bourg de Coly, qui possède, m'assure-t-on, une église fort bien tenue.

17

.13

Mais nous n'allons pas jusqu'à ce village; nous repassons le ruisseau clair et profond et sommes en peu d'instants en face d'une maison de campagne précédée d'un moulin qu'alimente une chute magnifique du cours d'eau, se précipitant à grand bruit, formant de gros bouillons d'écume et remplissant l'air de vapeur humide, transparente et diaprée. Nous entrons dans la cour de Haute-Gente, dont les propriétaires viennent nous recevoir avec empressement et courtoisie. Pendant que Mme de Chatouville, entourée de ses enfants, conduit les dames et M116 Renée de Mirandol au salon, M. de Chatouville m'introduit dans son laboratoire, c'est-à-dire au rez-de-chaussée de Pusine, qui possède cinq paires de meules et pourrait en mettre on activité bien davantage, si, par quelques travaux, on voulait augmenter la force de l'écluse motrice. Il y était. en cet instant, fort occupé à préparer pour ses prés un amendement avec du plâtre, des résidus de meunerie, des balles de blés, des curages de fossés et de basse-cour ; le tout mélangé d'autres substances excitantes ou fertilisantes. Il répand de compost sur ses herbages qui, de plus, arrosés au moyen d'une prise d'eau que leur amène un canal de dérivation parti du barrage, sont, dans leur partie basse, d'une luxuriante beauté. Une partie d'entre eux, fauchée depuis trois semaines, offrait déjà un regain de près de cinquante centimètres de hauteur. Si l'on pouvait faire arriver l'eau sur la portion supérieure de la prairie, le rendement fourrager de la propriété serait vraiment énorme en foin de première qualité. Dans le but de parvenir à ce résultat, M. de Chatouville avait fait construire un château-d'eau, mais la difficulté d'entretenir ce réservoir sans cesse assez plein pour atteindre le but, a fait renoncer à l'utiliser, du moins d'une manière continue. Peut-être pourrait-on réussir à obvier à l'inconvénient en allant chercher l'eau à quelques centaines de metres plus loin sur le Coly et en la conduisant sur le haut du pré par un fossé où olle serait introduite au moyen d'une

pompe que mettrait en mouvement le bras de la chuteà présent sans emploi. Reste à savoir si ce remède, étant reconnu possible, serait applicable avec avantage au point de vue pécuniaire. Je crois qu'il serait préférable d'employer le bélier hydraulique grâce auquel, avec une chute d'un mètre, il est possible d'élever l'eau à sept mètres, ce qui serait plus que suffisant. M. de Chatouville y pense, et si la chose est réalisable, elle se fera. Nous avons visité ses plantations de pruniers reine-claude qui sont très-belles et qui, dans les années qui ne ressemblent pas à celle-ci, doivent donner des revenus relativement considérables. Nous avons ensuite longé les bords du Coly, qu'il a garnis de beaux arbres, et attentivement inspecté les ondes limpides pour tâcher d'y découvrir quelques-uns des élèves que, de concert avec M. et Mmo de Mirandol, il a introduits il y a plusieurs années dans le courant; mais, soit qu'il en ait disparu jusqu'à l'ombre même, soit que le reste de leurs tribus se reposât en ce moment sous les cailloux brillants ou sous les herbes ombrageant le rivage, nous n'avons pu en apercevoir un seul. Deux ou trois goujons représentaient, à cette heure, toute la population aquatique du ruisseau. De retour à notre point de départ, nous nous disposions à d'autres revues, car M. de Chatouville est un agriculteur expert et avait beaucoup à me montrer. Malheureusement nous avons trouvé la voiture attelée et il a fullu repartir. Repartir, c'était bien pénible pour moi de le faire quand j'étais sur un terrain où j'avais tant de choses intéressantes à voir, M. de Chatouville menant de front et avec succès, la plupart des entreprises agricoles ; lorsque, de plus, j'étais sûr de recueillir encore mille exemples de bonne pratique agricole à Condat, où l'on réclamait avec une gracieuse insistance une courte prolongation de mon séjour; lorsque je me trouvais à quatre kilomètres à peine d'une des plus grandes curiosités du département, de cette magnifique fontaine de Ladoux, exutoire des eaux qui tombent tout à l'entour sur une vaste surface et, qui se réunissant en ce point, par mille conduits secrets, remplissent un bassin, d'où elles gagnent avec une telle abondance le Coly que plusieurs ont voulu y voir l'origine de ce dernier, dont legrand bras a eu toutes les peines du monde à se faire reconnaître comme branche principale, en faisant valoir la longueur de son cours et les nombreuses usines qu'il dessert depuis sa naissance jusque-là (1). Oui! partir dans de pareilles

(1) Pour me dédommager un peu sous ce rapport, M. de Chatouville, dont je n'ai pu, malgré de nombreuses et pressantes sollicitations, obtenir une courte note sur son excellente gestion, qu'il s'obstine, malgré tous, à qualifier de très ordinaire, a eu la complaisance de m'adresser sur le pays, depuis l'embouchure du Coly jusqu'à la source du ruisseau de La Doux, une notice dont je suis heureux d'offrir à nos lecteurs le résumé que voici :

Cette partie de la vallée a dix kilomètres de longueur environ ; son sol est de nature principalement marneuse. Les chênes qui croissent sur les roches qui la bordent sont utilisés pour le chaussage et surtout pour la tannerie qui trouve dans leur écorce un puissant auxiliaire, par la bonté du principe actif que celle-ci renserme. On les exploite tous les quinze ans à peu près. Aux abords du chef-lieu de la commune qui porte son nom, le val s'élargit pour se retrécir de nouveau à la rencontre de celui de St-Geniès, dont le ruisseau n'est pas reconnu par mon honorable correspondant comme le vrai Coly, mais malgré ses papiers officiels, doit, selon lui, porter le nom de Beune. Ce bras principal, disent les géographes, secondaire, affirment les autres, ayant parcouru d'abord des parages marécageux. apporte avec lui les plus fâcheuses influences et rend insalubres et couverts de jones une quarantaine d'hectares après sa jonction avec son rival, dont il annihile un moment les mérites, au point de vue de l'agriculture. Un drainage ici serait fort nécessaire. L'on voit que l'ainé des Colys joue le plus méchant tour à son cadet, et l'on est tenté de répéter avec le sabuliste, que cela n'a pas lieu de surprendre, car on le sait :

> De tous temps Les petits ont pâti des sottises des grands.

A la bonne heure! mais le contraire ne serait-il pas vrai parfois, souvent

conditions était cruel; il m'en coûtait beaucoup, et cependant je l'ai voulu. Je n'avais pas entièrement, en effet, accompli l'itinéraire que les circonstances m'imposaient dans cette journée, la dernière de cette excursion. Avant de rentrer chez moi, j'avais encore à m'arrêter ailleurs. Je m'armai donc de résolution, et, bien tenté pourtant de me laisser séduire, j'opposai une résistance inébranlable à toutes les démarches qui furent faites pour me garder et auxquelles j'aurais si

même? Je crois que cela se pourrait bien et qu'il y a tout au moins compensation. D'ailleurs, ici le puiné est aussi fort, et, d'après quelques-uns, plus que son tyran, dont il ne subit la loi qu'un instant et qui n'est, m'assure le biographe du cadet, qui les voit souvent l'un et l'autre, en comparaison de son préféré que comme un humble filet d'eau près d'une petite rivière. En laissant, avant leur réunion, le perturbateur sur la droite, on remonte le cours du large assluent qui louvoie dans sa vallée, formant tantôt des rapides, tantôt des bassins profonds dont les nappes unies rappellent par leur couleur verte les petits lacs des hautes montagnes, et où la truite se plairait, si l'homme voulait l'y laisser croître et multiplier en paix. On arrive bientôt à la source qui s'échappe du rocher avec une telle exubérance qu'elle met de suite en mouvement les quatre paires de meules d'un moulin pittoresquement assis sur son déversoir. Le bassin remplit à lui seul la gorge entière, laissant à peine la place suffisante pour le passage de la route. Cette sontaine si remarquable serait, d'après ce que l'on croit dans le pays, le débouché par lequel reviendraient au jour les eaux de la Dordogne perdues dans des fissures le long de celle-ci. Cette rivière pourtant me paraît bien loin, et n'est pas dans l'axe du ruisseau de La Doux, dont il me semble que l'origine doit être cherchée plus près de la. L'abime est surmonté de hauteurs arides presque perpendiculaires. C'est une vraie scène de désolation ; singulier point de départ pour un cours d'eau si clair et si gai. Né plein de sève dans la misère, il se fraie dans l'avenir et jusqu'à la fin de son existence un chemin facile et beau. N'étant pas sorti des égoûts des villes et de vallées asile de détritus, il va de l'avant sier et bienfaisant à la fois, sachant triompher du mal et en tirant parti pour le bien. En peu d'instants il a neutralisé la délétère influence du long et pernicieux collègue sì funeste auparavant à la campagne, et qu'il force à devenir joyeux et utile avec lui. Tous deux ensemble n'ont plus du vieux

volontiers cédé, me rappelant que, suivant le proverbe dont j'ai maintes fois vérifié la justesse,

ll ne faut pas dire fontaine Je ne boirai pas de ton cau.

Ge qui me consolait un peu. Je remontai dans le breack

Coly que le nom. Ils sont l'ornement et font la richesse de la vallée, et si l'on savait utiliser leurs eaux confondues qui coulent, souvent à pleins bords, et les faire servir à l'irrigation, la richesse décuplerait sur leurs rivages. Espérons qu'avant peu l'on en viendra la. L'example de ce qui est arrivé le long du Blame, mieux encore ce que Mmo de Mirandol et M. de Chatouville ont obtenu, du Coly lui-même, le démontrent suffisamment. Ces leçons ne doivent pas être perdues ; elles doivent être mises à profit, à présent surfout que l'engraissement du bétail tend à devenir l'une de nos grandes ressources agricoles, une de nos rares branches de salut en présence des suites sunestes des traités de commerce et des ravages de plus en plus considérables du phylloxera dans nos vignobles. Il faudrait canaliser le lit principal pour faciliter les prises d'eau, planter les bords et exécuter divers travaux sans doute; mais cela s'effectuerait sans beaucoup d'efforts et de difficultés et l'on serait bien vite dédommagé de la dépense.

Dans cette dernière partie de la vallée, les eaux, filtrées dans leur cours souterrain avant de ressortir à La Doux, et échaussées par la température des cavités que leur profondeur défend contre le froid, sont de qualité supérieure pour la végétation et, de plus, exhalent des vapeurs relativement tièdes jusqu'à la fin d'avril, surtout le soir et le matin, formant ainsi un voile chaud et protecteur pour les arbres fruitiers plantés dans leur voisinage. Elles contiennent de la chaux et, la déposant sur les pierres et les bois, consolident de cette manière les bases des constructions qu'elles baignent. Il y a tout près de vastes dépôts de marne qui, répandue sur les sols argileux, produit un excellent effet. Le terrain voisin, trop couvert de noyers, ne donne pas beaucoup de froment, auquel l'ombre nuit, mais convient à merveille aux raves et aux fourrages artificiels. Le bétail y prospère ; et il n'est pas rare qu'une paire de jeunes bœus limousins y donne au bout d'une année un bénéfice de trois ou quatre cents francs nets, tout en ayant fait le travail du labour et des semailles. Les transports s'effectuent par des attelages de chevaux et de mulets.

qui m'avait amené et où plusieurs jeunes enfants invités à Condat pour la soirée, vinrent s'installer aussi. Mes hôtes voulurent m'accompagner jusqu'à la gare et ne m'abandonnèrent qu'à la porte de la station, où j'entrai triste de cette séparation, me flattant d'un retour qui, peut-être, ne s'effectuera jamais, après avoir serré des mains amies, mais sans avoir pu exprimer à Mme de Mirandol, comme je l'aurais voulu, combien son accueil m'avait touché.

Fatigué par la chaleur du soleil, que je venais de braver pendant plusieurs heures, les courses du jour, celles de la veille, le combatqu'il m'avait fallu me livrer à moi-même pour triompher de mon ardentdésir de céder, je m'assis en dehors de lasalle d'attente, interrogeant l'horizon pour voir si je n'apercevrais pas le train. Je fus tout surpris de voir au sud ce aui est au nord, à l'est ce qui est à l'ouest, de sorte que j'avais besoin de toute ma raison qui, par moments, me suffisait à peine, pour rectifier l'erreur commise par ma vue à la suite. de la lassitude de tout le système nerveux et particulière. ment sans doute, du nerf optique. Je finis cependant un ins tant après, en m'orientant à l'envers de ce que me montraient mes yeux, par retrouver ma valise abandonnée le matin à la garde des employés du poste, et par m'introduire dans un convoi qui allait à Périgueux, et me paraissait en venir. Je m'établis de manière à être conduit à reculons par la machine, espérant que cette position contribuerait à remettre mon regard dans le sens droit; mais à la Bachellerie où nous arrivâmes lentement, le phénomène persévérait encore et durait toujours quand nous nous en éloignâmes après un arrêt d'un quart d'heure au moiss. Il cessa, quelques centaines de toises après, par gradation; il était tout à fait passé lorsque nous commençâmes à nous élever sur le plateau en cotoyant des cultures placées entre la station et la grande route sur le talus de la ligne et qui ont admirablement réussi. Une heure plus tard nous atteignîmes Niversac, où je dis

adieu à mes compagnons de route, un vieil ecclésiastique et un jeune homme et une jeune femme, acteurs tous les deux, du moins je les ai pris pour tels en entendant, sans les écouter, quelques lambeaux de leur conversation, qui ne me paraissait pas être très fort du goût du bon abbé.

En me voyant descendre de wagon, le chef de gare poussa des cris de surprise; il me croyait mort, ou parti pour un pays éloigné, depuis longtemps. De mon côté, en l'apercevant je ne fus guère moins étonné. La dernière fois que je l'avais vu, je l'avais laissé grisonnant à peine, encore vert et vigoureux. Je le retrouvais blanchi par l'âge et cassé. Nous échangeames une poignée de main en comptant les années qui s'étaient écoulées depuis que je ne m'étais arrêté dans l'enceinte dont il est le gardien vigilant et responsable. Elles étaient nombreuses. Je ne vais plus en effet à Saint-Laurent, depuis que les circonstances m'ont fait aliéner le Colombier, auquel je tenais et que je regretterai toujours. Quelquefois en passant à toute vapeur je jette un regard furtif sur lui, mais je ne me sens plus le courage d'en faire le but d'un voyage. C'était pourtant là que je me rendais. Je devais y prendre part aux fêtes d'une noce! Un brave métayer que j'avais gardé plus de 25 ans, mariait sa fille, et était venu plusieurs fois me demander avec insistance de monter, le jour de la fête, chez lui. Je n'avais pu, naturellement, lui refuser ce qu'il sollicitait comme une faveur, et j'avais promis de passer quelques instants de la soirée avec sa famille, de m'asseoir un moment au banquet nuptial. Voilà pourquoi j'avais, à mon âge et malgré le peu d'attraits que j'ai pour les plaisirs bruyants, quitté les bords de la Vézère et du Coly, plustôt que je n'aurais voulu le faire. Je m'acheminais done tranquillement vers mon ancienne propriété, lorsque je rencontrai la femme du colon qui venait à mon avance m'avertir que, par suite d'un événement imprévu, c'était partie remise au surlendemain. Si je l'avais su quelques heures plus tot! Je ne perdis pas detemps; je regagnai la gare, et profitant d'un train qui justement arrivait d'Agen, je continuai ma route pour Périgueux.

Quarante-huit heures après, j'en revins fidèle à ma promesse, et à peine avais-je quitté le convoi que je découvris, s'acheminant de manière à me croiser, tout le cortège qui faisait la promenade traditionnelle et allait danser. vue le ménétrier, vieux soldat d'Afrique, porteur d'un clairon, sonna l'air de la Casquette pour me faire honneur et le jeune groupe s'arrêta. Je complimentai la mariée, lui remis mon petit cadeau, fis mes amitiés à son mari, à toutes les personnes qui les entouraient, et leur ayant souhaité beaucoup de plaisir, je repris mon trajet vers la métairie, où j'allais les attendre. De distance en distance je fus ahordé par quelque parent retardataire qui venait causer une demi-minute avec moi, puis prenait vite la course pour rattraper le temps perdu. Deux ou trois néanmoins voulurent, à toute force, m'accompagner au logis, où je trouvai. comme cela devait être, les grands parents, avec lesquels i'échangeai force congratulations. Les braves cultivateurs, pensant bien que je ne pourrais rester longtemps avec eux, s'empressèrent de placer sur la table une nappe d'une blancheur éclatante et de m'inviter à dîner, ce que je fis du bout des lèvres seulement, étant un peu fatigué, mais pourtant de bon cœur, car je ne voulais pas désobliger ces excellentes gens, qui tenaient absolument à trinquer avec moi à la santé des deux jeunes époux. Un de mes petits fils, que j'avais amené, ne fit, lui, aucune façon pour prendre honorablement part au festin, bien qu'il eût dîné copieusement en famille deux heures auparavant. Je restai là jusqu'au moment où l'approche du dernier train, se dirigeant vers la ville, m'avertit qu'il fallait dire bonsoir à mes hôtes sans attendre davantage le retour de la bande joyeuse qui dansait éperdûment dans un cabaret du village voisin et se préparait par cet exercice, en absorbant force rafraîchissements, à un nouveau et pantagruélique re-

pas, probablement le troisième ou le quatrième de la journée, qui se passe en courses, en sauteries et en bombances. On ne se fait pas l'idée de ce que les paysans, très sobres d'habitude, peuvent consommer en pareille occasion. Je n'oublierai jamais l'effroi comique de l'un de mes frères qui un jour, engagé à un mariage de cultivateurs, crut devoir, le pouvant, s'y trouver dès le matin et qui en revint épouvanté. Voici l'emploi du temps. De bonne heure, après avoir pris quelque chose, on se rendit dans la commune où habitait la future. Li, l'on fut reçu par les père et mère, qui offrirent un modeste déjeuner à l'assistance. Après le mariage civil et la cérémonie religieuse, on se mit en route pour le domicile du marié, où devait avoir lieu la fête. Comme il y avait nombre de kilomètres à parcourir, on prit ses précautions en vidant pas mal de litres. A mi-chemin on s'arrêta pour casser une croute, accompagnée de plusieurs autres et de viandes froides. En arrivant on se mit à table pour le grand déjeuner, lequel dura deux grosses heures; puis on dansa furieusement; suivit une collation, une collation de noces! On fut ensuite à la promenade, on redansa; l'on rebut, l'on revint à la maison. La marche, ainsi que les chants et les bonds, ayant ouvert l'appétit, on dîna vers neuf heures. Il y avait bien soixante personnes, vingt plats au moins, plats énormes, vrais monuments de victuailles que l'on démolissait à plaisir et que l'on arrosait fréquemment en épuisant des brocs immenses. A minuit, la scance durait encore, alors que mon frère prit la fuite au moment où le loustic de la soirée se coulait sous la table et allait voler la jarretière de la mariée, ce qui est le signal de hourras retentissants, et de nouvelles libations, après quoi l'on danse à nouveau. Le lendemain l'on recommence, et, ne craignez rien, l'ouvrage n'en souffrira pas. Deux jours après, ces gens, que vous croiriez devoir être malades à la suite d'équipées semblables, sont frais, dispos, et au travail des la pointe du jour. Ils ont en effet la tête et

l'estomac d'une solidité vraiment à toute épreuve. Ne les blâmons point d'ailleurs; s'ils sont prodigues et engloutissent dans certaines circonstances, leur vie se passe d'habitude dans le labeur, et souvent les privations, même chez les riches. Pour eux il est parfaitement vrai de dire qu'une fois n'est pas coutume. L'on chante beaucoup à ces noces paysanesques et souvent on y entend des couplets qui pour être anciens n'en sont pas moins gracieux et rendus avec beaucoun d'expression. Quelquefois un poëte se glisse au milicu des conviés; il improvise quelques strophes qui sont reçues et répétées avec acclamation. Notre honorable viceprésident. M. Bouilhac, n'a pas dédaigné de composer pour une de ces fêtes une idylle romane qui maintenant est devenue populaire et que je me fais un plaisir de reproduire. Je la copie textuellement dans un petit recueil dont l'auteur a bien voulu me faire cadeau et que j'ai mis à part dans un rayon où j'aime à le consulter. Le titre de cet épithalame est le Banquet nuptial. J'y joins, suivant mon habitude, la traduction en français:

Ī

Hucit lou ciel ayt ein festo per aqueaux

Et di nlous cœurs fayt pleure tout so [qu'a de pus doux.

# Refrain:

Sount bien huroux,
Poudein zou diré.
Sount bien huroux,
Nous sal bien riré.
Sount bien huroux,
Aqueaux amouroux

Ĭ

Aujourd'hui lé ciel est en fête pour ces amoureux

Et fait pleuvoir dans leurs cœurs tout [ce qu'il y a de plus doux

#### Refrain.

Ils sont bien heureux
Ils peuvent le dire;
Ils sont bien heureux;
Cela nous fait sourire.
Ils sont bien heureux
Ces deux amoureux,

II

Uno charmanto nobio parado dé can-[dour Per un sintier de roso al timple annet (un zour.

Sount bien huroux, etc.

III

Uno blansso courouno tressado par [l'amour Ne douno à sa paruro calcoré d'in-[chantour

Souut bien huroux, etc.

IV

Un ruza la gueytavo; de soun œil la [ségait Et culit uno roso; sur son sé l'estas-[sait

Sount bien huroux, etc.

V

Mo ein mo s'avancérant d'uno cha-[pello in flours Et sur l'autel zurérant dé bien s'ayma [touzours.

Sount bien huroux, etc.

VI

Sur la dallo del timple tous dous aza-[nouillas Véguérant di la zoyo lours cœurs in-[sadénas Sount bien huroux, etc. Π

Une charmante fiancée parée de can-[deur Se rendit un jour au temple par un [chemin de roses.

Ils sont bien heureux, etc.

III

Une blanche couronne tressée par [l'amour Donne à ses attraits quelque chose [d'enchanteur.

Ills sont bien heureux, etc.

IV

Un malin la guettait ; l'ayant suivic [do l'œil Il cueillit une rose et l'attacha sur son [sein.

Ils sont bien heureux, etc.

V

La main dans la main ils s'avancèrent [vers la chapelle fleurie, Et jurèrent sur l'autel de bien s'ai-[mer toujours.

Ils sont bien heureux, etc.

VI

Sur la dalle du temple tous deux age-[nouillés, Ont vu leurs cœurs enchaînés dans [la joie.

Ils sont bien heureux, etc.

#### VII

Sur la bransso dé myrté chantérant [lous auzélous Lous-plazers et la zoyo d'aqueaux

Lous-plazers et la zoyo d'aqueaux | [dous amourous]

Sount bien huroux, etc.

#### VIII

Din uno chansounetto fasso per aquel Dans cette chansonnette faite pour [zour]

Vous ai douna la copio d'un anzé dé [dousoaur

Sount bien huroux, etc.

### IX

Per bien festa la nosso de nostreis [pastouroux

Nous sal trinqua é beauré au bou-[hour dé tous dous.

[Sount bien huroux, etc.

#### VII

Sur la branche de myrte les petits
[oiseaux chantèrent
Le plaisir et la joie de ces deux
[amoureux.

Ils sont bien heureux, etc.

## VIII

Dans cette chansonnette faite pour [aujourd'hui Je vous ai dépeint un ange de dou-

Ils sont bien heureux, etc.

### IX

Pour bien fêter la noce de ces deux [tourtercaux

Il nous faut trinquer et boire au [bonheur de tous deux.

Ils sont bien heureux, etc.

Si l'on boit bien, si l'on mange bien aux mariages des paysans, on s'y divertit aussi souvent bien et beaucoup mieux que l'on ne pourrait le supposer au premier abord. Mais il faut être, pour cela, jeune, gai, leste et bien portant. Je suis lourd, malade, morose et vieux; je n'ai donc guère une figure de circonstance. Pourtant le plaisir est communicatif et je ne puis m'empêcher de me sentir heureux quand je vois des personnes honnêtes qui ont l'air de l'être. Je forme du fond du cœur les vœux les plus sincères pour le bonheur de nos deux jeunes gens et de leurs familles laborieuses. Ils sont en effet, de même que leurs parents, du nombre de ceux qui méritent de voir la prospérité s'asseoir à leur foyer et y rester à demeure.

D

Nouvelle excursion sur le plateau de Sorges. — Cornille. — La vieille route de Paris. — La terre du Pavillon à M. A. Brizon. — Ligueux. — Mort subite de M. Brizon pendant mon séjour chez lui. Deuil du pays. — Départ. — De Périgneux à la station de Négrondes. Quelques mots sur cette dernière commune et le pays voisin. — Arrivée à Sorges. Un mot sur ce bourg et sa banlieue. Souvenirs de l'ancien relai. — Le monticule factice. — Obsèques de M. Brizon. — Hommages rendus à sa mémoire. — Un instant chez M. Robert de Malet. — Retour par la colline et ensuite Agonac.

Commencée joyeusement, depuis longtemps désirée, cette excursion me réservait une épreuve cruelle et bien inattendue. Je croyais y trouver du plaisir; j'en ai recueilli, mais comme il a été payé cher! Notre vie réellement n'est qu'une suite de jourstroublés par de fréquentes tempêtes. Combien en ai-je éprouvé déjà de ces dernières! combien m'attendent encore!

Parti de Périgueux, je n'ai eu rien à constater de nouveau jusqu'à Sept-Fonds sous le rapport agricole. J'ai décrit dernièrement ce pays et n'y reviendrai pas. Sept-Fonds passé, nous remarquons un accroissement, sensible depuis quelque temps, dans la culture de la vigne. On a couvert de ceps la plupart des anciennes landes, mais peut-être avec trop d'empressement, en présence du peu de bras et de fumier que l'on pouvait leur consacrer, dans des terrains dont beau-coup auraient besoin de labours et d'engrais constants. Il en résulte que, çà et là, la bruyère reparaît et envahit le vignoble. Néanmoins, il y a de beaux enclos, étendus et prospères. Tournant à gauche par un chemin de traverse, nous avons longé le joli bosquet du château de la Luminade et, au milieu de vignes et de blés, assez faibles cette fois, sommes arrivés au village de Cornille, situé à mi-côte, sur un pli de terrain,

composé de sept feux seulement, mais chef-lieu de commune, et où l'on va construire une école, refaire le presbytère, qui, depuis longues années, est mollement bercé par les vents et menace de s'envoler à chaque minute. En ce moment, le pasteur de la paroisse occupe provisoirement une maison tout proche. Comme nous passons à côté de son habitation, une bonne femme; qui porte le titre de sa servante, mais dont il soigne les infirmités, nous aperçoit et demande si ce n'est pas ma sœur qui ouvre la marche. C'est elle, en effet. En entendant la réponse affirmative qui lui est faite, la duègne, tout émue, laisse échapper des larmes de joie; elle s'avance vers nous aussi promptement que ses jambes débiles peuvent le permettre à son buste cassé, et nous reconnaissons une ancienne cuisinière d'un vieil oncle mort depuis trente ans! Elle nous prend les mains, les serre avec effusion; elle est heureuse de nous revoir, et l'exprime naïvement. Nous l'avons peu connue pourtant; nous n'avons pas eu l'occasion de lui rendre beaucoup de services, si même nous l'avons jamais fait. Elle ne nous en aime pas moins. Peut-être est-ce parce qu'elle ne nous doit rien. Son affection nous touche, et nous sommes charmés de lui consacrer quelques instants, de la recommander, en la quittant, à son nouveau maître, déjà si charitable pour elle. Nous terminons ensuite à la hâte quelques affaires, et nous traversons, pour aller plus loin, la petite place, ancien cimetière, qui s'étend à côté de l'église. dans laquelle nous entrons. Il y a la un porche étroit dénué d'élégance, un extérieur sans éclat, un intérieur qui n'en a pas beaucoup. Pourtant restaurer et embellir cet édifice fut la grande, la constante préoccupation du vieux curé qui vient de prendre sa retraite et qui y consacra pendant quarante ans tous ses loisirs, travaillant de ses mains comme un simple ouvrier, mettant à contribution sa bourse, les équipages ruraux, les matériaux ouvrés ou bruts que possédaient ses paroisiens. Avec tout ce zèle, cette constance, cette activité, -

reconnaissons-le, - il n'a fait rien de beau. L'espace disponible est bien restreint; aussi, pour donner plus de place aux fidèles, a-t-on prolongé la tribune, qui, sur toute la largeur de la nef, s'avance presque jusqu'au milieu de la longueur de celle-ci; des vitraux décorent les chapelles et l'abside. Le clecher est une tour basse et carrée, qui recevrait volontiers des améliorations. Un peu plus haut est le cimetière neuf, ouvert et consacré depuis une vingtaine d'années et assez convenable; plus que ceux de certaines villes. Audessus de cette enceinte, le chemin en rencentre un autre, conduisant de la grande route vers Agonac, et de ce point le regard embrasse la plus grande partie du territoire municipal. C'est un pays ondulé, quelquefois mouilleux et humide en divers endroits, où le drainage serait très-utile; parfois fort, parfois léger, aride en quelques points, excellent ailleurs; bon en dernière analyse. On n'y rencontre pas d'eaux courantes, mais des fontaines abondantes, dont, pour la plupart, les eaux se perdent, au sortir de leur bassin, dans les prés voisins, situés, en majorité, au fond des coupures, et peu considérables, en général. Ce plateau, premier gradin de celui de Sorges en arrivant de Périgueux, est assez froid, mais produit néanmoins beaucoup de blés de choix, médiocres cette année sous le rapport de la quantité; du trèfle, de nombreux sainfoins (1), des racines, notamment des betteraves, dont nous traversons un champ magnifique; un peu de maïs et des fruits. Il y aurait passablement de vin, qui n'est pas mauvais et n'a contre lui que de ne pas se garder longtemps, parce qu'il est d'habitude mal fait et que les bonnes caves manquent, mais le phylloxera s'est mis en campagne et tue les ceps en masse. On engraisse un peu de bétail avec succès

<sup>(1)</sup> Chaque métairie possède au moins un hectare en prairie artificielle soit trèfle, soit surtout sainfoin, qui réussit admirablement dans le pays. Cet hectare donne en moyenne 40 quintaux métriques d'excellent fourrage.

et on élève beaucoup de porcs; on y trouve aussi des apiers où l'on recueille suffisamment de miel. Il y a nombre de chênes et châtaigniers, dont le bois n'est pas de première valeur pour le charronnage et le feu, vu la fraîcheur de la plus grande partie du sol.

Nous avons pris un chemin ombragé par les taillis et sommes arrivés à Boreau, où nous allions faire une petite visite et dont le possesseur, M. le comte de Boysseuilh, est maire de Cornille, magistrature qui est presque un héritage de sa famille, tant les habitants sont dévoués à cette dernière, dévouement dont est digne, comme le fut son oncle regretté, celui qui porte l'écharpe aujourd'hui. Nous avons été reçus avec empressement, et lorsque ma sœur et sa fille, qui m'accompagnaient depuis la ville, se sont retirées pour rentrer à Périgueux, je suis resté, cédant à d'aimables instances, dans cette vieille maison rajeunie où j'avois passé jadís tant d'heureuses journées et où je me suis vu tout environné de soins et d'attentions délicates de la part du châtelain et de la maîtresse du logis, femme au cœur d'or, à l'esprit aimable et que sa santé, malheureusement trop faible, n'empêche pas de recevoir avec une grâce charmante les vieux parents et les nombreux amis de la famille. Je me suis empressé de parcourir les alentours de la demeure; ils ont été pour la plupart très-heureusement remaniés. Le jardin potager, qui s'étendait derrière le salon, a été converti. par un vrai magicien, en un admirable parc aux allées sinueuses, avec de vrais tunnels de feuillage, pleins d'ombre et de fraîcheur. L'ancien bosquet s'y rattache par une porte au nord et a été l'objet également de fort heureuses transformations; la petite pièce d'eau, autrefois séjour favori des canards et aux abords houeux, est maintenant un joli petit lac, avec bateau; les allées ont été rectifiées, multipliées et les clairières, converties en pièces de gazon, avec arbres verts, donnent du foin de bonne qualité. Le tout constitue une trèsagréable promenade et une belle ornementation. Après dîner, nous nous sommes longtemps entretenus sur la vaste et belle terrasse d'abord; dans le grand salon ensuite, jusqu'à une heure avancée de la nuit. A l'époque de la vie que nous avons atteinte, on a tant à se dire! Les casiers de la mémoire sont si remplis des souvenirs de la jeunesse et de l'âge mûr!

Le lendemain dès cinq heures j'éveillais, et j'en étais bien fier, moi vieillard, l'homme d'affaires, M. Thionet, qui n'est pas un personnage attardé et endormi. Dix minutes après, nous descendions le coteau près de la base duquel nous fîmes lever une belle perdrix rouge qui abritait sa jeune progéniture sous ses ailes et qui partit tout ahurie de nous voir de si bon matin arpenter les guérets. Le pauvre oiseau, recourant à sa ruse habituelle, tâchait de nous attirer loin de ses poussins qui fuyaient à l'envi dans toutes les directions. C'était plaisir de les voir détaler, sautant les mottes de terre, se coulant avec rapidité dans les sillons, se croisant à chaque instant. On catdit une bande d'écoliers en vacances. M. Thionet, qui est un intrépide chasseur, les a mis en joue plus d'une fois avec sa canne et s'est écrié prophétiquement: Ils ont environ sept semaines à vivre! faisant allusion au grand jour où il aura le droit de sortir avec un fusil, arme qui dans sa main ne manque presque jamais le but, quelque mouvant qu'il soit. Avec moi, lui ai-je répondu, supposant vingt coups du matin au soir, et quarante par individu, ces dix frères en auraient pour au moins vingt jours de plus, jusqu'à disparition complète. Et encore je me vantais, en supposant qu'il ne me faudrait que cela de temps, de poudre et de plomb pour les abattre tous. Mon compagnon s'est mis à rire et nous avons continué notre promenade en traversant le petit vallon que j'avais vu jadis sec et triste et qui maintenant verdit tapissé d'une bonne prairie artificielle. Nous sommes ensuite remontés par un taillis fourré, que je connais bien, au sommet duquel on m'a fait remarquer de nombreuses plantations de vignes toutes récentes et qui attendent fièrement le phylloxéra; puis coupant un pré fort négligé, et passant à la porte d'une maison qui ne brille guère par l'apparence, nous sommes arrivés au vieux château de la Fayardie, une ancienne possession de mon père. Hélas!

Cet antique manoir, sur lequel mes regards se portaient si souvent hier, de Boreau, qui n'en est séparé que par un pli de terrain, dans quel triste état je l'ai retrouvé! Privé de la splendide avenue d'ormes qui lui donnait un air seigneurial, des beaux marronniers d'Inde placés devant son entrée principale, ayant vu défricher sa grande prairie de l'est qui le laissait apercevoir de loin avec ses quatre tours, il est tombé presque tout en ruines. Sa partie orientale a été démolie par un acquéreur inintelligent qui en a employé les matériaux à bâtir une inutile métairie, faisant ainsi disparaître entièrement un côté de l'enceinte et laissant le reste à découvert; au nord, ses dépendances croulent absolument; il ne reste plus de l'ensemble que le donjon et le corps de logis que son nouveau possesseur M. de Bony, beau-frère de M. de Boisseuilh, fait restaurer. M. Thionet m'a montré divers appartements bien compris et bien disposés, que l'on y a déjà ménagés sous sa direction, et le grand escalier, que l'on a radoubé comme un pauvre navire battu et disloqué par les orages, remis en bon état. J'ai parcouru chaque pièce avec regret, avec respect. Ma jeunesse écoulée me refluait au cœur en visitant ces débris d'une habitation qui devait, me répétait-on souvent lorsque, nous n'étions pas d'enfants en si grand nombre assis autour de la table paternelle, être mon apanage, et qui depuis a vu, par le sort, diviser entre deux de nous, la terre qui en dépendait. Tout le groupe de constructions que voici fut alors le lot de l'un de mes frères, qui, visité par l'infortune, n'en a pas joui longtemps et l'a vendu pour bien peu d'argent, avec les colonages voisins, à un spéculateur qui ne savait pas compter, qui a beaucoup renversé et a vu s'évanouir ses épargnes péniblement

amassées. Aujourd'hui, du moins, cette part de nos anciennes possessions est en bonnes mains, mais qui ont fort à faire pour réparer le dommage causé par l'imprudence et la vétusté. Nous avons tourné tout autour, inspecté les champs qui ont grand besoin que la sagesse leur rende leur fertilité première, salué le réservoir qui s'ouvrait autrefois sur la grande prairie et qui était alors peuplé de heaux poissons, le vignoble accru, les bois qu'il faut épaissir, et avons été toucher au village des Basses-Piles, puis à la tuilerie, seule usine importante que renferme la commune de Cornille. Nous sommes revenus à travers les futaies par de bons chemins neufs bien tracés et en laissant sur notre droite l'étang de Boreau qui s'étendait autrefois au milieu d'un champ froid et que maintenant les arbres ombragent de toutes parts, ce qui lui donne l'air d'un lac sacré. M. Thionet aime beaucoup les bois, surtout les bouquets de pins et de sapins; il regarnit soigneusement les clairières et repeuple activement les parties dénudées. On ne peut que l'approuver. Près de deux cents hectares ont, jusqu'à ce jour, été l'objet, avec succès, de cette importante mesure, intelligente et considérable amélioration. Boreau, du reste, comme propriété, m'a paru bien tenu, bien dirigé, mais je regrette que l'on y ait, momentanément je l'espère, renoncé, peut-être un peu vite, à la culture du tabac. Nous avons déjeuné en compagnie du curé de la paroisse, passé quelques instants encore à causer en nous promenant, puis mon cousin, m'ayant fait promettre de revenir le plus tôt possible le voir, ainsi que ses enfants qu'il attend bientôt, a mis à ma disposition un cabriolet et son domestique pour que je pusse continuer mon voyage.

Mon conducteur me mène vite et bien. Vingt minutes après être partis, nous abordons les Piles, groupe formant deux sections distinctes, les hautes et les basses, séparées l'une de l'autre par une courte distance et ainsi nommées parce que la première borde la descente de la route et l'autre

se trouve au fond de la vallée. C'est à cette dernière que nous arrivons. Autrefois, c'est-à-dire avant l'importance que le chemin de fer a donnée aux carrières de Chancelade, les Piles vivaient surtout de l'exploitation et du transport des matériaux de construction. La grand'route, n'ayant pas encore à cette époque été enlevée à la colline pour être dirigée par la plaine, leur fournissait en outre un contingent notable de bénéfices, par la circulation des voyageurs et des rouliers'qui s'arrétaient dans leurs auberges. Aujourd'hui, cette double source de revenu leur est enlevée. On passe peu aux Piles et les nombreuses charrettes qui chaque jour portaient des pierres de taille à Périgueux, sont depuis longtemps au repos. On est donc fondé naturellement à croire que la misère y est survenue. C'est tout le contraire qui a eu lieu. Les habitants ont en grande partie remplacé leur ancienne industrie par d'autres et par l'agriculture. On y trouve aujourd'hui des magasins assez bien assortis en diverses denrées et les maisons neuves s'y succèdent dans leurs deux sections. Voilà ce que l'on obtient avec de l'intelligence et de l'esprit d'à-propos. Les Piles, tant hautes que basses, appartiennent à deux communes différentes. A gauche du chemin qu'elles longent, à celle de Cornille; à droite, à celle d'Antonne, qui en est fort éloignée. Ne serait-il pas bon d'en faire le chef-lieu d'une juridiction municipale particulière? La chose me paraît souhaitable et d'une exécution facile.

Nous prenons à gauche et montons l'ancienne grand'route devenue maintenant le chemin d'intérêt commun numéro 34. Peu après avoir commencé l'ascension nous nous trouvons en face des anciennes et célèbres carrières. Je dis célèbres parce qu'elles ont eu, dans le temps, vers le premier quart de ce siècle, leurs jours de gloire. Ces immenses bancs de calcaire tendre qui bossuent le terrain tout autour de nous, à une grande distance, sont, en effet, riches en fossiles curieux engagés dans leur pâte, et beaucoup de leurs blocs, gangues

renfermant des trésors chers aux savants, sont disséminés dans les divers musées de l'Europe. Il est permis de croire que ces dépôts cachent encore dans leur sein des richesses géologiques précieuses, que des fouilles bien dirigées permettraient d'en retirer. La pierre qui les compose est d'une extrême blancheur, fine, se débitant facilement à la scie, mais quelquesois un peu poreuse et sujette à la gelée. Elle a fait, comme je le disais tout à l'heure, l'objet d'un grand commerce. Maintenant elle n'est guère employée que sur place, quoique méritant un meilleur sort, et son gîte le plus considérable, appartenant à M. le comte de Boysseuilh, n'est pas affermé plus de six cents francs par an. C'est une rude chute pour un produit qui, pendant un moment, a été recherché 🖍 pour les bâtisses par les constructeurs de départements même éloignés. Espérons qu'il s'en relèvera, du moins en partie. Tout autour de nous le terrain est entremélé de bois, de maigres pelouses, de vignes, de jolies cultures, mais le phylloxéra n'a pas oublié les cépages situés de ce côté. Nous dépassons le hameau des Potences, ainsi nommé sans doute parce qu'il possédait jadis des fourches patibulaires, faciles à voir de loin à cette hauteur. Un peu au-delà, nous obliquons encore à gauche en prenant un joli chemin; nous abordons de belles lignes d'arbres qui le longent, puis bientôt, laissant un parc ombreux sur notre droite, nous franchissons une avenue, une vaste avant-cour, une cour intérieure. Nous sommes au Pavillon.

M. Brizon père m'attendait. Depuis longtemps il avait eu la bonté d'insister pour que je lui fisse une visite. Il parut heureux de me recevoir. L'une de ses filles, sa compagne fidèle dans la retraite qu'il habitait, l'un de ses fils, M. René Brizon et M<sup>me</sup> René Brizon m'accueillirent avec une franche cordialité, qui me toucha vivement. Un quart d'heure après j'étais comme des leurs. Une légère collation fut servie, puis le propriétaire, son fils et moi sortimes dans la campagne.

Ces messieurs me montrèrent d'abord une métairie neuve que faisait élever, à sa porte M. Brizon, renonçant au faire-valoir, onéreux maintenant et qui nécessite, de la part du propriétaire, une surveillance continue, des fatigues incessantes, sans amener, le plus souvent, autre chose que des déceptions. Le plan de la construction est rationnel et presque élégant. La grange sera vaste et commode, le logement du colon spacieux, aéré, largement assuré; l'on dirait presque une maison bourgeoise Le grenier, haut et de grandes proportions, est abrité par une charpente bien agencée supportant une couverture en tuiles sortant des ateliers de M. des Moutis, de Périgueux. De là nous nous sommes transportés dans un vignoble où nous avons vu les signes éclatants de l'attaque du phylloxéra, ce fléau qui devient universel. Dans un second enclos, entre les ceps usés par la vieillesse, M. Brizon a fait planter des chênes en vue de la production de la truffe, culture qu'il aété l'un des premiers à introduire dans la commune et qui, en pleine vigueur déjà sur plus d'un hectare d'étendue, lui vaut des revenus relativement considérables. L'opération se poursuit sur d'autres points et tout annonce une réussite complète. Un excollent dîner nous a tous réunis de nouveau, les jeunes enfants compris, et les vins de Sorges s'y sont montrés non-seulement à la hauteur, mais au-dessus de leur réputation, quels que fussent leur âge et leur couleur, Il faut dire que M. Brizon était un des plus zélés, des plus capables et des plus heureux producteurs de ces liquides généreux. La journée s'est achevée sous de beaux ombrages et nous nous sommes retirés en convenant que le lendemain serait consacré à de nouvelles excursions sur la propriété, suivies d'une visite à Ligueux, après laquelle je repartirais. On s'est beaucoup récrié contre cette dernière clause, que j'ai fait introduire à grand'peine, mais je n'ai pas voulu capituler et il a fallu lever le siège, me laissant maître sous ce rapport, parce qu'on a reconnu que j'étais forcé de tenir à cette

condition par des raisons majeures. L'aurais-je posée sans cela?

J'avais une chambre à souhait, un lit parfait, mais pas la moindre envie de dormir. A quatre heures, j'étais dehout ; il me fallait voir tant de choses en si peu de temps! Au moment où le soleil paraissait à l'horizon, je descendis, après avoir un instant de ma fenêtre considéré le paysage. Vu de là, le plateau semble former une vaste plaine entourée de coteaux et traversée par un cours d'eau que les arbres, suivant les sinuosités de la route, ont l'air de dessiner et d'accompagner. A quelques pas plus loin au dehors, en avançant vers l'ouest, l'aspect change et l'on reconnaît que le territoire est montueux et accidenté. C'est dans cette direction, un peu en arrière; que l'on aperçoit Monchâteau, belle résidence de M. Devaux, l'un des principaux propriétaires de la commune de Sorges, mais écrasée par le voisinage d'un vieux manoir, édifice d'un beau caractère et qu'il est fâcheux qu'un opulent amateur ne fasse pas restaurer. Quelques échappées de vue à travers les collines permettent à l'œil d'aller au loin reposer ses regards à grande distance au nord-est sur des villages étagés au penchant des croupes voisines d'Excideuil. Le sol est couvert de vignobles qui ont fait la richesse des cultivateurs. Beaucoup de simples paysans possèdent des fortunes qui dépassent pour chacun d'eux, cent, cent cinquante ou deux cent mille francs. On comprend combien ils doivent bénir le phylloxéra qui vient tarir la source de leurs revenus! Il y a de belles cultures variées, en céréales et autres produits. Pourtant quelques fonds caillouteux, secs et poudreux détonnent dans cet ensemble remarquable. On dirait les plis d'un riche manteau, au fond desquels se cache la poussière chassée par la brosse agile du reste du vêtement. Les chemins et les champs sont bordés de noyers; les groupes d'arbres sont nombreux et poussent pleins de vigueur. Le boisement a fait de notables progrès dans la contrée par suite

de semis, et surtout depuis que le parcours des moutons est plus rare et que l'on a vu disparaître l'usage de la broutte, consistant en émondage intempestif pour aider à l'alimentation des animaux, meilleure maintenant depuis la propagation considérable et avantageuse des prairies artificielles, formées la plupart de sainfoin. Le Pavillon est entouré d'un bocage splendide, de belles dimensions, coupé de pelouses frangées de fleurs et où l'on admire des arbres verts magnifiques. C'est presque un bois, dont les massifs et les vides sont habilement calculés et dont l'effet est profond. En outre, des charmilles, des allées, où le marronnier de l'Inde joue un rôle considérable, décorent l'arrivée et protègent le promeneur sous leurs épais rameaux, qui le défendent des ardeurs de l'été. Cette création si remarquable remplit un espace naguère nu, complètement dépourvu de végétation et qui passait pour ne pouvoir nourrir aucune tige arborescente. Le fait a protesté contre une injure imméritée dont l'arbre superbe que l'on voit en arrivant suffirait seul à montrer l'injustice. Peut-être ces agglomérations de grands végétaux auront-elles, avant peu, pour résultat de procurer des sources aux environs qui en sont encore trop dépourvus. Un très beau vignoble est à côté du bosquet. On y voit de 👀 nombreuses lignes d'arbres fruitiers, notamment des pruniers, des pommiers et des pêchers qui, dans des années plus favorables que celle-ci, paient largement le loyer de la place qu'ils occupent. Au retour de cette promenade matinale, après avoir ainsi développé sous mes yeux sa grande culture de vignes, M. Brizon a bien voulu me montrer l'installation de ses bâtiments vinaires. Il m'a mis en présence de quatre cuves placées sur une même ligne en contre-bas du reste du sol de la construction, de manière à ce que leur sommet ne dépasse celui-ci que d'un mètre environ, ce qui permet de les charger sans fatigue et sans l'aide d'un nombreux personnel. Le terrain creux sur le fond duquel leurs bases reposent est

assez large pour qu'on puisse facilement circuler autour d'elles quand il en est besoin. La contenance approximative de chacune est de soixante à soixante-dix barriques du pays, renfermant, l'une, deux hectolitres 50 environ. En face et sur la gauche en pénétrant dans l'édifice sont les pressoirs et les chaudières à eau-de-vie.

La vendange étant arrivée, on place devant les cuves de petits madriers accouplés deux par deux et formant rails. Deux hommes font glisser les barriques l'une après l'autre sur le timon du charriot, puis sur ce chemin de bois. Le raisin noir est encuvé; le blanc est dirigé du côté du pressoir; le tout rapidement et avec facilité. La vendange, auparavant, a été placée sous le fouloir qui l'écrase complétement. Celle du raisin blanc ne se mêle pas à l'autre, mais lorsqu'elle a été pressée, le vin en provenant est versé sur la noire qui a pris place dans le récipient, comme il vient d'être dit. On charge chaque cuve le plus promptement possible et on y dispose au dessus du produit de la récolte, d'abord un premier couvercle en treillis maintenu par des crampons, de manière à ne pouvoir être soulevé par la fermentation, puis, à distance, plus haut, un second couvercle en bois Ilein. Celui-l'i ferme la cuve. L'ébullition du moût fait monter le jus par dessus la première barrière, et toute la vendange est ainsi baiguée sans qu'il puisse se former de chapeau dont l'air vicie la surface, cequi cause trop souvent l'acidité du vin. Le soutirage s'opère, aussitôt la fermentation tumultueuse apaisée, au moyen d'une petite pompe portative semblable à celles à incendie et que l'on place dans l'excavation à la base des cuves, de manière à ce que, successivement, les robinets de celles-ci s'ouvrent tour à tour dans le corps de l'instrument. Un homme suffit pour la manœuvrer. Elle aspire de cinquante à soixante litres par minute. Le vin est conduit de cette façon, au moyen do tuyaux en caoutchouc, dans les tonneaux disposés dans le chai contigu. Ce chai renferme 7 foudres

de la capacité de 12 barriques chacun et autant qui en jaugent quatre seulement. Il y a, de plus, tout à côté d'eux, de nombreuses barriques ; le tout est placé sur deux rangs parallèles, séparés par une allée suffisamment large pour qu'on puisse y faire circuler une pièce. Le vin ayant été, comme il vient d'etre dit, extrait des cuves, ce qui reste dans celles-ci est jeté dans le pressoir à deux reprises. La première fournit du vin aussi bon que celui de goutte, la seconde n'en procure que d'une qualité relativement inférieure. Le marc est cusuite remis dans la cuve qu'on achève de remplir avec de l'eau. Cette piquette est, à son tour, distillée et, par barrique, donne environ dix litres d'eau-de-vie qui se vend facilement 2 fr. le litre. Le vin ne quitte les vaisseaux, où il arrive par la bonde et sans avoir vu le jour, que pour être mis en futailles ou en bouteilles. Il est fort estimé, très-recherché même et acheté d'avance par la clientèle parisienne et par des maisons étrangères, rotamment de Salonique, en Turquie. Son prix fixe, pour les personnes qui ont un traité avec le propriétaire, est de 100 fr. les 230 litres au cellier, pour celui de l'année. M. Brizon en fabrique annuellement de 200 à 300 barriques pour sa part. Cette visite terminée, nous avons eu l'occasion de rendre un nouvel hommage à cette émanation glorieuse d'un des meilleurs crûs de Sorges, pendant le déjeuner, où nos suffrages ne lui ont pas manqué.

En quittant la table, on devait partir pour Ligueux, mais on m'a objecté que les domestiques n'étaient pas encore prêts, que le cheval n'avait pas fini sa ration de foin et d'avoine : bref, on a traîné l'affaire en longueur. J'ai facilement deviné pourquoi et j'ai rendu solennellement M. Brizon et sa famille responsables des reproches que j'encourrais en ne rentrant pas au moment promis. On a parfaitement accepté cette charge, on a même déclaré le fardeau très-léger, tout en me promettant de tâcher de faire en sorte de rattraper le temps perdu, ce à quoi je ne me fiais guère, et avec raison. Enfin,

vers deux heures, nous nous sommes mis en route. En allant vite, et passant rapidement notre revue de ce que nous devions voir, je pouvais encore avoir le temps de gagner ensuite la gare la plus voisine pour profiter du dernier train. Nous avons d'abord rencontré des vignes sur bancs de rocher, des terrains arides, presque dénudés, et de beaux blés. Puis sont venus des bois de chêne, des bouquets de pins et des châtaigniers en lignes qui font ressembler la route presque à une allée. Les cultures reparaissent nombreuses, et au bas d'une descente, nous atteignons une sorte de cirque ondulé, varié, où nous remarquons de jolies pièces de luzerne, de maïs et de bons champs de froment, avec de petits lambeaux de prairies naturelles. Nous touchons au but et entrons dans le village qui est assez important eu égard au chiffre de la population totale de la commune à laquelle il donne son nom. Il possède une petite halle vingt fois préférable à celle de Jumilhac chef-lieu de canton, laquelle, il est vrai, est horrible. En face de nous se déploie l'immense et célèbre abbaye, ruinée maintenant. On y pénètre par une porte d'un haut style et de nobles dimensions. A droite se trouve le monastère proprement dit, construction assez ordinaire. A sa gauche, séparée de lui par la largeur de la terrasse, en pente et bien gazonnée, est la maison abbatiale qui sert de résidence à la famille Saint-Paul lorsqu'elle vient habiter sa terre de Ligueux, au milieu de laquelle s'élèvent ces restes vénérables. Entre les deux édifices se dresse l'église conventuelle, qui se liait autrefois aux autres dépendances maintenant disparues. On y remarque d'abord l'ancienne tribune des orgues, trèsdigne d'attention; l'abside et le chœur, au-dessus duquel se dessine une coupole, byzantine comme toutes les parties qui l'avoisinent et les murs extérieurs. La nef est ogivale à l'intérieur et paraît plus récente que le reste des hâtiments. Dans l'aile gauche et la chapelle qui la suit, régne, au-dessus de la retombée des voutes, un cordon de peintures représen-

tant les armoiries et les chiffres des différentes abbesses qui ont gouverné le monastère. On distingue encore le détail de plusieurs de ces écussens. La voûte de l'abside était peinte également. Un bel autel en pierre, relevé par les soins du propriétaire actuel, est dans la chapelle gauche. Au dehors cette église présente encore une belle apparence. Il est fâcheux que, par sa position au milieu d'une enceinte appartenant à une famille, ce vénérable débris, très-facilement réparable, qui sert actuellement de décharge, ne puisse être utilisé pour le service spirituel de la localité. Le tout est environné d'un beau parc, renfermant allées, terres, vignes bien tenues, bois de pins, hosquets et prairie en pente, au fond de laquelle est une pièce d'eau formée par une source qui sourde dans le bas du vallon. Il y a peu de temps encore elle creusait plus loin sa rigole et allait, à quelques kilomètres de distance, porter son tribut à la Beauronne d'Agonac. Il es t probable qu'elle le fait souterrainement aujourd'hui, agissant en cela comme beaucoap de personnes qui cachent malheureusement aux yeux des hommes leurs bonnes actions connues de Dieu seul, mais qu'il serait pourtant bien utile parfois de voir divulguer. C'est aussi dans cet encles que l'en trouve, non loin d'arbres verts, des truffières abondantes auprès de deux châtaigniers. M. Brizon en avait également naguère à côté de deux végétaux de la même espèce, qui avaient, il est vrai, poussé dans un terrain calcaire. J'ignore si le sol dans lequel s'élèvent ceux de Ligueux ne renferme pas des éléments de même nature.

En sortant de la retraite fermée de murailles, dans laquelle s'écoulait, il n'y a pas un siècle encore, la vie de pieuses cénobites, nous avons traversé le bourg qui est bien bâti et bien percé dans son petit enfoncement, où l'on est tout surpris de le voir pimpant et gai, pour aller visiter l'église paroissiale précédée d'une place exiguë qui fut le cimetière et au milieu de laquelle se dresse un orme magnifique, dont les maîtresses

branches, régulièrement étalées, forment jusqu'à certaine distance de leur point de départ comme une sorte de salle acrienne. Le temple semble avoir été jadis fortifié; son extérieur, du reste, est assez vulgaire; l'intérieur ne présente rien de saillant. Le dais de la chaire est, en guise de cimier, surmonté d'une sorte d'ange au corps trapu; séraphin joufflu, paraissant souffler vigoureusement dans une espèce d'entonnoir qui doit représenter une trompette, laquelle est de belle taille par rapport à celui qui s'en sert-On prétend que cet objet n'est pas sans valeur. On en aurait refusé six cents francs. On a eu tort de le faire. Si l'offre de la somme est réelle, je suppose tout au moins qu'elle a eu lieu avant qu'une enluminure des plus étranges ait orné l'objet convoité par l'amateur généreux, dont probablement on ne trouverait pas le pareil maintenant. Ce qui, peut-être, a pu contribuer à donner à cette effigie un prix suivant moi qui, du reste, puis me tromper grandement en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, fort exagéré, c'est qu'elle a fait, dans le temps, partie du mobilier de l'abbaye. Il en est de même, en ce dernier point, d'une statue plus grande, très-expressive, et malheureusement gâtée par des couleurs criardes elle aussi, de saint Siméon, celui-là même qui porta le Christ enfant dans le Temple de Jérusalem et qui prononça le fameux Nunc dimittis. On la voit sur un autel, à droite de la nef, et elle domine un coffret dans lequel est placé l'avantbras gauche du saint vicillard. Cette insigne relique, si elle est authentique, comme on me l'a affirmé, suffirait à la renommée de Ligueux. Le haut de l'avant-bras est enveloppé de linges; le bas et la main sont nus, de couleur gris cendre foncé; les ongles sont parfaitement consecvés, ainsi que la peau, sur laquelle on voit encore des poils longs et soyeux. Chaque année, ces restes sont exposés solennellement, à une époque fixée, et une grande foule accourt alors. M. le curé. a bien voulu nous les montrer et nous les avons contemplés, on peut le croire, avec une vive émotion. Un incrédule, un libre-penseur lui-même, pourrait-il se défendre d'un sentiment pareil, vraiment irrésistible en présence de cette main, de ce bras qui, peut-être, ont porté celui, auquel il faut bien le reconnaître, à quelque opinion qu'on appartienne, est due la régénération morale du genre humain, et par suite son progrès depuis dix neuf siècles bientôt? De nombreux malades viennent se prosterner devant cet autel, et le vénérable curé nous a montré un immense panier tout rempli des représentations en cire des infirmités dont beaucoup croient devoir attribuer la guérison à la puissante intercession du bienheureux. Il nous a conduits ensuite dans la sacristie et s'est complu à nous faire passer en revue la richesse des ornements placés dans les tiroirs des bahuts. Il faut reconnaître que, pour une petite paroisse, cette richesse est remarquable. On la doit à la générosité de la famille de Saint-Paul, à l'Œuvre des Tabernacles et à une bonne administration. Nous avons accompagné le respectable ecclésiastique jusqu'à son presbytère, tout neuf encore, d'architecture très passable, mais qui ne tient pas en place, s'en allant morceau par morceau, tant il a été construit avec soin. Nous avons pris congé du pasteur devant sa porte branlante et avons regagné notre voiture rour repartir.

Je savais que le commerce du bétail est très important à Ligueux. J'avais vainement cherché le champ de foire. J'ai demandé qu'on me le montrât. On m'a désigné près de la route un emplacement couvert en cet instant de splendides froments encore verts. C'est là. Tous les ansil en est ainsi; la terre est mise en rapport. La récolte faite, la place est prête pour les transactions en bestiaux, lesquels fument le sol sans qu'il en coûte rien à son propriétaire. Puis on resème et l'on recommence ce cycle de spéculations. Voilà ce qui s'appelle comprendre la situation et savoir en profiter.

Il était six heures quand nous fûmes de retour au Pavillon. impossible de songer au départ; il n'y avait plus de train à prendre aux gares avant la nuit. La course avait duré beaucoup; elle avait été pleine d'intérêt, et on l'avait aimablement prolongée à dessein. Il me fallut donc passer avec mes hôtes une agréable soirée de plus. Elle me parut bien courte, et nous ne montâmes qu'à onze heures et demie dans nos chambres. Je devais partir à cinq heures du matin. M Brizon père avait paru gai, bien portant; il avait causé beaucoup, avec esprit; il me serra la main, me promettant de venir m'éveiller et de me tenir ensuite compagnie jusqu'au moment où je m'éloignerais. Nous échangeâmes un : Au Revoir! amical, en parlant de projets et de plans pour l'avenir. Un coup de foudre allait nous séparer à jamais en ce monde!

Une demi-heure après, pendant que, sans y prendre garde, j'entendais des allées et venues, en les attribuant aux maîtres de la maison, mettant de l'ordre partout, à la suite d'une longue journée, l'honorable vieillard était frappé d'une attaque soudaine. Au point du jour, je rencontrais sa famille éploréese pressant autour d'un médecin mandé en toute hâte, et celui-ci, quand je pus l'interroger, pendant un instant où nous restâmes seuls, secouant tristement la tête, m'annonçait une catastrophe imminente, qui ne tarda pas. La cruelle sentence était à peine tombée de ses lèvres, qu'une belle âme s'envolait de la terre et entrait au ciel, dans le sein de Dieu! Quel tableau désolant autour de moi, que de larmes et que de douleurs! J'assistais triste, consterné, me sentant inutile, et à charge désormais, aux scènes les plus navrantes, et caché dans une encoignure de la cour, le cœur déchiré, les yeux humides, je voyais accourir de toutes parts des amis, des parents, attirés par la lugubre nouvelle; une fille bien-aimée venir de loin vers sa sœur et son frère, sans connaître encore tout entière la triste vérité, l'apprendre en mettant pied à terre et s'abîmer dans sa désolation, pendant qu'une bienveilıİ

lance extrême cherchait toujours à s'occuper de moi pour me procurer ce que l'on me croyait nécessaire, en s'oubliant soimême, et que les enfants effrayes se groupant éplorés, m'entouraient et me demandaient pourquoi leur grand père, qu'ils aimaient tant, était si vite parti pour un monde meilleur! Ah! quel triste réveil! quelle douleur, peinte sur tous les visages, poignante au fond des âmes! J'étais profondément bouleversé, sentant ma fausse position vis-à-vis une famille à laquelle j'étais étranger et ne sachant comment la faire cesser. M. le curé de Sorges vit et comprit mon embarras. Il eut pitié des malheureux et de moi. Il se gêna pour me faire un peu de place dans sa voiture, et m'amena à Périgueux, tâchant de me distraire, en me montrant les belles cultures qui s'étendent entre les Piles et les Tavernes, dont le nom fait songer aux buveurs qui viennent s'asseoir à la table des hôtelleries après avoir monté la rude côte; l'obélisque élevé pour servir de point de vue au château de Lammary, la grande entrée que l'on construisait au commencement de la principale allée y conduisant; cette résidence elle-même, centre d'une belle et grande terre, qui fut pendant un temps l'un des meilleurs appuis de la sériciculture en Périgord; m'entretenant d'une foule d'objets et revenant toujours à celui qui faisait le fond de nos amères pensées!

Je ne pouvais manquer de revenir assister à la triste cérémonie qui se préparait. C'était un double devoir pour moi. Le surlendemain donc, je me mis en route de nouveau pour le remplir. Je pris cette fois le chemin de fer par la vallée de la Beauronne, où j'aperçus des récoltes souffreteuses, par suite de la tampérature déplorable qui a si longtemps régné. fatale surtout aux pays de plaine arrosés ou naturellement humides quelque peu. J'arivai à sept heures à Négrondes, ce qui me donna le loisir de faire une petite promenade dans ce bourg, enrichi par l'entrepôt des vins, qui s'expédient de sa gare. Son intérieur ne m'a rien offert de notable. Il y a

cependant quelques jolies maisons, entourées de jardins. L'église est très-proprement tenue; sa nef, sans bas-côtés, est accostée de deux chapelles. Elle est voûtée en berceau, sauf au point de jonction avec le chœur, où règnent d'élégantes nervures. Une coupole byzantine domine le sanctuaire. Cette courte investigati n terminée, j'ai continué ma route à pied. Le chemin court d'abord sur un plateau doucement incliné, où l'on s'avance au milieu de bons blés, de champs de betteraves et de pommes de terre vigoureuses, de prairies artificielles assez satisfaisantes, consistant surtout en trèfle et en sainfoin. Il y a beaucoup de noyers et d'assez nombreux vignobles, mais dont la quantité, de même que l'étendue, n'ont rien d'extraordinaire jusqu'au second kilomêtre après la sortie de la bourgade. A partir de ce point, où l'on jouit pendant un moment d'une vue très-étendue sur la gauche, la vigne prend beaucoup plus de place dans le paysage; les noyers continuent à se montrer à chaque pas et l'on aperçoit quelques plantations d'arbres fruitiers.

A droite du voyageur s'étend un petit bois; une ligne d'ormes vient border la route et peu à peu la garenne, qui l'accompagne toujours vers le sud, se change en plantations de chênes faites en vue de la production de la truffe dans une vieille vigne perdue; puis Sorges apparaît tout entouré de jolies cultures, cu l'on est étonné de ne pas voir plus de vignobles. Des voies de communication convergent en foule vers son noyau, qui s'agrandit sensiblement, et longées par des maisons nombreuses, sont pour lui de véritables faubourgs. Il n'était pas neuf heures lorsque j'y parvins; c'était trop tôt pour trouver à déjeu-1 er ; je me résignai à prendre patience et sus explorer les environs. Je merendis d'abord aux Palissous, situés sur l'ancienne route et on était autrefois le relais de la poste aux chevaux. Ce hameau fait presque corps maintenant avec le chef-lieu de la commune, une ligne d'habitations l'y reliant à peu près. Bien loin d'être en décadence, il paraît riche et a l'air vivant.

L'ancien bâtiment où se trouvaient les écuries destinées à assurer le service des diligences et du courrier n'a pas l'air plus triste que les autres. J'y ai vu de jolies garnitures de fleurs le long de la cour et sur les fenêtres gaiement ouvertes au soleil, et d'où partaient des cris joyeux. En regardant ces vastes constructions naguère remplies par les animaux de service et par les fourrages qu'on y emmagasinait pour eux, je n'ai pu m'empêcher de sourire. C'est en effet là qu'une personne connue dans le monde des lettres, et l'un des membres de sa famille, qui l'accompagnait, se livrèrent, il y a quelques années, en attendant le départ de la voiture, et après une libation péut être imprudente quelque peu, de vieux vin de Sorges, à des ébats intempestifs qui, paraît-il, offusquèrent grandement les paisibles habitants du village. La gendarmerie, dont une brigade résidait alors près de là, prévenue, s'empressa d'accourir, et son chef crut devoir faire à l'écrivain et à son compagnon des remontrances à la fois paterne les et sévères. Comment furent-elles reçues, grand Dieu! J'ai vu, j'ai lu, j'ai relu avec stupeur le rapport de l'honorable représentant de l'honorable corps de la maréchausée, constatant, en termes pleins d'une pudeur légitime et indignée, la position délicate qui avait été faite à ses regards officiels, par un spectacle rappelant celui que relate la Bible au chapitre de Noé le patriarche, et accompagné de lazzis à l'avenant. Cette relation véridique prouvant que M. X., revêtu de son uniforme et dans l'exercice de ses fonctions, avait tout-à-coup aperçu la partie charnue de l'opposé du devant de ses interlocuteurs, me fut remise à Périgueux en communication à la présecture dans le temps. Peut-être pourrait-on l'y retrouver encore en fouillant dans les archives administratives et elle pourrait donner lieu à un ébouriffant vaudeville. Cette scène grotesque et insensée futelle suivie de poursuites? Je l'ignore. Fut-elle réellement le fait des personnes dont les noms figurent en toutes lettres au

procès-verbal, ou de deux mauvais plaisants ayant pris leurs titres et qualités pour dérouter les recherches? J'opinerais volontiers pour cette dernière supposition. Il serait en effet trop pénible de croire que, même pour se divertir dans un moment de folie, à la campagne, loin de Paris, un écrivain, un homme de talent aient pu se livrer à de pareilles gamineries, drôles je le veux bien, mais inconvenantes, pour qui que ce soit, et indignes surtout de quiconque a reçu la moindre éducation et qui, surtout, a l'honneur de tenir la plume du littératour, cette plume anjourd'hui le sceptre du monde.

A peu de distance est un monticule curieux surmonté d'un moulin à vent que l'on réparait, mais qui ne sert plus à la meunerie. Ce petit tertre est, dit-on, formé par un immense ossuaire agglutiné dans lequel on retrouve des restes de la charpente de nombreux animaux de toutes espèces, et appartenant même à des genres à présent disparus. Une tradition locale veut que cette butte ait été formée par l'amoncellement des cadavres de bestiaux morts pendant une épidémie il y a quelques centaines d'années; mais outre qu'il ne me paraît pas acceptable d'admettre qu'on ait alors ouvert en cet endroit un pareil foyer d'infection, au risque de donner la peste à la commune et aux environs, il se trouve, parmi les débris, des restes qui non-seulement ne sont pas ceux d'animaux domestiques, mais qui proviennent de bêtes féroces, et d'autres qu'on ne rencontre plus sur le globe; enfin, le corps du tertre est composé de rochers dans lesquels les ossements sont empâtés. Il est donc évident que cette agglomération remonte à une époque bien plus ancienne qu'on ne le croit dans le pays. Des fouilles intelligemment pratiquées dans cette élévation amèneraient peut-être de curieuses découvertes. Du haut de cet observatoire on domine une grande étendue de terrain montueux formant une suite de petits bassins, sillonnés de

routes avec nombreux villages et jolies habitations, et malheureusement foule de vignobles phylloxérés (1).

Je suis descendu, regagnant le bourg et pensant avec douleur à la perte immense qui menace d'atteindre, qui frappe en partie déjà, cette contrée jusqu'à ce jour riche et heureuse. De retour, j'ai vainement cherché à m'atabler dans un des nombreux cafés et des quelques hôtels qui s'ouvrent sur les places et les avenues. Bien qu'il fût dix heures et demie sonnées, le feu n'y était pas encore allumé dans les cuisines, ce qui m'a donné la plus flatteuse idée de la sobriété des habitués. Il est vrai que, sauf lors des foires, on ne voit pas souvent des flots d'étrangers à Sorges. On m'offrit de faire les préparatifs nécessaires, à commencer par l'inflammation d'un fagot en mon honneur, mais à l'instant même le cortége se formait et se rendait au-devant du corps du regretté M. Brizon que l'on amenait du Pavillon pour le service sundbre. Je gagnai la rue et fus me mêler à ceux qui se rangenient en ordre sur l'ancienne route pour former l'escorte lors du passage du convoi. La foule devenait de plus en plus nombreuse, de plus en plus recueillie, de plus en plus attristée. Bientôt au sommet d'une hauteur apparut, comme un gigantesque serpent déroulant ses anneaux, la masse imposante des amis et des serviteurs qui avaient été chercher à la

<sup>(1)</sup> La vigne, comme je l'ai déjà dit, forme le principal revenu de Sorges, dont le crû couvre le territoire de ce bourg, portion de celui de Ligueux et des communes de Négrondes, Savignac-les-Eglises et St-Jory d'Excideuil. C'est même dans ces deux dernières que sont ses enclos les plus réputés. Le vignoble entier, dit de Sorges, fournissait naguère, d'après les dernières données, au moins 20,000 barriques de vin, qui vaudraient, aux prix actuels, plus de deux millions de francs. Par malheur, les ceps y périssent en foule maintenant. C'est une perte immense pour là contrée, perte que l'on parvient à atténuer, mais à atténuer seulement, au centre du plateau, comme je l'ai raconté précédemment, en se livrant à la trufficulture, avec un véritable succès, du reste.

demeure, où il avait succombé deux jours auparavant, le vénéré défunt, que ses domestiques et colons avaient tenu à honneur de porter à bras tour à tour, pendant plus de six kilomètres. En un instant, le temple auguste fut rempli et aussitôt l'office commença au milieu d'un silence respectueux et d'une profonde émotion. A l'issue du service, la population tout entière, on peut le dire, accompagna vers le champ du repos les restes de celui qui allait, trop tôt, y dormir son dernier sommeil. On n'entendait que des sanglots et des éloges. Les passions politiques se taisaient, et si quelques adversaires des opinions de celui qui venait de disparaître ont pu, reut-être, se réjouir, ils sont, Dieu merci, bien rares et ont eu soin de ne pas montrer leur satisfaction au milieu du deuil général. Sur le bord de la fosse, au moment où on allait la remplir, à la suite des dernières prières et de la bénédiction suprême, M. Meilhodon, conseiller général, s'est avancé. D'une voix claire, avec un accent convaincu, les larmes aux yeux, il a, dans un discours bref et substantiel, retracé la vie si noble, si grandement utile, si dévouée de l'homme de bien que l'on pleurait. Il a rappelé l'administration habile, intelligente, sans cesse hâtée de réaliser des projets fructueux, de celui qui fut pendant quarante ans maire de Sorges et conseiller d'arrondissement, auquel la commune doit tout et qui, jusqu'au dernier instant, fut le conseil de ses compatriotes, auxquels il était heureux de rendre service, sans acception de parti. Cette éloquente allocution, riche de faits, a profondément ému l'immense auditoire. Nous sommes sortis du cimetière meilleurs que nous n'y étions entrés, grâce à ce que nous venions d'entendre. Nous avions la preuve que l'homme sincerement religieux, l'homme du devoir, l'homme laborieux est, parfois, aimé et respecté. C'est l'esprit pénétré de cette vérité, tout saisi de la perte éprouvée par ceux que M. Brizon vient de quitter et qui furent les siens, que j'ai, avec effusion, serré la main de son fils et me suis éloigné vivement préoccupé de graves pensées, partagées par tous ceux que j'ai rencontrés venant, comme moi, d'accomplir un acte bien dû de reconnaissance.

Parmi eux se trouvait M. Robert de Malet, qui a bien voulu me présenter à Mme de Malet, que je ne connaissais que de réputation, et m'inviter à leur repas de famille, où j'ai été traité comme un ancien ami, avec une grâce toute indulgente. J'ai passé là quelques instants vite écoulés, jusqu'au moment où mon cousin, M. de Boysseuilh, qui avait prévenu M. de Malet de ma présence à Sorges, est venu me chercher avec sa voiture pour m'emmener. Nous avons suivi un chemin charmant, bien entretenu, mais solitaire en ce moment, traversant des sites variés, et devisant sur les événements si brusques survenus en peu de jours et qui avaient assombri si cruellement une excursion qui m'avait d'abord tant souri. Nous avons vu successivement défiler les environs de Sorges que j'avais parcourus le matin, puis laissé sur notre gauche les ruines des Chabannes, fier château jadis, maintenant demeure des oiseaux de nuit. Un peu plus loin, nous avons aperçu le Pavillon tout triste; descendant ensuite dans un ravin et le remontant, nous avons été passer sous les grands arbres à la porte de la Vayssé, résidence de M. Ph. de Bellussière, d'où nous avons gagné les grands bois-taillis, au milieu desquels, de distance en distance, s'élèvent des groupes sévères de pins au sombre feuillage. Nous sommes ainsi parvenus à un carrefour au centre des fourrés. Là j'ai mis pied à terre et me suis dirigé seul vers l'ouest. Le soleil assombri apparaissait comme un globe ardent, rouge, dépouillé de rayons et voilé par les vapeurs avant-garde des nuées dont la masse menaçante s'amoncelait noire derrière lui. L'air était lourd, et l'âcre senteur des châtaigniers fleuris saisissait à la gorge en portant au cerveau par ses fortes émanations. Tout annonçait un orage prochain. J'allais sur la route peu fréquentée, envahie de distance en distance par la

3

bruyère au retour offensif, au milieu d'une avenue continue, ne laissant apercevoir au milieu des tiges des arbres que de rares et assez chétives exploitations, placées en avant de villages qu'on devinait sans les apercevoir. Les kilomètres succédèrent aux kilomètres sans que le pays changeât de face, sans que j'eusse rencontré plus qu'une femme, un enfant et un ecclésiastique, sans doute le curé d'une paroisse voisine allant rendre, en voiture, qu'il conduisait lui-même, visite à un confrère. Enfin la descente se dessina. Les cultures reparurent plus belles que celles de la vallée, les habitations devinrent plus fréquentes; j'atteignis la ligne du chemin de fer, je la dépassai et fus à Agonac demander à la famille de La Bardonie des nouvelles d'une personne qui nous est chère et dont l'état inspirait des inquiétudes. Un quart d'heure après je montais en wagon et regagnais mes pénates. Mon excursion sur la partie occidentale du plateau de Sorges était achevée. Quand je la commençai c'était avec joie, l'esprit heureux. Je la finissais après un épisode affreux, par une journée consacrée à rendre les derniers devoirs à celui qui m'avait si bien reçu quarante-huit heures auparavant, et en allant, assailli de tristes pensées, m'enquérir des suites de la maladie d'un second ami, redoutant d'apprendre une perte nouvelle et irréparable!

> Que l'homme est bien pendant sa vie, Un parfait miroir de douleurs!

Coup d'œil sur les abords et les dépendances de la commune de Coursac.—
Quelques heures au château de Manou.— Excursion sur le plateau
nord de Boulazac.— Propriété de Jaunour à M. Macheny diné, négociant à Périqueux.

Un beau matin (ceux-là sont rares cette année) nous avons pris en famille le chemin de fer de Périgueux à Bordeaux; et après avoir parcouru pendant quelques kilomètres la fraîche vallée de l'Isle, où les produits ne sont pas merveilleux partout, cet été, vu l'humidité qui règne depuis l'automne dernier, nous avons quitté la ligne à la première station, celle de Razac, sans nous donner le temps de visiter les allées ombreuses dont M. Deschamps a décoré les environs de sa demeure et l'église nouvellement restaurée. Une voiture nous attendait, nous nous y sommes installés et sommes partis aussitôt. Tout d'abord nous avons remonté la grande route, fort animéece jour-là, couverte de voitures particulières et de charrettes de revendeurs, allant sans doute à quelque foire voisine. Des deux côtés du chemin, blés, maïs, plantes fouragères et tabacs, n'avaient pas mauvaise apparence et, jusqu'au delà l'Antoniac, l'agriculteur pouvait être satisfait de la mine des récoltes pendantes, surtout en songeant combien il leur avait fallu de mérite et de persévérance pour triompher des maléfices d'un printemps pervers et d'un été qui, jusqu'alors, marchait sur ses traces. On ne pouvait cependant s'empêcher de craindre pour les tabacs encore bien faibles, à peine en place depuis quinze jours, et qui n'avaient plus que si peude temps devant eux avant l'apparition des gelées. Aux environs d'Antoniac. nous avons remarquéd'assez nombreux travaux entrepris dans le but d'agrandir ou d'améliorer les constructions rurales. On ne peut qu'applaudir pareil perfectionnement, auquel on ne songeait guère, lorsque le satirique poète Chancel naquit dans cette riante demeure, et qu'on avait un peu trop négligé depuis.

Quittant ici la route, nous avons profité d'un chemin se dirigeant à l'est, et qui bientôt nous a conduits dans les bois, où l'on s'efforce de regarnir les clairières, en certains endroits, en y laissant croître à volonté les jeunes chênes, qui bientôt en auront expulsé les châtaigniers, ou bien en y répandant de la graine de pin qui pousse assez vigoureusement, et donnera naissance à de jolis groupes d'abres verts. Mais à côté de ces velléités de repeuplement nous constatons avec peine, de la part de trop de propriétaires, une regrettable et pernicieuse incurie. Ainsi, sur un seul point, nous avons vu groupés et causant ensemble sur le talus, sans se préoccuper le moins du monde de leur bétail, les gardiens de trois grands troupeaux de moutons qui broutaient à volonté, détruisant les jeunes pousses, émondant d'une dent empoisonnée les arbustes un peu plus grands. Plus loin le taillis cède la place à la châtaigneraie pour fruits, entremêlée toujours de quelques bou quets d'arbres à feuilles persistantes. A ces grands végétaux succèdent, sur le terrain, qui va s'élevant, des champs cultivés, dont le sol ne paraît pas de qualité supérieure et dont les produits sont, en général, bien chétifs. Faisons la part des circonstances atmosphériques, il n'en reste pas moins certain que la culture pourrait, en cet endroit, être mieux comprise et pratiquée.

Nous montons toujours, tournons à droite, et bien que le sol ne paraisse pas sensiblement meilleur dès le début, nous ne tardons pas à rencontrer des blés satisfaisants et de jolis fourrages. Les vignes aussi ne demanderaient pas mieuxque de recevoir de nous un témoignage de satisfaction, mais pourquoi laissent-elles à leurs pieds s'amonceler cette foule de courtisans affamés et altérés, qui, sous le nom de phylloxéra, les épuisent déjà visiblement et ne tarderont pas à les faire périr? Nous voilà parvenus au faîte d'où le regard plonge

au loin vers le sud-ouest et remonte avec plaisir vers le nord, charmé des tableaux enchanteurs qui, successivement, se présentent à lui. Nous atteignons bientôt des allées verdoyantes bien entretenues, et notre voiture nous dépose au pied du perron d'un vieux château dont les possesseurs nous attendent et nous reçoivent avec empressement malgré l'heure matinale. C'est qu'à Manou l'on trouve toujours affabilité parfaite de la part des maîtres du logis, après avoir constaté, avant de toucher le seuil de l'antique édifice, l'intelligence agricole du propriétaire. Nous savons qu'il y a là beaucoup à voir; aussi à peine le déjeuner est-il fini que, sous la conduite du châtelain, nous nous acheminons d'abord vers le jurdin et les ombrages qui l'accompagnent, puis vers les bâtiments de l'exploitation de la réserve. On m'y fait faire connaissance avec une nouvelle et très-commode grange, spacieuse, bien aérée, qui donne très-avantageuse idée de l'esprit d'ordre et d'observation de celui qui l'a fait construire. Elle est partagée en deux parties distinctes, sous le même toit et sans séparation de clôture intérieure. A droite, en y pénétrant, l'on aperçoit deux rangées de crèches garnies de mangeoires. Chacune d'elles est installée pour six bêtes à cornes, qui y prennent leur nourriture en passant leur tête à travers un solide grillage de madriers, auquel elles sont attachées par des liens de fer, chaînes qui, fixées à la poutre inférieure, les retiennent englissant sur leur cou, mais sans gêner leurs mouvements, au-dessus d'une fosse dans laquelle on entasse les litières. La première ligne est consacrée aux animaux d'attelage; vis-à-vis, et séparés d'eux par un vaste corridor, ouvrant au nord et dans lequel un logement pour le gardien est aménagé, reposent les bœufs soumis à l'engraissement, au-dessous desquels la fosse à litière est revêtue, sur le fond et les parois, d'une couche épaisse de ciment hydraulique, ce qui la rend imperméable, et conserve ainsi toutes leurs qualités aux fumiers produits. Au-dessus des bestiaux

se développe un grenier à foin, bien garni malgré les intempéries de l'année. Le reste de la grange est disposé pour recevoir les instruments agricoles, les racines et les charrettes, qui y pénètrent toutes chargées, apportant soit des récoltes, soit du bois, soit de la paille, soit des monceaux de fourrages. La charpente est légère, solide, presque élégante et recouverte d'une toiture en tuiles, système des Moutis, fortes et remarquables par leur peu de pesanteur relative, comparativement à celles que livrent les usines ordinaires du pays. Après avoir examiné cette gracieuse et commode installation, j'ai accompagné le fils de M. de Scoraille dans les champs, vers le village de Laubresset, en suivant d'abord un chemin bordé d'arbres fruitiers, plantés par le propriétaire, et faisant ensuite de temps à autre de petites incursions dans les terrains en culture. Les pommes de terre étaient belles en général; nous avons eu de plus l'occasion d'examiner de magnifiques et fort considérables pièces de betteraves, quelques beaux maïs et de superbes prairies artificielles très-étendues. Les froments, que l'on commençait à moissonner, formaient un contraste frappant et flatteur avec ceux des domaines voisins, quoique les herbes adventices et l'avoine folle s'y montrassent un peu trop. Plus bas on voit des vignes, d'assez belle apparence encore, mais où le phylloxéra commence à se montrer et qui nous paraissent, par leur situation, devoir être bien sujettes à la gelée. Des bois taillis peuplés de chênes, et en bon état, descendent ensuite presque au fond du vallon, où le Cern a son lit de parade, qu'il remplit à peine, chaque année, pendant une quinzaine de jours. On peut alors y pêcher parfois du poisson, qui a d'ailleurs l'instinct de ne pas s'y aventurer trop loin et trop longtemps, comprenant que, s'il s'y oubliait, il pourrait bien y périr de soif. Le reste du temps le chenal est rempli d'herbes, de poussière et de cailloux roulés. La petite plaine, composée d'un terrain poreux, ne montre que peu de fontaines et les eaux y filtrent souterrainement, pour aller jaillir ailleurs

en nappes plus ou moins importantes. On croit que c'est aux pertes éprouvées par le sol où elles sourdent, sans pouvoir y former de ruisseaux, que le profond et beau bassin de l'étang du Moulineau doit son existence. Il serait le réservoir commun de tous les suintements, de toutes les rigoles, passant sous la chaîne de collines qui longe le cours extérieur du Cern et sous ses contreforts. Un fait remarquable tend à démontrer que les sources des environs sont reliées entre elles. Ainsi, il est prouvé, par l'observation, que deux fontaines, situées de deux côtés différents des hauteurs, ont une origine commune, malgré l'obstacle que voudrait apporter à leur jonction la muraille naturelle de calcaire, à travers les blocs de rocher de laquelle leurs eaux se glissent irrévérencieusement. Les changements de niveau et de couleur se font effectivement remarquer en même temps dans chacune d'elles, et la seconde cesse de couler si l'on épuise l'autre.

Nous revenions paisiblement de notre promenade, en constatant avec plaisir que les charrues Dombasle, dont nous trouvious plusieurs remisées le long du chemin, où elles avaient été laissées en repos par des laboureurs allant prendre leurs repas et qui ne devaient pas tarder à revenir les faire fonctionner, sont d'un usage habituel sur ces domaines, lorsque nous nous aperçûmes qu'un de mes petits-fils, enfant de huit ans, qui nous avait accompagnés pour se dégourdir les jambes et qui, jusque-là, s'était tenu soit devant, soit derrière nous à portée du regard, avait disparu. Nous l'appelâmes vainement. Ne recevant point de réponse, nous redescendîmes dans le fourré que nous explorames avec soin en répétant à grands cris le nom de l'égaré, mais sans succès. Nous fûmes dans un village voisin demander si on ne l'aurait pas aperçu. Nul ne put nous donner de renseignement. Nous commencions à être sérieusement inquiets, pensant que, peut-être, ne connaissant pas le pays, il s'était perdu dans les hauts genets et pouvait être tombé dans quelque creux où il se serait

blessé et évanoui, lorsque l'idée nous vint de rebrousser chemin le long d'une pièce de froment que nous venions de cotoyer un instant auparavant et d'aller nous informer au hameau dont elle dépendait, si par havard l'enfant n'aurait pas repassé regagnant la hauteur. On nous apprit que le petit espiègle, qui avait trouvé bon de se faire chercher, était sorti derrière nous, sans rien dire, du milieu des céréales et avait repris la route de l'habitation, où nous le trouvâmes, en effet, quelques instants après, à notre grande joie. Mais nous avions perdu en perquisitions vaines un temps précieux et nous ne pouvions plus songer à nous rendre à Coursac, comme nous en avions formé le projet. Il nous fallut nous contenter de regarder de la terrasse du château le pli de terrain dans lequel se cache le village, placé tout au fond d'une dépression qu'environnent plusieurs routes, et dominé par la vieille tour du Puyde-Lajarthe que nous ne pouvions, elle-même, apercevoir.

Coursac, chef-lieu d'un vaste territoire, et que je connaissais déjà, n'a rien d'ailleurs de bien remarquable. Son église offre pourtant certains détails qui ont fixé l'attention de quelques archéologues déterminés. Longtemps laissée dans un état d'abandon complet, elle est maintenant l'objet de réparations importantes et coûteuses que facilitent les dons de la municipalité, de l'Etat, et surtout la générosité des paroissiens, dont l'un, M.Durand, maître de forges à Périgueux, contribue pour une forte somme à cette œuvre. Il y a une école de filles bien dirigée par de bonnes sœars, une autre pour les garçons, et il s'y tient chaque année deux foires récemment créées et qui paraissent devoir réussir, si l'on en juge par leurs débuts. En arrière, le petit ruisseau le Naussat, daigne parfois couler au grand jour. Il alimente même, sans excès, un modeste moulin qui, je le suppose, chôme paresseusement et longuement plus d'une fois par an. Le meunier en est quitte alors pour charger le grain de ses clients sur sa charrette et le conduire aux usincs de la la rivière, que Dieu a bien voulu faire passer assez près de la.

Du point où nous étions placés, si l'on ne découvre pas très-aisément le groupe qui renferme la mairie, on embrasse du regard la plus grande partie de la commune. Celle-ci produit de bon blé, des sainfoins, du bois, des fruits. Il y a passablement de bétail. D'habitude, à cette époque de l'année, la moisson est faite et, la chaleur étant très-forte, le pays présente un aspect dénué d'attraits, de grandes lignes de coteaux blancs, avec quelques groupes d'arbres à l'horizon. Cette fois les récoltes étant en retard, on eût dit un tapis plissé, couvert de larges plaques dorées sur fond vert, tableau qui dispose invinciblement le cœur du touriste en faveur de la contrée où il l'aperçoit. Les sites sauvages ne sont pas rares pourtant à Coursac, notamment au sud derrière le village. C'est là surtout que l'on rencontre de vastes surfaces boisées et des lieux dont les noms, tels que Coupe-Gorge et autres, disent assez que ces endroits, écartés et solitaires, sont aimés de messieurs les voleurs les moins retenus par le scrupule, ou rappellent le souvenir d'anciens forfaits. Un de ces derniers est célèbre. C'est en effet dans les dépendances de la commune, au hameau de Mourcinq, que fut assassiné, vers la fin du dixième siècle, le grand évêque de Périgueux, Frotaire de Gourdon, qui avait bâti en 980 le fort d'Agonac et plusieurs autres autour de la ville épiscopale, pour garantir celle-ci des incursions de l'ennemi. Tout près de nous est La Rolphie, qui fait point de vue et qui, depuis quelques mois, n'appartient plus à M. de Froidefond. Son acquéreur, espérant y gagner, cherche à la revendre déjà. Cette propriété se rait elle destinée à voir ses possesseurs se succéder désormais aussi vite que le font depuis dix ans les préfets à la tête de notre département? Dans la direction opposée, à peu de distance, et au bout l'une avenue de Manou, l'on aperçoit Saint-Astier dont la collégiale, d'après certains auteurs, aurait été fondée, il y a plus de huit siècles, par un Raoul de Scoraille, occupant alors le siège glorieux de Saint-Front.



Nous devons nous borner à ces simples aperçus; la cloche du diner retentit, et après un repas, au cours duquel on nous a servi d'un breuvage généreux, extrait à notre intention d'une cachette respectable, et prouvant avec autorité le mérite des vins blancs liquoreux que l'on peut obtenir des plantations du pays, dont les produits en rouge sont aussi dignes d'estime, nous reprenons notre voyage, en sens inverse, pour rentrer à Périgueux. Mais cette fois nous laissons à gauche le chemin de Razac; nous obliquons à droite d'abord, à l'occident ensuite, et nous allons passer près du village de la Boussonie, aux environs duquel nous remarquons des récoltes d'assez belle apparence et surtout un magnifique champ de topinambours. Ce coin de terre, patrie privilégiée de beaux fruits, en aura-t-il beaucoup cette année? Les arbres ne nous semblent pas très-chargés. Nous descendons une longue côte où la route serpente, en s'inclinant avec rapidité, à travers les châtaigniers en fleur, et au bout de vingt minutes de cette promenade à l'ombre, nous atteignons la plaine à côté de Marsac où s'étale une mairie toute neuve, avec maison d'école, et qui nous paraît sortir, non sans avantage, des plans communs adoptés pour les constructions de ce genre. Le pays est riche; cela se voit. Nous dépassons le rocher de Sallegourde, puis Chamiers où l'on élève des guinguettes; les Isards, et rentrons en ville par la chaussée du Pont de la Cité qu'on vient de dépouiller des beaux peupliers de la Caroline qui l'accompagnaient somptueusement en triple ligne de chaque côté. C'est un acte de vandalisme impardonnable.

Deux jours s'étaient à peine écoulés depuis cette petite excursion, lorsqu'un cabriolet s'arrêta dès l'aurore à ma porte. Un honorable négociant de Périgueux, M. Macheny, l'occupait; il venait me chercher pour me conduire à l'une de ses propriétés, à l'est de la ville. Nous prîmes par le pont des Barris, la plaine du Petit-Change et Lesparrat sans admirer beaucoup les moissons pendantes, qui d'ordinaire y sont plus belles, mais sans les critiquer non plus vivement, car la température ne permettait guère d'espérer mieux, ou même autant. Semblables réflexions en ce qui touche la basse plaine de l'Isle que nous avons suivie jusqu'auprès de Landry, qui brille toujours entre les mains de M. Saintmartin. Là, nous avons gagné sur la droite et commencé à gravir des côteaux, à partir de chez M. Dufour, dont les constructions rurales, m'ont semblé avoir pris, depuis ma dernière visite, de grands développements. La hauteur est assez raide. Heureusement que nous sommes peu chargés. Nous traversons, en continuant à nous élever, le village de Jaunour, où quelques maisons pourraient être mieux entretenues, mais où la terre ne paraît pas mauvaise. Le gros de ce petit groupe de feux dépassé, nous arrivons à destination dans son faubourg, si l'on peut donner ce nom ambitieux à des habitations avoisinant un domaine et se rassemblant à peu de distance de lui. La cour où nous pénétrons est entourée de bâtiments de servitude encore insuffisants, mais auxquels le propriétaire songe à apporter des modifications et qui ont été augmentés d'un hangar important dont la toiture sera prête avant peu. La maison est grande, bien plus qu'on ne le croirait en y entrant. On y a déjà mis quelques chambres en état et l'on peut y disposer de beaucoup de place pour d'autres. En haut est un immense grenier qui pourrait être transformé facilement en un excellent séchoir à tabac. Un petit jardin de très-bonne nature entoure l'édifice, qui possède un agréable balcon au levant. Une grande citerne, couverte avec soin, fournit l'eau nécessaire au service; et le droit d'usage d'un puits voisin, alimenté par une source, chose précieuse sur un tertre, permet d'obtenir facilement celle que réclame l'alimentation. L'exploitation, entourant la résidence temporaire, est d'une étendue de neuf hectares environ et travaillée par des métayers. Ruinée lorsque M. Macheny l'acheta, elle est depuis ce temps l'objet d'incessantes améliorations. Le tableau suivant peut faire juger des progrès accomplis en peu d'années.

En 1873, on récoltait en tout 19 hectolitres de froment et 4 de mais. Le bénéfice sur le bétail était nul. Maintenant la production moyenne est: en froment de 40, en mais de 20, en pommes de terre de 50 hectolitres; en betteraves de 30 charretées par an. Les étables donnent en profit plus de 1,200 francs. On entretient régulièrement 4 hœufs, 2 truies, 12 porcs, une ânesse pour la reproduction, 12 moutons. On compte en outre dans la basse-cour 40 têtes de gallinacées, plus 14 oies; et enfin le clapier renferme 40 lapins. On voit que l'on arrive à près d'une tête de gros bétail, ou l'équivalent, par hectare, si ce n'est plus. Cette heureuse transformation est due au soin que prend M. Macheny d'avoir beaucoup de fourrages et de grossir la masse déjà considérable des fumiers de la ferme, auxquels il en fait ajouter de commerciaux, ainsi que des terres de démolition, provenant de la ville. L'augmentation de la population animale s'est réalisée peu à peu par le seul moyen de celle des produits que fournissait le terrain à mesure que les cultures s'amélioraient. En fait d'espèces de poules, M Macheny n'a pas de préférence; il fait choix des meilleures pondeuses et couveuses qu'il peut trouver. Je ne pense pas que nos races locales aient à s'en plaindre. (1)

Nous avons parcouru avant le déjeuner la plus grande partie de la propriété par des chemins faciles créés et entretenus

<sup>(1)</sup> Poursuivant, avec zèle, un plan bien conçu, M. Macheny possède, maintenant de plus qu'alors, une ânesse jeune, cinq ou six moutons et 10 têtes de coqs ou poules. Parmi ces dernières volailles figure aujourd'hui la variété de Barbezieux, pour laquelle il vient d'obtenir un premier prix au magnifique concours régional agricole, tenu dans le courant de mai 1880 à Périgueux. Ses helles oies de Toulouse ont été primées aussi, lors

avec beaucoup d'intelligence. Le domaine est morcelé, mais les diverses parcelles qui composent son ensemble ne sont cependant ni trop petites ni trop distantes les unes des autres. Quelques-unes sont d'assez bonne nature, plusieurs laissent à désirer sous ce rapport. J'ai remarqué très-particulièrement la beauté des pommes de terre et une magnifique pièce de betteraves réellement supérieures. Le froment n'avait pas mauvaise tournure. On commençait à le moissonner. Nous montions toujours, et à mesure que nous nous élevions, un admirable paysage se déroulait devant nous. D'une certaine saillie la vue s'étend au loin, au nord et à l'ouest. D'un côté, les vallées de l'Isle et de l'Auvézère se révèlent par les sinuosités des chaînes de hauteur qui les bordent et qui, par divers interstices, laissent plonger dans leurs replis le regard charmé qui se perd sur des collines bleues, à l'horizon, où des lunettes d'approche montreraient des villages et des bourgs, distants de plus de trente kilomètres du lieu d'observation. En avant, à l'occident, l'œil embrasse toute la plaine depuis Antonne et Escoire jusqu'à Périgueux, qui par un temps clair se découvre parfaitement et que nous apercevions malgré le brouillard qui venait parfois le voiler au milieu d'un grain ; tandis que tout-à-fait en face le clocher de Trélissac et le château de M. Magne, très-imposant vu de là, s'élevent au milieu des arbres, ayant pour repoussoir les cîmes, nues en partie, en partie cultivées, de Cavilhac et de Sept-Fonds. C'est en cet endroit que M. Macheny compte faire bâtir un petit pavillon, qui, nulle part, ne saurait être mieux placé. Plus haut, nous avons atteint un versant sur lequel a été

de cette grande exhibition, où le nombre et le mérite des lots concurrents rendaient le triomphe difficile. M. Macheny mêle aux aliments de ses poules de la poudre de coquilles d'œuf brisées et a lieu de se féliciter de ce procédé, que je viens de voir préconisé comme très-avantageux dans les fermes où le sol est dépourvu d'éléments calcaires.

planté, par le vaillant propriétaire, une jolie vigne à rangs espacés, entre lesquels on sème des céréales, et garnie d'une grande quantité d'arbres fruitiers de variétés de mérite. La production du fruit est, avec raison, considérée comme devant être des plus rémunératrices ici; et l'on m'a montré un trèsbeau cerisier, âgé et fort élevé il est vrai, dont la récolte n'a pas valu moins de 65 fr. cette année. Sans doute les cerises ne se vendent pas toujours au prix qu'elles ont atteint cette saison vu leur rareté, mais elles n'en constituent pas moins, avec les abricots, les pêches, les poires, les pommes, les noix et les marrons, un appoint désormais considérable dans les récoltes du cultivateur de nos contrées, lorsque l'on sait bien choisir les espèces, et les placer convenablement. En arrivant à Jaunour, j'avais remarqué de loin une sorte d'îlot sec entouré de chemins avec une bordure d'arbres au nord. Je me demandais ce que cela pouvait bien être. Nous nous y sommes rendus. Cet espace pelé peut avoir, au plus, une vingtaine d'ares de superficie. Totalement improductif, il y a quatre ans il était estimé avoir une valeur égale à zéro. Les chênes qui le longent étaient couverts de lierre et se mouraient. On leur enleva cette parure étouffante et ils en furent si reconnaissants que l'année suivante, en passant, M. Macheny fit, en se jouant et sans y penser, sortir de terre, près de l'un d'eux, cinq livres de truffes, objet qui précédemment y était parfaitement inconnu. Mis ainsi sur la voie, l'habile spéculateur a planté ce petit désert en essences arbustives régulièrement alignées, et, l'hiver dernier, y a recueilli cinquante-deux livres de ce précieux tubercule, lesquelles, vendues à 10 fr. le kilogramme, ont donné 260 francs. C'est un produit répondant à 1,300 francs par hectare tout au moins. Ce n'est pas mal pour un terrain jugé naguère être absolument ingrat. Les plantations effectuées dans cet enclos, en ligne, et à distance de cinq ou six mètres d'un rang à l'autre, consistent en chênes et en charmes. Ces derniers ont été admis parce qu'ils pousseut

plus vite que les premiers et, en véritable négociant qu'il est. M. Macheny met en pratique le précepte poétique d'Horace; il hâte le dénouement, Festinat ad eventum; procédé qui souvent a son application heureuse en toutes sortes d'entreprises, pourvu, toutefois, qu'on n'en abuse pas. Ici l'on ne saurait blâmer cette marche; ses résultats en effet n'ont rien que d'avantageux. La truffe obtenue sous ces ombrages est parfumée, belle, excellente. M. Lafforest, l'un de nos plus habiles fabricants de conserves et de comestibles, la prise très-haut; et ayant été, l'hiver dernier, admis à la déguster, je suis de son avis. Mon appréciation, sans doute, n'aurait, isolée, que bien peu de poids dans la balance pour nos gourmets, mais s'abritant sous l'autorité que je viens de citer, elle lui en emprunte beaucoup. M. Macheny, d'ailleurs, traite la truffe avec une attention toute particulière et a pour elle des soins ingénieux dont elle le récompense à bon droit. C'est ainsi qu'ayant observé que, vers septembre et octobre, elle fend souvent le sol et se montre à nu, ce qui l'expose à la gelée et force à la recueillir lorsqu'elle est encore dénuée d'arôme, il la fait, dans ce cas, recouvrir de quelques centimètres de terre de la même nature que celle où elle repose et, préservant ainsi du froid la pauvre imprudente, la retrouve mûre et parfaite en janvier, sous l'abri qu'il a su lui ménager.

Ayant examiné ce gîte de délices, nous sommes allés déjeuner et avons fait honneur au bon vin de la jeune vigne dont j'ai parlé tout à l'heure. Elle donne les plus légitimes espérances en rouge et en blanc. O phylloxéra, veuillez l'épargner! Cette invocation faite, nous sommes descendus vers un défrichement de bois effectué près du chalet que M. Lachaume a construit à Meycourby. On y a placé du trèfle, de la vigne et un peu de blé. Le sol m'a paru légèrement humide et peu perméable, au moins sur une portion de sa surface. Un drainage par fossés empierrés pourrait, à mon sens, y ètre très-utile. Je trouve aussi que M. Macheny fait bien de

ne pas pousser plus loin son abattage d'arbres. Son domaine, tel qu'il est maintenant, suffit pour occuper utilement ses colons et les rémunérer de leurs peines, et outre qu'il est prudent de ne pas défricher lorsque la pente s'accentue beaucoup, un peu de bruyères et de fagotage n'est jamais de trop dans nos propriétés. Enfin, le revenu que donne le fruit du châtaignier n'est déjà nullement à dédaigner et tend à s'accroître. Ce qui reste du bosquet est en voie de se regarnir et pousse à souhait. C'est de sa part une idée judicieuse, qu'il faut encourager. En regagnant la maison M. Macheny m'a montré le tracé d'un canal et d'un réservoir qu'il se propose de faire exécuter afin de conduire au dehors les purins et les conserver pour l'arrosage. La pluie qui nous menaçait nous a déterminés au retour. Mais elle a été assez aimable pour ne durer que peu d'instants et laisser place à de gais rayons de soleil illuminant la plaine qui présente, aux divers détours de la descente, les aspects les plus variés et les plus gracieux. C'est un véritable tableau mobile et charmant. Un artiste pourrait y puiser le sujet de ravissants décors. Je me suis réjoui de si bien finir ma journée en contemplant ces jolis sites après tout ce que je venais de voir d'intéressant.

H

Le long de la Drône en la descendant à partir de Brantôme. — Sa vallée. — Valeuil. — Bourdeilles. — Le Puits de Fontas. — Creyssac. — Lisle. — De Lisle à la ferme-école de Lavallade. — Détails sur cet établissement. — Retour à Périgueux en remontant la Donzelle. — Notes sur Biras et Bussac. — La terre de la Côte. — Rentrée de nuit par Chancelade.

En allant de Périgueux à Brantôme, le 18 août, avec un de mes amis, M. Devillaire, qui était bien aise de faire une petite tournée avec moi, comme j'étais, de mon côté; bien aise de la faire avec lui, nous avons malheureusement constaté que sur le plateau de Puy-dé-Fourches, aux environs du chef-lieu cantonal, le phylloxéra se montre impitoyable et a déjà presque détruit des carrés entiers de vignes, cette richesse du pays. Ses ravages sont visibles jusqu'aux portes de la petité ville où nous sommes arrivés frais et dispos par un temps magnifique et doux, le soleil s'étant voilé de nuages diaphanes pour ne pas nous fatiguer. M. Chabrol nous avait préparé un déjeuner excellent où les mets étaient accompagnés de vins de choix, de ceux qui lui ont valu la médaille à la grande exposition universelle de l'année dernière, et dont l'arôme délicat et l'esprit chaud sans indiscrétion, ont mérité les suffrages de mon compagnon de route, convaincu, par cette preuve sans réplique, du mérité de nos crus.

Ce qui l'a non moins charmé, c'est l'exploration, que nous avons faite après le repas, de la ville et de ses curiosités, en grande partie sous la direction de M. l'abbé Labrande, curé de la paroisse et admirateur zélé de ce qui est digne d'éloges. Nous avons visité l'église, que l'on revoit toujours avec plaisir, et souhaité qu'on trouve enfin le moyen de la délivrer de l'humidité et des moisissures qui en sont la suite; inspecté le clocher, de sa base si curieuse au sommet; vu ce qui reste des vieux cloîtres, les ponts, le bord de la rivière défendu maintenant, et orné tout à la fois, par une jolie balustrade en pierre; les restes de l'Abbaye que l'on répare autant que possible et les chais établis dans les grottes qui font face à cet édifice. Nous avons été satisfaits de voir le vieux réservoir de l'ancienne fontaine tarie, rouvert, entouré d'une belle galerie sculptée, précédé de gracieuses corbeilles de gazons et de fleurs et entièrement rempli d'une eau limpide y tombant en cascade d'une gargouille, qui la laisse échapper en masse puissante, tandis que le second bassin, naguère utilisé seul, continue à être richement alimenté. Une borne-fontaine, placée le long de la voie publique, permet, en outre, aux passants et aux ménagères de profiter de l'abondance des sources qui jaillissent du rocher.

Nous avons quitté Brantôme en passant devant la minoterie que j'ai mentionnée déjà dans un autre récit ; et, saluant le faubourg établi dans les grottes, nous avons pris la route qui suit la rivière en parcourant vers le sud-ouest la vallée étroite et sinueuse. Cette petite plaine se déroule, toute tapissée de vertes prairies, entre des bois qui couvrent les hauteurs à gauche et les cultures qui parent celles de droite, lesquelles dépendent, je crois, du Chatenet, que je me propose toujours d'aller étudier en détail. Un peu plus loin les vignes que l'on aperçoit sur le plateau dans la direction du nord se rapprochent de celles qui font la gloire des Ballants. situés, si je ne me trompe, encore sur le territoire municipal de Brantôme, mais tout proche de la commune de St-Julien, que l'on n'aperçoit pas, mais vers laquelle vole le cœur du gourmet reconnaissant. O! grand saint Julien, patron des voyageurs, qui ne te bénirait pour ta sollicitude pleine de tact envers eux! Ici, tu protèges un sang généreux, celui de saint Sicaire, l'enfant innocent victime du barbare Hérode, sang devenu le suc précieux d'une vigne sur laquelle tu veilles avec sollicitude, jaloux de l'honneur du chef-lieu de ton canton. Pour l'homme fatigué, le cordial le meilleur est un doigt de bon vin; et saint Julien, secourable à ceux qui plient sous le fardeau d'une longue course, leur en ménage, près de lui, de la première qualité, non-seulement en cet endroit, mais ailleurs également, et parfois dans ses appartenances mêmes, témoin celui qu'il fait jaillir en un clos notable du Bordelais, honoré de son nom. Soyons donc dévôts à saint Julien. Quant à moi, je déclare que je ne lui marchande ni l'estime ni la reconnaissance.

Bientôt, tandis que de l'autre côté de la Drône de pittoresques rochers se dressent de moment en moment, couronnés de verdure au milieu des fourés, et offrent aux oiseaux rapaces, soit de jour, soit de nuit, des retraites assurées; tandis que le long

de la route, dans la vallée, nous voyons quelques récoltes de belle apparence et des prairies artificielles, consistant presque toutes en trèfles et en luzernes, profiter de l'espace libre que leur laissent les prés naturels, les coteaux, nos voisins, nous présentent des accumulations de quartiers de rocs superposés, dont de temps à autre des masses énormes ont roulé jusqu'au bord du chemin. Cette formation singulière qui sert de contrefort à la masse de pierre supportant des champs qui ne sont pas sans valeur, donne dans ses anfractuosités asile à des bandes de pigeons qui, venus des colombiers voisins, s'y sont établis, s'y reproduisent et forment des tribus demi-domestiques, demi-sauvages. Elle se continue presque sans interruption, si ce n'est pour laisser passage à quelques gorges, jusqu'auprès du château de Ramefort, posé comme un diadème sur un bloc saillant et qui, sans offrir par lui-même rien de notable, produit un étrange et saisissant effet. Après lui les taillis cachent plus fréquemment, sur cette rive, la charpente calcaire. L'aspect général du pays reste, d'ailleurs, presque toujours uniforme; ce sont les mêmes cultures et les mêmes produits. A quelques centaines de mètres de là nous apercevons tout près de nous, sur la droite, le joli castel neuf des Andrivauds, ornant une petite pente au milieu d'un hémicycle riant qui nous paraît fertile et bien travaillé. La voie se dirige à gauche et franchit la Drône sur un pont qui fait honneur à celle-ci, puis coupe un rempart de rochers, dans l'un desquels s'ouvre une sorte de caverne servant de hangar à un propriétaire des environs, dont les voitures et les instruments y sont remisés. Le petit bourg de Valeuil, chef-lieu de la commune dont dépendent les Andrivauds, touche et borde la route. La plupart de ses maisons sont groupées comme des brebis craintives autour d'une église de dimensions peu considérables et dont le clocher est construit en forme de pavillon pointu, bas et carré. Nous tournons le dos à ce petit centre bien placé, où se tiennent des foires, et continuons à courir au sud, toujours à proximité de la rivière qui se cache dans une gorge étroite et fratche qu'elle arrose, à notre droite, de ses eaux limpides. Nous parcourons alors un sol accidenté, penchant extrême des coteaux venant de l'est. La vigne, les prairies artificielles, des maïs satisfaisants pour la saison, s'y montrent, alternant avec les bois. L'ensemble n'est pas désagréable, pour l'année, mais nous voyons encore s'étaler et fonctionner devant nous des araires par trop primitifs. Nous joignons le chemin de grande communication qui descend de la route d'Angoulème près de Puy-de-Fourches, et le suivons lentement à mon grand désespoir, ayant devant nous une voiture que notre cocher paraît tenir à ne pas dépasser. Enfin ce véhicule ensorcelé rencontre une voie tournante dans laquelle il s'engage; nous en adoptons une autre; et a la vue d'une tour majestueuse, qui s'élance fièrement, svelte et formidable à la fois, notre conducteur, saisi d'un enthousiasme soudain, nous fait entrer rapidement dans Bourdeilles, où nous mettons pied à terre.

Nous allons d'abord rendre hommage à l'église que précèdent an porche et un perron tout neufs. Elle est curieuse, offrant une série de trois coupoles byzantines, mais elle est trop petite, n'a qu'une aile et ne paraît pas merveilleusement meublée. Près d'elle, sur une esplanade, s'alignent plusieurs rangées d'ormes magnifiques, formant une très-belle et spacieuse promenade, d'où l'on jouit d'un admirable panorama sur la plaine, qui s'est grandement élargie, et sur la pente adoucie des collines qui vont la rejoindre. Au-dessous de cette place on en aperçoit une autre à laquelle on parvient par un escalier de quelques marches, en très-mauvais état. Celle-ci est également ornée de belles allées d'ormeaux. Elle est supportée par des roches formant voûte au-dessus d'une partie de la rivière, qui coule en bas, à une grande profondeur. On ne peut comprendre que la municipalité ne fasse pas établir sur le côté qui domine la Drône à pic, et où il n'existe aucune

trace de parapet, une ligne de garde-fous, qui y serait absolument nécessaire. Il n'est probablement point arrivé d'accident encore dans cet endroit si dangereux, mais ce n'est nullement une raison pour qu'il n'en arrive pas; et il est du devoir de l'administration de la ville d'empêcher, autant que possible, qu'il s'en produise. A quelque pas de ces lieux de réunion et de délassement, une vaste esplanade à peu pres circulaire est entourée d'une muraille épaisse, crenelée et accostée, du côté de l'entrée principale, par des tourelles et poivrières défendant le passage. Nous fûmes frapper à l'huis, demandant la permission de visiter l'intérieur des fortifieations. Le concierge qui nous ouvrit fut parlementer avec le gardien de la seconde porte, séparée de la première par une sorte de défilé fermé de murs et dent le sol est onné, pour l'égayer, de verdure et de fleurs. Je donnai nos noms à la personne qui s'avança, et, un instant après, les deux battants s'ouvrirent largement devant nous.

Nous pénétrâmes dans une vaste cour, sur le côté gauche de laquelle une ligne de bâtiments, qui formaient jadis, selon toute probabilité, les servitudes de la forteresse, sont seuls habités aujourd'hui. Des massifs verdoyants réjouissent les abords de cette partie des constructions, à l'ouest de laquelle se dressent les restes de l'ancien château, tandis que le château neuf (1), non moins abandonné, mais mieux conservé dans l'ensemble, est au nord du premier et plus au centre des terrains clos par les remparts. Un cicérone que l'on avait bien voulu mettre à notre disposition, pour nous montrer les détails intéressants et nous fournir les explications nécessaires, nous introduisit d'abord dans les salles immenses de l'édifice le plus avancé en âge. Il nous conduisit sur l'esplanade qu'occupait

<sup>(1)</sup> Bâti, dit-on, par la sœur de Pierre de Bourdeilles, le fámeux abbé

la chapelle de cette vieille résidence, emplacement dont les murs de clôture, par leurs ornements et leur disposition, disent assez la destination première. A quelques mètres de cet ex-lieu de prière, on entre dans une salle voûtée, à peine éclairée par quelques meurtrières élevées qui y versent un jour douteux. Au centre du pavé apparaît une ouverture entièrement circulaire, toute béante et qui a l'air d'attendre encore une proie. C'est l'entrée des Oubliettes, souterrain répétition presque exacte, par la hauteur, la forme et les dimensions, de la salle supérieure, et où l'on descendait, hélas, qui sait pour combien de temps! les criminels, les ennemis vaincus, ceux que poursuivaient la justice, ou la colère du suzerain. La vue seule de cet affreux cachot, où l'homme était enseveli vivant, sans lumière, presque sans air, donne le frisson. Que de tristes drames ces murs épais, sombres et humides n'ont-ils pas vu s'achever dans les angoisses, les tourments et la faim? Voilà ce qu'on se dit avec terreur en sondant du regard cet abime menacant et mystérieux, en se demandant combien de ceux qui y ont été ensermés, jeunes et pleins de force, en ont été délivrés vivants. L'époque était rude, les mœurs aussi. Depuis, le temps a marché; son action puissante a, dans nos habitudes et notre langage, adouci bien des aspérités. Eh bien! au fond, valons-nous beaucoup mieux que nos devanciers de ces siècles de combats?

En quittant ce réduit, nous avons gravi l'escalier étroit et tournant, aux marches usées, qui conduit au sommet du donjon. De ce point, l'on est réjoui par un magnifique spectacle. Au loin, la campagne se déploie verdoyante et animée, sillonnée de routes, couverte de maisons, parmi lesquelles émergent gracieux les deux castels de plaisance bâtis récemment par MM. Boissat Mazerat, oncle et neveu. Au-dessous de vous serpente la capricieuse rivière d'abord à l'ombre des rochers qui la cachent à demi, puis au grand jour, faisant mouvoir des usines, traversée par un pont ancien et re-

marquable, se repliant, fuyant, puis reprenant sa direction première. Enfin, plus près encore de nous gît la petite ville se cramponnant, pour ainsi dire, aux fortifications et laissant apercevoir quelques logis avec tourelles et meurtrières qui ont la prétention de se poser en citadelles et qui, près de la grande demeure féodale, ont l'air de pauvres petites cresserelles à côté de l'immense condor, à l'essor puissant. La noble enceinte militaire a eu longtemps, outre son importance administrative comme lieu de réunion des Etats du Périgord, dont la salle d'assemblée s'y voit encore, une grande valeur stratégique.

Autour d'elle se sont livrés de nombreux combats et elle a été plusieurs fois assiégée. L'histoire en conserve le souvenir. Du Guesclin, disent quelques chroniques, l'aurait prise aux Anglais. Ceux-ci, de leur côté, comme le rapporte Froissard, l'enlevèrent, après un long siège de plus de deux mois, par ruse, aux Français commandés par Ernaudon et Bernardet de Badefols, deux frères qui la gouvernaient au nom des Talleyrand-Périgord auxquels elle appartenait alors. La garnison, attirée par l'ennemi, qui simulait une retraite devant elle en combattant, fut coupée de la citadelle par un gros détachement d'élite qui y pénétra derrière l'imprudente, et forcée de se rendre à son tour. Plus tard, Bourdeilles subit encore plusieurs fois de vives attaques, et, d'après le récit d'un auteur dont je n'ai pu retrouver l'ouvrage que j'ai eu sous les yeux, se serait vu, pendant les guerres de Religion, sur le point de tomber entre les mains des calvinistes; mais la place, presque réduite à l'extrémité, aurait été délivrée, par suite d'une victoire éclatante des catholiques, victoire qui me paraît être celle dite de Chantegeline, dont j'aurai peut-être l'occasion de parler plus tard en détail. Les archives de la commune devaient renfermer des pièces bien curieuses et qui auraient pu être utilement consultées pour l'histoire du Périgord. Malheureusement elles ont été dispersées et perdues. Tout ce

qu'elles contenaient encore au commencement de ce siècle à malencontreusement fait l'objet, il y a déjà longtemps, d'une vente comme vieux papiers au poids, ce qui a dispersé de précieux documents chez les épiciers. L'on ne saurait trop le regretter.

Les seigneurs de Bourdeilles comptaient au nombre des quatre grands barons du Périgord qui marchaient, de pair entr'eux, à la tête de la noblesse de la province, et qui, par ordre alphabétique, étaient les chefs des familles de Beynac, Biron, Bourdeilles et Mareuil. Leur maison a donné, soit à l'Etat, soit à l'Eglise, grand nombre d'hommes illustres. Le célèbre Pierre de Bourdeilles, abbé commendataire de Brantôme, appartenait à cette antique race, qui a vu plusieurs des siens, bien différents de lui, revêtus, grâce à leurs vertus et à leur piété, de la pourpre des cardinaux; et c'est un Bourdeilles, évêque de Périgueux, qui ordonna prêtre le grand saint Vincent de Paul, à Château-l'Évêque. Le vieil et guerrier édifice, tout convert de nobles blessures, appartient encore à cette ancienne souche. Il est regrettable que les depenses considérables qu'entraînerait une restauration complète de ce fort témoin de tant de batailles, et acteur dans vingt autres, ne permettent ni de le rétablir dans sa gloire passée, ni même de l'entretenir suffisamment. Monument historique, classé maintenant, il est sûr d'échapper à la ruine complète, mais il y aurait mieux à faire. Une allocation spéciale devrait être accordée pour le mettre et le conserver en bon état. Il en est digne à coup sûr à tous égards, et mon compagnon de route, Breton de naissance, fort attaché naturellement à son pays, m'a spontanément déclaré que le beau château de Clisson, dont la réputation est si grande, est loin de valoir celui-ci comme importance et noblesse. Un recueil photographique bien: fait de nos principaux monuments périgourdins, soit antiques, soit du moyen-âge, accompagné d'une notice exacte et claire sur chacune de ces constructions, pourrait, à beaucoup d'entr'elles, valoir dans le monde artistique et savant, un renom assurant leur salut.

Bourdeilles pare son front, comme avec de véritables joyaux, de son imposant nid d'aigle, de sa petite église, qui devrait être conservée quoi qu'il arrive, et de sa magnifique promenade, qu'un jour des Vandales, heureusement déçus dans leurs projets, révêrent de gâter pour y faire passer la route; puis laisse aller négligemment son corps vers la rivière qui vient baigner ses pieds avec amour. Je voudrais à sa ceinture, comme un ornement utile, voir s'ajouter un hardi temple gothique en rapport avec l'importance de sa population et de ce joli centre, résidence d'un curé de seconde classe, d'un receveur des postes, et où l'on est étonné de ne pas voir de brigade de gendarmerie; sillonné de chemins publics, sur lesquels manquent malheureusement des services réguliers suffisants. Le bourg est en général bien percé, passablement bâti quoique en forte pente. La circulation y est facile sur tous les points ; l'air y est bon, le négoce actif. On y compte plusieurs fabriques assez considérables. Il y a de très-forts marchés le quatrième lundi de chaque mois et, chaque année, cinq foires considérables y attirent foule, de vendeurs, d'acheteurs et de curieux. Il n'en est que plus fâcheux que sa halle soit si mesquine et de proportions aussi restreintes. Elle n'a pas dû coûter beaucoup à construire. Contre les murs du château on a placé une toiture dont les poutres s'enfoncent d'un côté dans le rempart et de l'autre viennent s'appuyer, vis-à-vis, à quelques mètres de distance, sur des piliers à peine dégrossis. La longueur du bâtiment est en harmonie avec sa largeur. Tel est, à Bourdeilles, le temple du commerce du détail forain. Un industriel en a été si fier qu'il a fait élever, tout le joignant au sud, un logis d'apparence à peu près aussi distinguée, sur la façade duquel on lit ces mots magiques tracés en grosses lettres noires: « Grand café de la halle! » Grand! Je le veux bien, tout est

relatif; mais ce mot, placé sur une bicoque étroite et basse, aux pieds du fort géant, fait sourire. Ce Grand café, dans cet endroit, rappelle involontairement certains grands hommes de nos jours, mis en comparaison avec ceux dont l'histoire s'enorgueillit et dont le renom remplit le monde. Du reste les cafés ne manquent pas à Bourdeilles et, à l'extérieur du moins, plus d'un l'emporte de beaucoup sur celui-ci. Bien entendu que je n'entends nullement me prononcer sur le mérite de chacun d'eux en fait d'ameublement et de service, n'ayant pénétré dans aucun de ces établissements rivaux.

Les environs de la ville sont célèbres par leurs herbages et l'on y prépare parfaitement les animaux pour la boucherie; aussi n'est-ce pas sans motif que, plus d'une fois, le comice de Brantôme l'a choisie pour théâtre des concours de bêtes grasses qu'il a créés. Bon nombre de propriétés sont bien tenues; le sol est passablement productif et l'agriculture y fait chaque jour, comme le phylloxéra, de nouveaux progrès dans un rayon de plus en plus étendu. Mais si l'insecte dévastateur nous ruine, elle amène la prospérité. Par la persévérance, le zèle et le savoir, elle verra tomber devant elle cet ennemi, vaincu comme tant d'autres. Laissant à peine une trace dans le souvenir de nos populations, il disparaîtra, soyons en assurés, sous la forte main de nos cultivateurs.

Dédaignant la route qui conduit directement à Lisle, et que d'ailleurs, nous aurons presque toujours sous les yeux de l'autre côté de l'eau, nous franchissons la Drône sur un pont ancien, dont la longueur est démesurée; c'est que la rivière, en cet endroit, s'est mise à son aise, et voyant que Bourdeilles possède un si beau château, a voulu qu'il eût de plus un large cours d'eau. Dans cette intention bienveillante, nonseulement elle a profité, pour gagner en dimension, du déversoir d'un important moulin, mais orgueilleuse, a plus que doublé la largeur dont elle s'était contentée jusque-là. Du reste, elle ne tarde pas à revenir à des pensées moins ambitieu-

ses, et dès qu'elle n'est plus aux portes du bourg elle rentre en elle-même et redevient ce qu'elle était un kilomètre plus haut. Nous la suivons de près, admirant les prairies verdoyantes, où le regain est déjà de taille respectable, et qui doivent fournir des fourrages abondants. A notre droite, le coteau nous touche presque. Il est en culture, et sur l'étroite langue qui nous en sépare, on voit, ce que nous avons léjà remarqué plusieurs fois dans les environs, des champs de trèfie qu'on a laissés mûrir pour graine. En différents endroits, la récolte en est faite, et l'on recueille ses produits sur une petite aire, dans des draps, au seuil des habitations. On bat aussi du froment de la dernière moisson. Pourquoi se sert-on encore du fléau pour cette dernière opération, alors qu'il serait si né. cessaire d'aller vite, et que l'agriculteur peut disposer de si peu de bras? C'est une faute dans laquelle on persévère beaucoup trop. Un détour survient; nous retrouvons des hauteurs formées de superpositions de blocs, rompus ou disjoints sans doute lors de quelque cataclysme. De l'autre côté du chemin, c'est-à-dire à notre gauche, s'ouvre un large bassin s'étendant en carré long, rempli d'eau limpide et qui paraît presque dormante. C'est la fameuse source connue sous le nom de Puits de Fontas. Nous mettons pied à terre et en faisons le tour. Sur le côté sud, a demi fermés par des vannes, s'ouvrent deux déversoirs par où s'échappent de vrais torrents qui vont à quelques pas de là se réunir en un gros ruisseau qui gagne la Drône au plus vite. Un troisième bras, provenant d'une autre issue de moindre importance, se joint aux deux premiers, à peu de distance de l'ancien moulin aujourd'hui démonté, que ceux-ci faisaient marcher. Il avait été formé pour alimenter et mettre en mouvement le mécanisme d'une belle tuilerie construite tout proche, d'après un système perfectionné, mais qui maintenant est en chômage elle aussi. On comprend quelle masse de liquide s'échappe de cette nappe d'apparence si paisible et qui, au premier coup

d'œil, produit l'effet d'un réservoir artificiel d'assez grande étendue. J'avais entendu dire, et j'avais lu, que ce petit étang et le cours d'eau qu'il produit, nourrissaient d'énormes brochets qui, d'après la légende religieusement transmise au public par plus d'un écrivain, étaient tous borgnes. Nous nous sommes écarquillés les yeux et n'avons rien aperçu se mouvant dans l'onde transparente qui laisse pénétrer profondément le regard. Une brave femme était assise sur le rebord d'une sorte de terrasse au sommet de l'escalier extérieur condusant au premier étage d'une maison située tout à côté de la source. Nous lui avons demandé si la pêche est fructueuse dans cet endroit. Elle nous a répondu qu'il n'y paraît de poissons qu'en hiver et même pas toujours! Encore un on-dit sans fondement! Nous rencontrerons plus tard pareille allégation ailleurs, mais cette fois expliquée comme se rapportant à un état transitoire seulement, et l'on verra pourquoi. Le Puits-de-Fontas est à coup sûr remarquable, mais sa réputation m'a paru complètement surfaite. Comme volume et comme débit il est fort au-dessous du Toulon de Périgueux, du Moulineau de Razac-sur-l'Isle et de vingt autres grosses sources-étangs du Périgord, tout en méritant néanmoins d'être connu du voyageur et visité par lui.

Une jolie vallée toute verte, toute souriante, assez large, avec de heaux arbres et un cadre remarquable, vient à nous du nord-ouest et nous amène un fort ruisseau, qui murmure comme s'il avait éprouvé quelque déception. C'est le Boulou qui descend du Nontronnais, et à la petite plaine duquel on avait promis le passage du chemin de fer de Nontron à Périgueux qui devait déboucher ici, avec station pour Bourdeilles, et de là continuer sa course vers le chef-lieu préfectoral. Il en était fier, tout heureux, ce pauvre Boulou! mais Brantôme lui a soufflé sa voie, hélas! et le Sarladais à son tour l'a soufflé à Brantôme, du moins on le craint, en obtenant que

la ligne de Nontron gagne Thiviers en abandonnant les premiers tracés, destinés à ne plus être desservis par de grandes voies ferrées. Espérons pourtant. On ne peut pas de gaieté de cœur nous dépouiller ainsi, sans bénéfice pour personne, et peut-être sera-t-il fait droit aux réclamations d'Angoulême, de Brantôme, de Périgueux, de Bergerac même et de plusieurs départements du Midi, si l'on sait agir avec ensemble et énergie. Mais il ne peut plus être question de suivre le val que nous voyons. Des intérêts bien plus considérables que ceux groupés dans son parcours appellent le chemin dans une autre direction, vers Quinsac, Champagnac, Brantôme, et de là sur Périgueux. Novs en sommes pour l'honnête cours d'eau, très fâchés, et vraiment il a l'air navré. Je reconnais d'ailleurs qu'on lui manque d'égards. Les ingénieurs ne se sont-ils pas contentés de jeter, au-dessus de son lit, un pont à une seule arche! C'est traiter avec peu de cérémonie cet affluent qui méritait mieux. Nous le traversons, sur ce simple viaduc, en le plaignant sincèrement d'avoir à supporter un si mauvais procédé. Presque aussitôt après, le coteau se présente et nous le sillonnons, prenant sans ménagement ses rides en écharpe et allant courant de l'une à l'autre sans le moindre remords. Des bois voilent cette escapade, tantôt clairs, tantôt plus fourrés, ainsi que des bosquets de pins, qui n'ont pas eu, nous semble-t-il, un succès bien remarquable. La Drône a disparu. Tout près de nous, elle a fait un brusque détour et est allée se cacher dans un pli profond, où elle est trahie par le vent qui, se jouant à sa surface, vient nous apporter les émanations rafraîchissantes de son onde charmante. Nous devinons donc où elle est, et la comprenons entre nous et la route de Lisle qui s'en va tranquillement sur l'autre rive, à travers les cultures du bas de la chaîne opnosée, sans que rien la fatigue, car nous n'y découvrons pas l'ombre d'une créature humaine; tandis que le chemin que nous suivons est infiniment plus fréquenté, dans ce moment, puisqu'il est parcouru par une voiture où siégent trois personnages, ce dont sa rivale est fort humiliée. Nous foulons ici le sol de l'arrondissement de Ribérac, en délaissant momentanément celui de Périgueux. Pour nous en récompenser, notre préséré ne tarde pas à nous montrer un groupe de maisons; puis vient une descente; et quelques habitations autour d'une église apparaissent au bas de la côte. Nous arrivons à Creyssac où notre entrée fait sensation. Le pasteur du lieu lui-même accourt et interroge notre guide sur les deux importants personnages qui viennent de quitter le cabriolet. Pendantce temps-là, sans nous douter, tant nous sommes modestes, de l'impression profonde produite dans le village paisible par notre arrivée, nous nous dirigeons tout droit vers une prairie que borde un chemin humide, au débouché duquel nous trouvons une sorte de petit kiosque ombrageant une claire fontaine. Après avoir salué la nymphe de ces lieux, comme on disait aux temps classiques, nous continuons nos investigations et bientôt un bruit semblable à celui d'une cascade parvient à nos oreilles. Nous nous approchons. Nous sommes en face d'une source jaillissante qui sort de terre à gros bouillons, et, tumultueusement, annonce à distance sa venue à la lumière. En la regardant on dirait une vaste chaudière en ébullition par une température de 150 degrés au moins; mais son eau est froide, claire, sans vapeur aucune. Elle forme un courant qui noie le petit vallon, s'y creuse un lit auquel viennent aboutir les eaux des fontaines voisines abritées, comme celle que nous avons rencontrée d'abord, par de gracieux édicules; puis le tout se rend à la rivière et s'incorpore à elle après un cours des moins longs. Aussi le ruisseau du Bouillidour de Creyssac n'a-t-il l'honneur de figurer sur aucune carte, bien qu'il en soit digne assurément, plus même que certains autres auxquels on n'a pas marchandé cette satisfaction d'amour-propre. Le village possède une charmante petite école parfaitement tenue par des religiouses et où l'on envoie de loin, d'autres communes même, des enfants ponr les faire instruire. Son église réparée, nous voulons dire reconstruite naguère, est remarquable. Bien qu'une partie de la voûte soit en briques dissimulées sous du plâtre, le vaisseau n'en est pas moins digne de la plus grande attention. Il forme une croix latine régulière avec deux gracieuses chapelles latérales, une abside fort intéressante où l'on trouve un bel autel en marbre, sculpté par M. Barillier d'Angers ainsi que les chapiteaux des colonnes de l'intérieur. Les vitraux, fort jolis, sortent des ateliers de M. Besseyrias, de Périgueux. Audehors le monument se présente bien. Je ne lui reprocherai que la hauteur de son clocher qui n'est pas en harmonie avec la longueur restreinte de l'édifice. Mieux eût valu, suivant nous, se contenter de réparer l'ancien sans le surcharger d'une flèche qui ne paraît pas, ici, suffisamment justifiée. La sacristie simple, et de bon goût, possède une cheminée dont le conduit, au-dehors, simule une lanterne des morts, effet original qui exerce l'imagination des passants et qui n'est pas déplacé dans cet endroit qui domine le cimetière, voisin du bâtiment, cimetière dans lequel je désirerais moins d'herbes et plus d'ordre. Mais comment demander des dépenses nouvelles au budget d'une petite commune de 250 ames, où il a été déjà fait tant de choses étonnantes ?

Comment même a-t-il été possible d'y réaliser toutes les améliorations exécutées en très peu de temps et qui feraient honneur à plus d'une petite ville riche et commerçante? Voilà ce que tout étranger se demande avec surprise. Tournez-vous vers l'ouest, levez les yeux. Voyez-vous, sur la colline en face, cette grande habitation blanche qui n'affiche aucune prétention, et qui, cependant, a bonne mine naturellement? C'est le château de La Barde, résidence de M. Eugène de Bellussière. C'est de là que coulent à flots sur la contrée des bienfaits qui se renouvellent sans cesse. Entre le châtelain et sa digne compagne existe à ce sujet la plus louable, la plus méritante, la

plus active émulation. Que de misères soulagées sans bruit. que d'aumones répandues en secret, que de largesses pour le pays sont venues, viennent et viendront à chaque instant de là, de cette demeure vénérée! Un jour l'étoile qui recherche les nobles cœurs s'arrêta sur ce toit hospitalier et tout le monde applaudit. Elle avait vraiment trouvé, cette fois. le séjour de l'honneur. Maire depuis longues années, ancien président du comice agricole de Montagrier qui fit tant de bien. à la tête de plusieurs Sociétés utiles, M. E. de Bellussière est, répétons-le avec tous, vaillamment secondé dans ses efforts en faveur des indigents, et nour le soulagement des infortunes, par celle à laquelle l'unissent les liens les plus sacrés. Ils sont l'un et l'autre pour le pays, pour tous ceux qui s'adresssent à leur générosité vraiment inépuisable, une Providence en deux personnes. Combien j'aurais voulu pouvoir aller un instant m'asseoir à leur foyer béni, m'y imprégner du bien qu'on y respire! Mais je ne pouvais y songer; les heures me poussaient. Il est écrit que je passerai souvent, destin fatal! à la porte de personnes dont la conversation instruit, charme et fortifie, sans pouvoir la franchir. J'ai compris, cette fois encore, le supplice de Tantale et il a fallu le subir. Nous avons traversé de rechef des bois, en un terrain mouvementé d'où surgissaient inopinément, cà et là. des rochers étranges, puis des terres cultivées avec art, m'a-t-il paru, ce dont je n'ai pas été surpris, car M. de Bellussière est un de nos meilleurs praticiens et en cela encore un maître d'autant plus précieux qu'il est modeste. Ce pays est riche, agant beaucoup progressé depuis vingt ans. Plus des trois quarts de ses travailleurs emploient la charrue Dombasle, les autres, qui se servent encore des araires à timon raide, y adaptent des versoirs en fer, ou tout au moins en forte tôle, avec soc tranchant; tous labourent profondément. L'engraissement des bœufs s'y pratique pendant le cours entier de l'année, et les bestiaux, intelligemment préparés pour la boucherie, s'y

vendent aussi bien l'été que l'hiver. Les quatre cinquièmes au moins des terres arables sont consacrés aux plantes destinées à la nourriture des animaux, telles que trèfie, luzerne, sainfoin, raves et petits maïs. Le plâtrage des fourrages artificiels au printemps est d'un usage général. Quelques-uns le pratiquent à l'automne et disent avoir à s'en féliciter. Cette année, où les blés font, en tant d'endroits, triste figure, la contrée en a eu plus qu'en 1878. Les vignobles ne sont pas nombreux. Une grande aisance règne chez les cultivateurs, fermiers ou métayers.

Une route carrossable qui va toucher La Barde, et que nous avons empruntée, en remontant à son origine, nous a conduits au nont d'Ambon, notre vieille connaissance, où nous avons passé la Dronequi coule ici dans une plaine relativement large. et. rentrant dans les dépendances de l'arrondissement de Périgueux, nous avons atteint Lisle un quart d'heure après, regrettant ne pouvoir faire halte à Lapeyzie. A Lisle nous avons dételéle cheval qui avait bien gagné l'avoine qui lui a été offerte, puis avons fait une petite promenade dans le gracieux bourg. Il fut autrefois place forte et sa position le rendit, pendant les guerres contre les Anglais, et religieuses, l'objet des compétitions de chaque parti belligérant. Il lui fallut donc subir nlusieurs attaques dont une des plus importantes fut celle que dirigea contre lui le vicomte d'Aubeterre en 1593. Les ligueurs, commandés par M. de Montpezat, s'en étaient emparés tout nouvellement avec l'aide de Périgueux, qui tenait alors pour leur parti. Le siége dura quinze jours et l'on tira, de part et d'autre, cinq ou six cents coups de canon. La brêche fut ouverte et les troupes royales s'élancèrent à l'assaut. La garnison, composée de gens du pays et d'un régimentgascon, les repoussa vivement. Le vicomte d'Aubeterre se mit alors à leur tête pour les ramener, mais tomba bientôt grièvement blessé; ses soldats démoralisés reculèrent à cette vue et le siége fut levé (28 juillet). Les assaillants battaient en retraite lorsque le lendemain, en se repliant, ils rencontrèrent, près du pont sur la Drône, M. de Monpezat qui arrivait au secours de la place avec le régiment du Bouzet et environ deux cent cinquante auxiliaires de Périgueux, conduits par MM. Chaignon et Spert. Attaqués aussitôt ils ne purent tenir et prirent la fuite, abandonnant sur le champ de bataille bon nombre des leurs, ainsi que toute leur artillerie, que les vainqueurs emmenèrent triomphalement à Périgueux avec leurs prisonniers. M. d'Aubeterre mourut quelques jours après des suites de ses blessures. (1)

C'est, je crois, le dernier fait d'armes important que Lisle ait vu s'accomplir. Aujourd'hui c'est un gros endroit commerçant, où l'on ne bataille plus qu'à coups de langue et de bulletins; mais alors la lutte est chaude, car les têtes y sont passablement ardentes. Son intérieur est agréable; sa halle est aussi décente que celle de Bourdeilles l'est peu, et son église, récemment réparée, sous l'administration de M. L. de Labrousse, mérite une visite. On a eu le bon esprit de ne pas ajouter de montant à son clocher, qu'on s'est contenté de restaurer en lui rendant sa physionomie première. A l'intérieur, l'édifice, soigneusement resuivi et ravalé, offre une large nef à voûte à nervures, retombant sur des arceaux formant des sortes de bas côtés, divisés dans leur longueur, d'une part en deux chapelles, de l'autre en une chapelle et un dépôt pour les chaises de la fabrique. Au-dessus du chœur on voit une haute et profonde coupole ovoïde. Il y a de belles verrières. Le tout présente un aspect calme, rationnel et harmonieux. En sortant nous sommes entrés dans un café situé tout à côté et dont l'agencement se ressentait encore d'une fête donnée la veille en l'honneur de la frairie. On nous a fait mon-

<sup>(1)</sup> Le maire de Périgueux était alors un M. de Langlade, dont la famille existe encore et à laquelle appartient l'honorable M. de Langlade, propriétaire du château d'Eyliac, canton de Saint-Pierre-de-Chignac.

ter dans une salle haute, fort propre, où nous avons pris une légère collation, composée d'un biscuit de Reims et d'un doigt de vin de Malaga. Sur quoi, nous sentant restaurés, nous avons supposé que notre coursier devait l'être aussi. En conséquence, il a été réinstallé entre les brancards et nous sommes partis sans plus tarder pour La Vallade, où nous étions attendus.

Il nous a fallu d'abord escalader une pente passablement roide, puis sur le plateau, qui ne paraît pas infertile, en affronter, après une petite déclivité, une autre moins rude, et redescendre ensuite une longue côte au bas de laquelle nous avons retrouvé le ruisseau La Donzelle, que nous avions déjà passé près de la Peyzie en arrivant à Lisle. Ce cours d'eau qui ne tarit jamais, est en partie responsable, avec une foule de sources qui sourdent de divers côtés, du mauvais état de 55 hectares autour du chef-lieu, formant un contraste fâcheux au milieu de ce riche territoire, où nous avons vu de très-jolies récoltes, tout en constatant, comme plus haut, que les tabacs laissent à désirer cette année. Souhaitons qu'on assainisse cette tache mouillée. Nous avons également observé de nouveau ce que nous avions remarqué jusque-là partout dans ce petit voyage, à savoir que cet été, les noyers ont perdu presque tous leurs fruits dans les basfonds par suite des brouillards, mais les ont, en grande partie, gardé sur les hauteurs. Il nous semble aussi que les vignes, denuis que nous avons quitté Brantôme, sont moins phylloxérées; elles ont d'ailleurs peu de grappes et leur verjus est fort en retard. Presque toutes sont encore, malheureusement, plantées en plein. Il y a cependant quelques heureuses exceptions. Le chemin de grande communication qui cotoie touiours la Donzelle, promenade dans laquelle il n'est pas incommodé par les passants, voyageurs et maisons étant rares de ce côté, nous conduit en peu de temps au pied d'un tertre qui nous donne à réfléchir. Le chemin, qui l'affronte, est tellement perpendiculaire et si mal tenu que nous jugeons

prudent de descendre et de faire l'ascension à pied, donnant toute liberté à notre équipage de se tirer de là comme il pourra. Le cheval trouve l'idée tout-à-fait à son gré ; il en hennit de plaisir et monte joyeusement. Nous le suivons avec plus de calme et lui laissons la satisfaction d'aller annoncer notre arrivée. Tout en poursuivant notre marche, nous observons le pays, qui n'a rien d'extrêmement fiatteur à l'œil. Pourtant, dans un vallon que nous longeons, en nous élevant, nous apercevons une étendue de terrain, d'un hectare environ, divisée en nombreux carreaux occupés par de beaux légumes que sarcle et soigne une escouade de jeunes gens sous la direction d'un contre-maître. C'est la division d'horticulture qui pratique après la leçon de théorie. Nous arrivons aux bâtiments de ferme; ils sont peu séduisants. Vieux et en mauvais état ils nous apprennent assez, par leur extérieur délabré, que les propriétaires de La Vallade ne se sont pas, depuis longtemps, privés de beaucoup d'argent sur le prix de location annuelle pour exécuter des réparations. Le château, de même que ses dépendances immédiates, nous laisse sous la même impression fâcheuse.

C'est dans cette solitude aux constructions en ruine, au sol accidenté, d'apparence sévère, que fut exilée la ferme-école du département, quittant la riche plaine de Salegourde, sur les bords riants de l'Isle, aux portes de Périgueux. C'est là que MM. de Lentilhac, en présence de décombres et de terrains arides et négligés, ont énergiquement travaillé. Et peu d'années après, les produits de ce domaine recevaient une médaille au concours international de Londres; en 1862, ils en conquéraient une d'or à la suite de l'exposition départementale de Périgueux, où les animaux provenant de cette terre étaient aussi primés, le tout, comme en Angleterre, présenté par notre honorable secrétaire-général actuel, demeuré seul sur la brèche en qualité de chef, par suite du départ de son frère aîné qu'avaient appelé des affaires de

famille en Amérique. C'est encore à lui que, sur rapport de M. le commandant Coignet fut décernée, hors concours, une médaille d'argent pour drainage d'un vallon, emploi de la sape pour la moisson, vinification bien entendue, cuisson du fourrage sec à la vapeur, collection de plantes usuelles dessinées et coloriées par lui d'après nature, et excellente instruction pratique du jardinage.

M. E. de Lentilhac avait bien gagné ces récompenses, et au-delà, lorsque ce vaillant maître quitta l'école. C'est effectivement à lui que La Vallade doit son heureuse transformation. C'est lui qui a planté toutes les vignes, 1,500 mûriers, plus de 3,000 arbres à fruit, assaini le vallon devant le château. C'est à lui que sont dus les chemins d'exploitation ouverts sur plusieurs kilomètres de longueur et solidement établis avec les pierres et les roches qui rendaient impossible la culture au moyen d'instruments abréviateurs. Tout cela, bien d'autres choses encore, était effectué avant qu'il se retirât. sans avoir, au grand étonnement de tous, reçu le prix mérité par ses longs et fructueux travaux, pour aller ailleurs être toujours actif et utile à notre agriculture périgourdine, dans un repos fécond, que plus d'un trouverait être un travail excessif et au-dessus de ses forces. Mais le courage et l'intelligence des Lentilhac eux-mêmes n'avaient pu suffire à tout en peu de temps, et par suite d'obstacles, qu'il n'avait pas dépendu d'eux d'aplanir, les bâtiments au moment de notre visite laissaient encore beaucoup à désirer.

Le directeur de l'établissement, M. Daries, qui vint audevant de nous et qui vit notre étonnement, nous dit que la terre, qui a changé souvent de mains en peu d'années, vient d'être acquise par un cultivateur, riche propriétaire du voisinage, qui avait un gros magot sous des copeaux et qui, se piquant d'honneur, a consenti à laisser insérer dans le bail à ferme une clause stipulant que tous les ans il donnera certaine somme pour l'entretien et les réparations. Ah! le brave homme! — Nous sommes introduits dans les salons et présentés à la famille qui nous fait le plus aimable accueil, mais à laquelle nous laissons presque aussitôt les coudées franches, en allant faire une petite tournée.

Sur le plateau nous suivons une longue allée bordée de vignes en joëlles, assez vigoureuses et passablement fournies de raisins, mais dont les grains sont encore bien petits. Les jeunes apprentis labourent avec la Dombasle des terres qui paraissent et sont un peu dures sans être infertiles et retournent les chaumes pour semer des récoltes dérobées à la suite du froment qui vient de céder la place. Le grain a peu rendu cette année, ce dont on se plaint généralement. Il n'aura pas fourni plus de 13 à 14 hectolitres à l'hectare, tandis qu'il en devrait amplement donner de 17 à 18. M. Daries se préoccupe du moyen d'arriver à des récoltes plus fortes sous ce rapport. On coupe les blés à la moissonneuse, pour laquelle on ouvre une piste au moyen du volant; les résultats de cette opération sont très-satisfaisants. A une certaine distance de l'habitation, les rangs de vignes sont moins espacés. Cependant les machines peuvent encore fort bien manœuvrer entre eux. Plus loin, est un plantier très considérable, encore tout jeune et qui, si rienne vient contrarier son développement, donnera beaucoup de vin. Le directeur estime qu'alors il aura de 200 à 210 barriques par an. Mais de l'autre côté du vallon, sur l'autre bord du ruisseau, l'ennemi guette cette riche proie.

> Le phylloxéra la regarde ! Le phylloxéra la prendra !

Du moins je le redoute, tout en formant des vœux pour que ce pronostic funeste ne se réalise pas. On nous montre les bois qui forment autour de nous une sombre et fraîche ceinture, et s'étendent sur foule d'hectares. Au-dessus d'eux, peu loin de là, se développe le château de la

Côte, dont deux anciens élèves de la ferme-école dirigent l'exploitation, l'un d'eux, M. Lachaud, ayant la haute-main. Les améliorations obtenues se sont maintenues et se développent. L'œuvre commencée par M. et Mme Dethan aura d'heureux résultats, suivant toute probabilité, pour leur successeur. Nous voudrions bien aller jusque-là; mais le soleil baisse, le dîner nous attend et nous sommes à plus de vingt kilomètres de Périgueux, où il nous faut absolument rentrer ce soir. Du reste je reviendrai tout-à-l'heure en détail sur ce sujet. Nous regagnons donc La Vallade. Chemin faisant, M. Daries et son père, qui est venu nous rejoindre, nous expliquent leurs projets et nous font part de leurs desseins d'accroître encore considérablement la production des fourrages pour arriver à l'entretien d'un nombre de têtes plus important que celui dont ils peuvent actuellement disposer et qui se compose en ce moment de quinze bœufs, une vache, cinquante moutons et une certaine quantité de porcs. Ce bétail bien nourri. bien soigné, donne de bons revenus; c'est le mouton qui laisse, en dernière analyse, le plus de profit, à cause de la facilité que l'on a de le vendre avantageusement à Lisle. où l'on trouve de très beaux sujets pour remplacer ceux que l'on a cédés à la boucherie, ou de le livrer à des commerçants qui conduisent leurs acquisitions sur des champs de foire plus importants. La main d'œuvre est fournie par les jeunes apprentis, au nombre de trente-trois, qui ont sept professeurs ou chefs d'escouade. Un médecin vétérinaire les initie à l'hygiène et à l'anatomie des animaux ; l'horticulture leur est enseignée par un jardinier chef. M. le curé de Lisle veut bien leur dispenser l'instruction religieuse. En outre de ces élèves et de leurs maîtres, M. Daries a sous sa direction une douzaine de jeunes gens qui, désirant être admis admis au volontariat d'un an, apprennent l'agriculture à la ferme-école comme étudiants libres et viennent chaque jour de Lisle, où ils sont logés, prendre part aux travaux et aux leçons.

Tout fait espérer avant peu des améliorations marquées, dont M. de Lentilhac a préparé l'éclosion dans sa longue lutte contre la terre, les coutumes et les préjugés de la contrée et qui paraissent prêtes enfin à arriver à maturité. M. le directeur et son adjoint m'ont promis de m'envoyer des notes intéressantes et je me suis senti tout heureux en pensant à la prochaine arrivée, chez moi, de cet instructif dossier.

Peu de jours après j'ai reçu cette communication impatiemment attendue. Je m'empresse d'en présenter aux lecteurs le résumé qu'ils accueilleront certainement avec satisfaction:

« La Vallade, dont le château se trouve sur les appartenances de Bourdeilles, et dont les terres dépendent, en partie de cette commune, en partie de celle de Lisle, est à sept kilomètres de la première de ces deux petites villes, à deux de la seconde, à quinze de Brantôme, chef-lieu du canton, à vingt de Périgueux, à neuf de la station de Château-l'Évêque, à quatre du nouveau chemin de fer de Périgueux à Ribérac et en Angoumois. Le centre du domaine avec les bâtiments d'habitation se trouve sur un plateau s'élevant à 151 mètres au-dessus du niveau de la mer et l'air y est très pur. L'étendue totale de la propriété comprend 135 hectares, d'un seul tenant, dont : en terres labourables 60, en prairies naturelles et artificielles 14, en vignes 15, en bois 38, en friches et pâtis huit hectares. Le sol, de nature calcaire et argilo-calcaire, est difficile à travailler, tenace et parsemé d'aspérités rocheuses.

Sur les soixante hectares de terres arables, 18 sont consacrés au froment, 8 à l'avoine, 3 au maïs, 2 aux fêves et haricots, 3 aux pommes de terre, 3 aux betteraves, trois aux topinambours, cinquante ares aux carottes fourragères, 4 hectares 25 au maïs pour fourrage, 4 à la jarosse, 3 au trêfie incarnat, 1 aux féveroles, 1 au tabac, 3 au jardinage, 1 à la pépinière. Le reste produit un peu de seigle pour grain, d'escourgeon et d'orge. Le rendement moyen des diverses ré-

coltes à l'hectare est : pour le froment, de 15 hectolitres de grain et 2,400 kilogrammes de paille; pour le seigle, de 17 hectolitres de grains et 3,400 kilogrammes de paille; pour l'escourgeon, de 20 hectolitres de grains et 3,350 kilogrammes de paille; pour l'orge, de 13 hectolitres de grain et 1,745 kilogrammes de paille; pour l'avoine, de 25 hectolitres de grain et 2,575 kilogrammes de paille ; pour les fêves et haricots, de 10 hectolitres de grain; pour le maïs, de 17 hectolitres de grain; pour les pommes de terre, de 50 hectolitres de tubercules; pour les betteraves, de 37,000 kilogrammes de racines; pour les topinambours, de 32 hectolitres de tubercules; pour les carottes fourragères, de 15,000 kilogrammes de racines. Sur la même superficie, le maïs fourrage donne 16.000 kilogrammes, le seigle fourrage 11,560, le jarosse 11,000 kil. en sec; le trèfle incarnat 15,000 kilogrammes en vert; les féverolles 14 hectolitres; le tabac 1,000 fr.; le jardin 705 fr.

Les prairies embrassant onze hectares de prés naturels produisent, par hectare, environ 5,000 kilogrammes de foin et regain. Un hectare de trèfle donne autant; 2 de luzerne rendent 6,000 kilogrammes chacun et 1 de suinfoin fournit 5,000 kilogrammes.

Neuf hectares de vieilles vignes rapportent 14 hectolitres de vin, l'un. Six de plantations nouvelles n'en donnent encore que sept chacun.

Les bois se décomposent en : taillis sur 33 hectares, dont l'on retire 80 stères par coupes réglées, chaque année; trois hectares de pins et deux de semis de chêne.

M. Daries considère les 15 hectares de vignes comme devant être, avant peu, la vraie source de richesse pour La Vallade, à moins que le phylloxéra, qui sévit déjà sur une partie du territoire de Bourdeilles, ne vienne à les envahir. Si ce cas se présente, il se propose de replanter, au fur et à mesure de la destruction, en espèces résistantes et même de recourir à la gresse, si cela devient nécessaire. Les cépages actuellement

les plus répandus dans le vignoble sont : le Périgord, l'Enrageat, la Côte-Rouge, le Muscat-fou, le Navare, et le Blanc-Sémillon. On se propose aussi de donner la plus grande extention possible aux prairies artificielles, particulièrement, vu la nature du sol, au sainfoin et au trèfle, dont M. le directeur a fait ensemencer déjà six hectares. Dans quelques endroits privilégiés, où la couche arable est profonde, ces deux légumineuses cèderont la place à leur sœur, la luzerne, à la riche production. Les prés naturels et des irrigations, seront améliorés par des fumures par des assainissements méthodiques et économiques à la fois. Le résultat de cette opération permettra d'alimenter convenablement un bétail plus nombreux. En un mot, la culture du froment sera réduite au strict nécessaire pour l'approvisionnement de la ferme, tandis que la vigne et l'éducation des animaux deviendront les principaux objectifs de l'agriculture du domaine. La vente des porcelets a donné d'excellentes recettes en 1877; un troupeau rustique de bêtes à laine utilise les pacages.

Voici quel était, au momentoù l'on m'adressait ce mémoire, la composition du cheptel vif: — Bœufs de travail 12, vaches de labour 6, veaux d'élevage 2, vache bretonne 1, taureau limousin 1, chevaux 2, brebis et moutons 60, bélier 1, truies portières 6, coqs et poules 160, canards 70, pintades

10, pigeons fuyards 100.

Le cheptel mort se composait de : charrues Dombasle, herses perfectionnées, houes à cheval, scarificateur, extirpateur, rouleaux brises-mottes; de : l faucheuse, l moissonneuse, l machine à battre à grand travail; d'une botteleuse, de scies circulaires, de ventilateurs, de trieurs et autres engins.

En ce qui concerne l'alimentation du bétail, chaque tête est rationnée suivant son tempérament et son poids. A la saison les bêtes à cornes reçoivent du maïs fourrage en vert ou bien ensilé, des betteraves, des carottes, des choux, des four-

rages artificiels. L'hiver, la provende des bœufs de travail est cuite en partie. Les repas sont donnés à des heures réglées. Le foin que l'on offre aux chevaux est bottelé. La spéculation sur les animaux a pour but d'une part l'élevage, de l'autre la mise en bon état de chair. On a déjà parlé du produit de la porcherie. Quant à l'espèce ovine, à partir du 13 mai jusqu'au ler octobre, on se livre à l'engraissement. Cette pratique est d'autant plus avantageuse qu'elle repose exclusivement sur l'abondance du pacage.

Après ce qui concerne la direction rurale, voyons ce qui se rapporte à celle de l'école. Le but de celle-ci est de former d'habiles praticiens, capables d'exploiter avec fruit, soit comme propriétaires, soit comme fermiers, régisseurs ou chefs de culture.

L'enseignement est entièrement gratuit et à la fois théorique et d'action. Le temps des élèves s'emploie donc à l'étude et au travail rural, en tenant compte des saisons, de la température, de la longueur des jours et des exigences de la culture. — L'étude se partage ainsi qu'il suit: — instruction religieuse, langue française, arithmétique, géométrie, comptabilité rurale, agriculture proprement dite, administration des domaines, éléments de botanique et de sylviculture dans leurs rapports avec la science agricole, physique dans les mêmes conditions, zootechnie, arboriculture, horticulture, pratique agricole, instruction militaire.

Il y a deux sortes de cours, ceux d'été, du ler avril au ler octobre, et ceux d'hiver, d'octobre au ler avril. Ils sont faits d'après les meilleures méthodes et les meilleures applications pratiques possibles. Ils ont lieu l'été sur le terrain, en ce qui concerne l'agriculture, l'horticulture, la zootechnie, l'arpentage et le cubage. Les apprentis font tous les travaux de la ferme; ils démontent et remontent eux-mêmes tout l'outillage usuel. Pour compléter l'enseignement, les direc-

teurs ont, à grands frais, organisé des collections minéralogiques et géologiques, d'autres de terres d'amendements, d'engrais, de graines de grande culture ou potagères, d'essences
forestières, d'entomologie; ont rassemblé des tableaux d'histoire
naturelle et créé un petit laboratoire de chimie. Les apprentis
se servent journellement d'instruments de précision, tels qu'équerre, niveau d'eau, graphomètre, alcoomètre, baromètre,
therrométographe, pluviomètre, hygromètre, etc.

Le personnel se compose du directeur, ancien élève de Grand-Jonan et de la station agronomique de l'Est, membre de plusieurs sociétés agricoles; d'un aumônier, qui est M. le curé de la ville de Lisle, distante de deux kilomètres; d'un professeur comptable, muni du diplôme supérieur de l'instruction primaire; d'un vétérinaire élève sorti breveté de l'école de Toulouse; d'un chef jardinier, d'un chef de travaux pratiques, d'un instructeur militaire, ex-sous-officier instructeur d'infanterie. Presque tous ces maîtres, à partir du professeur comptable, sont d'anciens étudiants diplômés de l'école elle-même.

On compte dans l'établissement trois catégories distinctes d'aprentis: 1° les titulaires, 2° les surnuméraires, 3° les internes, autrement dit auditeurs libres.

La première de ces classes se compose de boursiers dont la pension est payée par l'Etat à raison de 0 fr. 75 par jour pour chacun d'eux. Ils sont, en conséquence, moyennant cette allocation, instruits, logés, nourris et blanchis par l'école. Leur travail pratique doit donc être sérieux, puisqu'il tient lieu de rétribution de la part de leurs familles, c'est-à-dire de compensation pour l'insuffisance de la rétribution allouée par le gouvernement à la ferme. Le nombre règlementaire de ces jeunes gens est de 33. On en reçoit chaque année onze nouveaux pour remplacer les sortants, la durée des études étant fixée à trois ans. Ils peuvent être pris dans le département ou les départements voisins. Il ne leur est pas permis

de s'absenter plus d'une fois par an, et cela seulement sur une demande écrite de leurs parents ou tuteurs, et avec l'autorisation du directeur de l'école.

Tous les trois mois ils subissent un examen sur toutes les branches de l'enseignement. Un bulletin imprimé fait immédiatement connaître à leurs familles le résultat de cette épreuve. L'examen de sortie est passé devant un jury nommé par le Ministre de l'Agriculture et dont voici la composition. - L'inspecteur général de la région, président ; trois membres du conseil général de la Dordogne, une notabilité agricole de la région, un professeur de sciences du lycée de Périgueux, faisant fonctions de secrétaire, et enfin un officier d'infanterie, chargé de s'assurer du degré d'instruction militaire. Le candidat qui répond, dans cette circonstance, le mieux sur toutes les matières de l'enseignement, reçoit, avec le certificat d'apprentissage, une prime de 300 francs du ministère. La suppression du certificat entraîne nécessairement celle de la prime. La Société départementale d'agriculture accorde en outre une médaille d'argent avec une somme de 200 fr. et une médaille de bronze aux deux apprentis venant en tête de la promotion sortante. Enfin les diplômés sont dispensés de l'examen pour le volontariat d'un an. La Société d'agriculture, désireuse de voir se former de bonne heure les vocations pour la vie rurale, distribue des médailles et des ouvrages agricoles à ceux de MM. les instituteurs qui contribuent le plus, par leurs leçons dans les écoles, au recrutement de la ferme. - Le cadre fixé pour les élèves titulaires est actuellement au complet.

A la section des surnuméraires appartiennent les enfants qui, n'ayant pas encore l'âge requis pour être titulaires, suivent les mêmes cours, sont soumis au même régime et aux mêmes règlements que ceux-ci. Ils sont exclusivement à la charge de leurs parents, qui paient pour eux une somme égale à celle que l'Etat accorde pour les premiers. Ils doivent avoir au moins quinze ans. On en compte cinq en ce moment.

Enfin on désigne sous le nom d'externes, ou bien auditeurs libres, des jeunes gens autorisés à suivre les cours dans des conditions spéciales, en dehors de celles qui sont générales aux fermes-écoles. Cette division se fractionne elle-même en trois séries. — 1° Elèves se préparant à l'enseignement supérieur agricole; 2° élèves voulant s'instruire dans l'art de la culture pour leur compte personnel; 3° aspirants au volontariat d'un an. Aucun d'eux ne loge dans l'établissement. Ils sont présentement au nombre de treize. Les externes trouvent dans la petite ville de Lisle toutes les ressources désirables. Les cours pour eux ont lieu dans la matinée et, après la théorie, sont suivis de l'application immédiate sur le terrain. Le prix de l'externat est de 50 francs par mois.

Pour être admis à la ferme école de La Vallade, tout élève titulaire doit remplir les conditions suivantes: Avoir seize ans révolus, posséder les éléments d'une honne instruction primaire, apporter un trousseau en bon état et être muni de son extrait de naissance, d'un certificat de honne vie et mœurs, d'un autre de vacciuation et d'une attestation constatant que le candidat n'est atteint d'aucune infirmité de nature à le rendre impropre aux travaux agricoles. Ces différentes pièces doivent être légalisées. Les examens d'admission se font à la préfecture à la fin de septembre, chaque année. Un arrêté préfectoral, adressé tant aux journaux qu'à MM. les maires, fait connaître le jour désigné. Tout candidat doit envoyer, avant le les septembre, à M. le préfet, sous couvert du maire de sa commune, avec sa demande écrite, les documents sus-mentionnés.

Le costume obligatoire de l'école consiste en une veste en drap bleu avec épis brodés aux revers du collet; un pantalon bleu avec liseré rouge, et une casquette galonnée, surmontée d'une abeille en métal. Le reste du trousseau, qui doit être en bon état, on le répète, se compose de deux vestes en étoffe

de laine, deux pantalons en drap de laine, trois pantalons d'été, dont deux en toile forte; six paires de bas, deux paires de souliers, autant de sabots, quatre draps de lit, un couvre-pieds, un matelas, douze chemises, dont six en toile forte; un tablier de cuir, un tablier en toile bleue pour les travaux de jardinage; un parapluie, un service de table, comprenant un couteau, un verre et un couvert.

Dès qu'un élève est admis, ses effets sont marqués d'un numéro que le directeur désigne. La chaussure est constamment aux frais des parents, ainsi que le renouvellement des effets usés.

Les lettres et paquets adressés à l'établissement doivent être affranchis. »

Je remercie M. Daries de la bienveillante promesse qu'il devait si bien tenir. Je m'oublie à l'écouter me déroulant ses plans pour l'avenir, à contempler l'élégante volière artistement fabriquée par un de ses élèves. Cependant un ambassadeur, deux ambassadeurs, trois ambassadeurs viennent vers nous. On nous annonce que le dîner froidit et que madame la directrice nous attend. Deux choses graves, la seconde surtout! L'estomac et la politesse nous font, en conséquence, un devoir de regagner au plus vite le logis, et nous voilà huit autour d'une table parfaitement servie. Les bonnes choses y sont en quantité, les excellentes y sont nombreuses. Que le toasts portés, rendus, reportés avec de grands et de petits verres rensermant des rubis et de l'opale liquides échauffant le cœur, et tous de mérite ! Comment s'arracher à de pareilles séductions culinaires! On ne le fait que tard, en proclamant la gloire de la ménagère et souhaitant mille et mille prospérités à MM. Daries père et fils qui nous accompagnent jusqu'au bas de la descente, où nous remontons en voiture pour retourner à Périgueux. Nous pouvons, nous assuret-on, aller jusqu'à Chancelade sans regretter l'obscurité, parce

qu'il n'y a dans tout ce trajet rien de bien remarquable. Et cependant je voudrais avoir les yeux de l'oiseau de Minerve pour voir le ruisseau, qui coule au pied de La Vallade le long du jardin, se joindre à la Donzelle que nous entendons jaser et gazouiller auprès de nous comme une jeune fille folâtre qui se hâte de rentrer chez elle en fredonnant, après une soirée passée joyeusement avec de gaies compagnes, qui sont pour elle, les eaux des petits courants venant la joindre empressées. On compte deux de ces filets, dont le plus important est celui dont je viens de parler. Il arrive du nord en descendant non loin de Biras, et, vers la fin de l'hiver, pendant trois ou quatre mois, est grossi par un bouillidour qui jaillit alors près du village de Puy-de-Fourches, dans une gorge, et lui apporte un tribut si considérable que, parfois, le bas-fonds est inondé jusqu'à La Vallade. Le second, moins important,, sépare un instant, aussi sur la droite de la Donzelle, les territoires de Biras et de Bussac. Les fontaines sont nombreuses dans les deux vallons étroits que parcourent ces ruisselets, le long desquels se trouvent des prés dont l'irrigation serait difficile, vu le peu de pente du terrain. Dans les deux communes que je viens de nommer la surface est accidentée presque partout et principalement calcaire, avec quelques parties sablonneuses. On y cultive le maïs avec soin et intelligence, intercalant, en général, une ligne de pommes de terre entre deux rangs de cette céréale. Les coteaux sont plantés en vignes toutes labourées, mais qui, par suite de la maigreur du sol, ne donnent guère, en moyenne, à l'hectare plus de 10 hectolitres de vin, vendus 32 fr. l'un. Les bois taillis, bien dirigés, longs à venir, ne peuvent, pour la plupart, être exploités qu'ou bout de 30 à 35 ans. Les semis de pin sont lents à se développer d'abord; ensuite leur croissance devient énergique. Le pin maritime est le plus employé sur les terres sableuses. Le froment rapporte 10 à 12 hectolitres à l'hectare. La culture est alterne. Il y a nombre de prairies artificielles, mais elles tendent à diminuer

par suite de l'envahissement, sur les trèfles et luzernes, de la cuscute dévorante. La réussite du sainfoin est plus assurée. Le tabac viendrait bien s'il n'était sujet à être attaqué par l'orobanche. La population est assez clair-semée dans ces deux circonscriptions municipales, où les communications sont faciles grâce à de nombreux et bons chemins qui les parcourent en tout sens. Les deux chefs-lieux de ces territoires boisés sont placés dans des vallons. L'église de Biras est, dit-on, assez remarquable. Il se tient dans ce bourg une foire importante le 15 octobre.

C'est sur ses appartenances qu'est le château de la Côte, dont dépendent six cents hectares, presque tous en montées et descentes. Ils sont divisés en 14 domaines et une importante réserve de 80 hectares. Dans les colonages on pratique la culture ordinaire du pays en visant à obtenir le plus de fourrage possible. Chaque métairie nourrit 4 bœufs limousins, ou limousins garonnais, en moyenne, plus des porcs et des moutons, croisés les uns et les autres. On ya planté beaucoup de vignes qui ne fournissent pas; pour le moment, plus de 14 hectolitres à l'hectare, leur établissement ne datant encoreque de peu d'années. On a beaucoup boisé: pour les terrains sablonneux en pins; en chêne pour les calcaires. L'on a créé de nombreuses prairies artificielles. Presque tous les bâtiments sont de construction récente ou ont été remaniés.

En ce qui concerne la réserve, on a réédifié l'ancien château en lui conservant l'air antique d'autrefois; on y a joint un vaste jardin anglais, on a refondu les promenades et les avenues. Un beau quinconce de superbes tilleuls se fait remarquer. Une allée d'ormeaux est contemporaine du vieux manoir aujourd'hui remplacé.

Un atelier de forge et de menuiseric, pour le service du fairevaloir et du reste de l'exploitation, une laiterie, une porcherie, des granges, un cuvier ont été bâtis. Les fumiers sont dressés sur plates-formes avec fosses à purin, ce qui permet de les arroser convenablement. Les écuries et étables sont garnies de 4 chevaux, de bœuss limousins et de vaches de la même race. Le nombre total des bêtes à cornes varie de 18 à 30. Il est d'habitude de 20 à 25 têtes. La bergerie renferme un troupeau de race southdown provenant originairement de chez M. Nouette-Delorme. On a renoncé provisoirement à l'engraissement des porcs. Non loin du château se trouve une marnière très-riche et dont les produits sont d'excellente qualité; mais elle est d'une exploitation difficile. Des drains posés dans les fossés des routes, sur une longueur de quatre cent mètres, alimentent deux grands réservoirs creusés dans la cour et dont l'un est disposé de façon à pouvoir, par d'autres tuyaux enfoncés profondément dans le sol, conduire l'eau jusqu'aux mangeoires des bœufs. Il a été planté dans cette réserve 20 hectares de vignes, c'est-à-dire une étendue égale à celle qu'on a couverte de ceps dans les métairies. Ces vignobles sont disposés de manière à pouvoir les labourer, opération qui s'exécute facilement au moyen de charrues vigneronnes. Les cépages sont ceux du pays reconnus les plus avantageux dans ce sol; leur rendement en vin est, par hectare, de onze hectolitres environ, vendus de 25 à 30 fr. l'un. Le froment ne donne guère davantage en moyenne; son produit serait plus considérable si les arbres qui bordent les champs ne nuisaient aux céréales à une certaine distance d'eux. La rotation de l'assolement divise les terres en culture en trois parts. La première est occupée par du sainfoin, qui dure trois ans, la seconde par du trèfle, la dernière par du froment. Une opération très intéressante est en cours d'exécution : elle consiste à transformer les vallons en autant de prairies naturelles, pour l'ensemencement desquelles les graines sont tirées de chez Vilmorin, à Paris. L'entreprise paraît être en bonne voie de réussite. Déjà, dans les parties où elle est achevée. l'on a fait, cette année, deux coupes de très bon fourrage. Tel est, d'après des notes que j'ai tout lieu de croire exactes, l'aperçu de l'état actuel de la terre de La

Côte, qui, sur ses 600 hectares, en compte beaucoup en bois très bien agencés, 50 en vignes et le reste en culture proprement dite. Achetée presque en friche et en ruines par M. Déthan, riche négociant de Paris, qui de suite y fit de grandes réparations, auxquelles il ne dédaigna pas de travailler de ses mains, elle est, depuis onze ans, sous la direction active et sage de M. Lachaud, ancien élève de ces fermes-écoles qui, grâce aux leçons de MM. de Lentilhac, ont valu tant de bons missionnaires agricoles au Périgord, hommes habiles dont M. Daries forme avec zèle et talent, les dignes successeurs. M. Lachaud, qui administre sous la haute main de M. Toussaint, de Paris, très expert, vigilant et agriculteur fort entendu, curateur du fils, encore mineur, des propriétaires décédés, est activement secondé par M. Pradier, sorti comme lui de l'établissement, pépinière de bons praticiens. Il a fait beaucoup; ses bestiaux, notamment, ont remporté souvent des prix éclatants dans les concours agricoles (1). Il progresse sans cesse et remettra dans un état brillant de prospérité, à l'héritier de M. et Mme Déthan, le domaine qu'il gouverne et enrichit pour lui.

Dans la contrée que nous traversons au milieu de l'ombre noire de la nuit, les bons agriculteurs abondent. La Vallade a fait jaillir le progrès autour d'elle. Ici, M. Marty, maire de Bussac, ancien élève de la ferme-école, travaille avec soin et succès sa propriété de Laplansonie; plus loin, M. Delor, naguère régisseur de M. Sarlande, député, se fait remarquer par la manière dont il tire parti de la sienne à la Rousselie. M. Couloumbeix, M. Robert, méritent aussi d'être cités. Enfin, M. Augereau, propriétaire de Termond, à Biras, a su si bien opérer en peu de temps, que le Comice de

<sup>(1)</sup> Un beau taureau limousin pur sang, destiné à faire la monte dans le pays, se trouve actuellement à la Côte. Il a été acheté à Périgueux, lors du grand concours régional de mai 1880.

Brantôme lui a décerné son grand prix cultural, consistant en une médaille de vermeil, offerte par M. Maréchal, député de la première circonscription de Périgueux. Heureux pays en vérité, où les honnes leçons et les bons exemples ne sont pas perdus! Il est fâcheux de ne pouvoir visiter ces exploitations, de même que les carrières de Bussac, d'où l'on extrait la pierre à chaux alimentant les tuileries voisines. Nous serions aussi réjouis de voir, cheminant près de nous, la jolie reine du vallon, dans les plis de la tunique d'argent liquide de laquelle se jouent mille poissons agiles et des crustacés que recherchent les chess d'hôtels de mérite. Mais elle se rit du regret que nous éprouvons en pensant à l'obscurité qui nous la cache et, inaperçue, s'amuse à nous envoyer, sur les ailes de la bise effleurant son onde, une petite bruine glacée qui nous transperce comme une pluie d'aiguilles. Fi la mal apprise! Laissons là cette donzelle effrontée!

Nous lui tournons prestement le dos, gagnons la hauteur et, prenant vers le sud-est, à travers bois, découvrons après quelques instants, à la lueur de nos lanternes, une ou deux maisons, puis la route de Lisle, puis Chancelade que mon compagnon regrette de ne pouvoir cette fois passer en revue; Chancelade que je serais charmé de lui montrer, avec son abbaye curieuse, au parc frais et ombreux, son église historique, son presbytère renfermant des manuscrits intéressants et le reliquaire où l'on voit une portion du chef de l'apôtre St-Front; le joli château neuf de M. Lagrange, et les vastes carrières soit souterraines, soit à ciel ouvert. Impossible. Il n'y faut pas songer. Allons plus loin. La Beauronne est déjà derrière nous; nous atteignons le Toulon et arrivons enfin. Je suis grondé pour m'être fait attendre jusqu'à une heure toutà-fait indue, mais nous sommes satisfaits néanmoins. Notre temps, en effet, a été bien rempli. Titus, s'il vivait encore et connaissait les détails de notre excursion, nous féliciterait de l'avoir employé d'une manière aussi complète et instructive.

Malheureusement il est mort, il y a quelques siècles déjà, ce qui nous prive de son approbation.

G

Par les hauteurs entre Périgueux et Agonac. — Détails sur ce dernier bourg. — Le vignoble du Bos-Chevalier. — Saint-Front d'Alemps. — Notes sur Eyvirat. — Du bassin de la Beauronne au Pavillon. — Visite à la famille Brizon. — Retour pendant l'orage.

En quittant la plaine de l'Isle pour prendre le chemin d'Agonac, on entre d'abord dans un vallon frais et riant, où la route est ombragée par de beaux arbres au feuillage épais, avantage que l'on apprécie vivement lorsque l'on est, comme je l'étais ce jour-là, contraint de voyager sous les ardeurs de la canicule. Les prairies sont d'un vert velouté, les jardins sont séduisants, les pentes des coteaux, bien cultivées ou boisées, ne chagrinent pas l'agriculteur, ou l'amateur des beautés naturelles, par un air sombre et réchigné. Nous dépassons la grande tuilerie de M. Etienne Durand, nous laissons Vignéras à gauche, et voyons avec plaisir la belle avenue de jeunes mûriers blancs plantés le long de la voie, mais regrettons qu'ils soient encore trop jeunes pour nous garantir des morsures du soleil. Peu après nous commençons à monter et le paysage perd de sa fraîcheur et de son éclat. Le sol est désormais sans eau courante et sans extrême fertilité. Les taillis ombragent toujours le versant des hauteurs de droite, mais à notre gauche, voilà des croupes qu'on aurait bien fait de couvrir d'arbres, des cultures qui ne sont pas très à leur place et des vignes où le phylloxéra se livre à des excès trop apparents. Au dessous de La Roussie les talus sont secs et arides; et si plus haut le regard est moins attristé, l'on sent qu'on le doit aux incessants travaux et à la sagacité de M. Ventelou, le colon-régisseur couronné par notre Société d'agriculture en 1876, comme je l'ai déjà rapporté. Les noyers seuls paraissent naturellement vigoureux et plusieurs d'entr'eux offrent passablement de fruits.

Nous tournons autour de La Roussie sans cesser de monter et ne voyons rien de bien attractif. Evidemment les bras manquent ici pour traiter le sol convenablement, avec l'énergie nécessaire, et pour y répandre, sur une vaste surface, l'engrais à forte dose. Pourquoi donc les propriétaires, mal inspirés, ne cessent-ils de défricher et d'arracher les châtaigniers? Cela n'a pas de sens, réellement. Enfin le haut de la colline est atteint et nous nous dirigeons vers le nord. Ici la scène change de nouveau; le terrain paraît meilleur et est mieux travaillé. En cet endroit, il est morcelé, partagé entre de nombreuses familles qui lui consacrent leurs soins, souvent non sans intelligence. Nous voyons le long de la route se succéder des maisons, dont quelques-unes assez élégantes même. Toutes sont précédées de jardinets et de lignes d'arbres fruitiers bien venus. Poiriers, pêchers, pommiers, pruniers, cerisiers s'y mêlent aux noyers, et, dans les années favorables, procurent de bons revenus. Il y a des prairies artificielles réussies et des vignes dont le vin doit être bon, mais on en étend peut-être trop la superficie. C'est pour cela sans doute que leur entretien n'est pas tout-à-fait ce qu'il devrait être. Les châtaigniers reparaissent bientôt en maîtres du pays, avec quelques clairières où poussent des récoltes de divers genres. La pente s'accentue, ne tarde pas à devenir trèsforte et nous mêne hors des bois à l'entrée de prairies naturelles, en coteau, très productives, semble-t-il; fort différentes en cela de la plupart de celles des sommets. Maïs, vignes, racines fourragères se succèdent et nous accompagnent jusqu'en bas, à la limite de la vallée de la Beauronne, où nous franchissons le chemin de fer par un passage à niveau qui nous permet d'atteindre Agonac en peu d'instants.

Je suis amicalement recu par M. et Mme de La Bardonie et deux de leurs enfants qui m'attendaient. Nous déjeunons en famille; on m'apporte des échantillons de froment nouveau que l'on bat tout proche, à la machine; le grain est lourd et beau, mais les gerbes sont peu nombreuses. Mme de La Bardonie veut bien me faire elle-même les honneurs du bourg, et, par des ruelles assez primitives, nous gagnons le château. Cette antique forteresse, construite par Frotaire de Gourdon et qui faisait partie des postes qu'il avait créés autour de Périgueux pour en assurer la sécurité, s'élève sur un tertre, presque au milieu du groupe le plus important d'habitations. Ses anciens remparts d'enceinte ont disparu; tout dernièrement, en voulant l'embellir, on l'a mutilé, ce n'est plusque l'ombre de lui-même ; on l'a privé de ses tourelles que l'on a rasées et, en cherchant à l'enjoliver, on l'a gâté. Les vieux monuments ne doivent pas être mis à la mode, ils ne peuvent qu'en souffrir et produisent l'effet d'un homme à cheveux blancs qui voudrait jouer le petit maître. Le corps du château lui-même, du reste, ne forme pour ainsi dire qu'un donjon qui était flanqué de fortes tours actuellement découronnées. A l'intérieur, il renferme trois étages, avec de vastes appartements, dont on pourrait tirer un parti très-avantageux comme logis, et qui sont occupés par des locataires. Le premier est précédé, du côté de l'est, par une terrasse d'où l'on jouit d'un très beau coup d'œil.

Au-dessous sont de belles caves voûtées en ogives, supportées par des piliers qui ne manquent pas de cachet. Ces caves, dont le sol est supérieur à la toiture de la plupart des maisons du bourg, ouvrent sur un petit jardin assez mal entretenu, pour mieux dire totalement négligé, d'où l'on voit une grande partie des habitations à ses pieds. Plus bas, sont des oubliettes, que je n'ai pu voir, la clef de leur porte d'entrée ne s'étant pas retrouvée. On dit que dans le roc serpente un souterrain qui parcourt en cachette une bonne moitié d'Agonac. En quittant cet antique édifice, nous avons jeté un coup d'œil sur son portail, intéressant et assez bien conservé. A peu de distance, se trouve une belle porte de fortifications, qui probablement était une de celles de l'enceinte de cette citadelle. Tout près, et presque dans toutes les directions, on voit des demeures dont le style et la mine guerrière annoncent qu'elles furent aussi des lieux de refuge et de défense. On sent qu'on est dans une place qui fut autrefois essentiellement belliqueuse. Aujourd'hui, ces machicoulis, ces créneaux ne sont plus que des vestiges, des témoignages laissés là pour l'histoire; le commerce et la paix ont remplacé le bruit des armes. Agonac est prospère et son négoce est actif. Sa gare est au nombre de celles du département qui donnent le plus de revenus à la Compagnie du réseau d'Orléans. Le charme de sa position, les nombreuses routes qui s'y croisent, la facilité d'aller à Périgueux trois fois par jour, en vingt minutes, et d'en revenir aussi rapidement, en rendent le séjour commode et agréable. J'ai déjà dit qu'on y trouve un bureau de poste aux lettres et qu'un notaire y réside. Il y a de honnes foires, mais l'emplacement destiné à la mise en vente du bétail est bien petit. Le ruisseau la Beauronne, qu'on a, dans ce but, élargi sur une certaine étendue, permet d'abreuver les animaux avec facilité. Le hourg possède une école de garçons, une autre de filles, avec un couvent de religieuses, qui ont une jolie chapelle, près de laquelle est un hospice en germe, qui certainement se développera, grâce aux libéralités de M110 Bayle, la généreuse donatrice, au legs de sa tante, M110 de Montagut, morte presque centenaire, et des souscriptions de plusieurs autres personnes bienfaisantes. Près du presbytère, heureusement situé, l'on voit un second oratoire, très-fréquenté pendant la semaine, l'église paroissiale étant un peu loin.

Ce dernier temple se montre dans la plaine, à cinq cents mètres à peu près du centre de l'agglomération, et complétement isolé. Cette position fait qu'il reste fermé, sauf les dimanches. M. de La Bardonie s'en est procuré les clefs et nous avons étéle visiter. C'est un beau bâtiment. A l'extérieur, il a des contreforts remarquables, bien qu'un peu dégradés, et offre, entre l'abside et la première travée, une tour carrée, basse, mais pas trop lourde et dont l'effet est bon. Au-dessous de cette tour, à l'intérieur, s'élève une coupole hyzantine très remarquable; une autre plus petite est au-dessus du chœur. La ner est voutée en berceau; le plein-cintre domine et les proportions sont satisfaisantes. Outre le principal autel, on en voit deux autres, à droite et à gauche. Le vaisseau est vaste, et pourtant ne suffit pas, les jours de fête, à la population considérable, s'élevant à 1,700 âmes environ. Chaque dimanche, un vrai marché de légumes, fruits et autres produits se tient à la porte, malheureusement dans le cimetière. qui touche l'église et qu'il faudrait faire respecter. Les étalages, ce me semble, pourraient, sans inconvénient aucun. être établis le long de la route et sur un emplacement voisin, qu'il serait facile d'approprier dans ce but. Cette église de Saint-Martin est un vrai monument, et il serait à souhaiter qu'elle fût convenablement restaurée. Mais, je l'ai dit, elle est loin et pas assez étendue; l'on projette, en conséquence. d'en bâtir une dans Agonac même, répondant mieux aux aspirations des habitants, plus à leur portée et qu'on se propose de construire de manière à ce qu'elle soit un ornement pour le bourg au milieu de laquelle elle s'élèvera. C'est une pensée naturelle, une idée qu'on ne saurait blâmer; mais je ne voudrais pas qu'on abandonnât St-Martin pour cela; bien moins encore qu'on le démolît, comme quelques-uns le proposent, paraît-il. On devrait le conserver. au contraire et le soigneusement entretenir. Il est tout près de la gare; qui sait si bientôt un faubourg, relativement considérable, ne se formera pas autour de lui? Il mérite d'ailleurs par lui-même et par les anciens souvenirs qu'il rappelle,

d'être sauvé de la destruction. On a trouvé tout proche de vieux tombeaux, des substructions et un souterrain, restes. indiquant, sans doute, qu'il était le centre d'une réunion de. feux assez importante. En revenant, nous avons considéré: hauteurs qui pous avoisinaient et qui, sur leurs. pentes les plus élevées, couvertes de vignes assez mais gres, en pays calcaire, doivent produire de bon vin. mais. en petite quantité. Plus près de leurs bases, les ceps sont plus. vigoureux, et mon guide m'a montré un enclos lui apparte. nant, qui a eu l'honneur de figurer sur une carte qu'un intendant de la Guienne fit dresser et qui était destinée à faire connaître les crûs les plus renommés de cette province. De magnifiques champs de topinambours, de pommes de terre et de betteraves ont aussi fixé notre attention, de même qu'une excellente prairie naturelle que l'on fauchait en ce moment pour la seconde fois et où l'on opère jusqu'à trois coupes par an. En se rapprochant de sa demeure, M. de La Bardonie m'a. désigné un carré de terrain sous lequel, à quarante-cinq pieds de profondeur, et recouverts par une nappe d'eau, des ustensiles de poterie et des ossements d'hommes et d'animaux ont. 4té rencontrés.

La voiture nous attendait; elle nous a, par une chaleur intense et en montant toujours, conduit bien au-delà de la bifurcation des routes allant à Brantôme et à Bourdeilles, dans la direction de cette dernière ville, au milieu d'un pays où la vigne occupe la plus grande partie du sol, les maïs, froments et prés n'y jouant qu'un rôle très-secondaire, bien qu'avec succès, et où le phylloxera ne révèle encore sa présence que de loin en loin. Après quatre kilomètres d'ascension, pour ainsi dire continue, nous sommes arrivés au Bos-Chevalier, vaste coteau que, sur une superficie de plus de vingt hectares, M. de La Bardonie a converti en un vignoble très important, dans un endroit tellement sec, désert et délaissé naguère, que le précédent propriétaire l'aurait abandonné.

pour un prix insignifiant! La vigne y végète vigoureusement aujourd'hui et y développe avec avantage des variétés distinguées par le mérite de leurs vins. L'on y voit grande quantité de cabernets-sauvignon, du Médoc; de pinot, de Bourgogne, et autres espèces de choix, avec quelques bordures de teinturier, pour donner de la couleur. Un carré spécial est consacré à la culture de la Muscadelle ou Muscat-fou, de Bergerac. Ces cépages demandent une taille longue; ils la reçoivent d'ordinaire et, de plus, sont régulièrement piquetés. Malheureusement, par suite de la maladie de M. de La Bardonie et du changement de vigneron, ces précautions n'ont pas été prises cette fois.

## Il n'est pour voir que l'œil du maître,

Et l'œil du maître manquait. L'enclos est travaillé quatre fois par an. La première, il est labouré avec la charrue vigneronne, puis repris en travers par la houe à cheval. Cette double opération se répète avant le mois d'août, de manière que tout soit net d'herbes, ne laissant subsister celles ci que dans des coins tellement petits qu'il est facile de les en faire disparaitre avec peu de main-d'œuvre. Les pluies continuelles n'avaient pas permis d'opérer ainsi cette année et la propreté des intervalles d'un rang à l'autre s'en ressentait un peu, mais malgré tout l'effet général était sati-faisant et, eu égard à la température défavorable, les raisins ne manquaient pas. Le vignoble est, de distance en distance, sillonné par des lignes d'arbres fruitiers : pommiers et pruniers d'Agen. En temps ordinaire, le rendement peut atteindre 200 barriques, soit 460 hectolitres, ou par hectare 23 hectolitres de vin très-estimé. Nous sommes loin de l'aridité d'autrefois! Du sommet de la colline, j'ai remarqué une fort jolie maison de campagne avec une gracieuse chapelle dans un vallon qu'arrose un petit ruisseau tributaire de la Beauronne. On m'a dit qu'elle appartient à M. Demoures, très-honorable négociant de Périgueux.

Rentrés à Agonac, nous nous sommes séparés, M. de La Bardonie et moi, et j'ai seul continué ma route. Celle-ci m'a mis en présence, d'abord de la vallée que j'ai décrite déjà en racontant mon passage au milieu d'elle en chemin de fer. puis d'un pli secondaire où l'aspect des récoltes était à peu près le même. Seulement, peu de moments avant d'arriver au château de Brochard, qui se montre assez majestueux. mais désolé de la perte de ceux de ses maîtres qui ne sont plus et dont il semble porter le deuil, entouré d'une prosonde ceinture de bois et de bosquets , la terre paraît bien légère, bien privée de fumier; et la fougère pousse, plus qu'à souhait, au milieu des céréales, des vignes et même des prairies. Mais bientôt la nature du sol s'améliore. Nous voyons de trèsbeaux champs de luzerne, de sainfoin, de trèfle, et de sainfoin mélé de trèfle dont on laisse mûrir les graines pour les recueillir ensuite avec soin. Les prés naturels sont riches en regain long et dru que l'on fane et dont déjà d'assez nombreuses charrettes emportent des chargements considérables. Nous traversons le chef-lieu de Saint-Front-d'Alemps, qui possède plusieurs maisons avec jardins, assez jolies, et une église qui l'est fort peu, du moins vue du dehors. En quittant le village, on trouve une fontaine avec un réservoir donnant naissance à un petit ruisseau qui orne le bas-fond, si modestement qu'on n'a pasjugé convenable de le faire figurer sur une carte terminée tout dernièrement et où l'on a marqué fidèlement le lit de terrents qui découchent les trois quarts de l'année. Une petite croupe succède à la plaine et nous la contournons pour nous élever à son sommet en voyant se dérouler toujours autour de nous un tableau semblable aux précédents.

Nous laissons sur la gauche Eyvirat, que l'heure avancée ne nous permet pas d'aller visiter.

C'est une des communes du canton de Brantôme, en toute justice, les plus chères aux buveurs dignes de ce nom. Elle couvre en grande partie un long plateau, dont les saillies sont consacrées à la vigne, les dépressions, peu profondes, aux autres cultures. Du reste coteaux et vallons y sont équilibrés de manière à se prêter avantageusement aux mêmes opérations agricoles. Elle n'a pas un seul ruisseau présentable, mais son terrain, où l'argile et le calcaire s'unissent en bonnes proportions, est susceptible de braver même les grandes sécheresses. Vers le milieu, court une crête, dont les versants descendent d'un côté vers la Drône, de l'autre vers l'Isle. A l'ouest, règne la petite propriété; la grande domine à l'orient. Dans cette dernière direction se trouvent les terres de Menesplet, à M. de Cumond; de Puychautu, à M. Bussière (1); de Lacharmie, à M. Château; de Laferrière, à M. Lassort; de La Jugie, à M. Pradier; lesquelles se touchent. et réunies, embrassent presque la moitié du territoire municipal. C'est le pays des grands vins primés, qui portent haut, avec ceux des Ballans, du Châtenet et autres, le renom des vignobles Brantômais. L'autre moitié, sur le revers opposé, brille par l'excellence de la culture, tandis que celle-ci se distingue par le métayage, bien organisé. Les terres, vers la Drône, sont très morcelées. Ce penchant est très riche et contient d'importants villages. Le chef-lieu, situé vers l'est de la commune, est loin d'être l'ensemble de feux le plus remarquable. Son église, avec coupole, surmontée d'une tour ou clocher à l'extérieur, mérite d'être vue. Son abside, de style ro-

Le père du lauréat, décédé depuis, avait reçu de notre Société, lors du concours départemental de 1868, une médaille d'argent pour ses drainages.

<sup>(1)</sup> Au concours régional de 1880, tenu postérieurement à ce récit, M. Bussière, déjà prime plusieurs fois pour ses vins, a obtenu pour les échantillons de ceux de Puychautu, la médaille d'or réservée par le jury charge d'apprécier les produits agricoles, aux vins des crus de Brantôme.

man pur, formant polygone au dehors et ornée d'arcatures assez soignées, paraît remonter au xie siècle. Sur toute la commune des routes sont en cours d'exécution. Ce sera pour ce pays agricole, auparavant privé de débouchés, du moins jusqu'à un certain point, par suite de la difficulté des communications, un grand bienfait.

Nous le laissons derrière nous à regret et entrons à l'orient dans la région des bois de chênes et châtaigniers, entre coupés de quelques pignadas assez bien réussies, et de vignes passables, qui vont se multipliant. Les cultures reprennent et nous allons nous heurter, sur le chemin de fer, à une barrière qu'une fillette sux yeux noirs et à l'air mutin vient nous ouvrir en tâchant de nous effrayer par l'annonce de l'approche à toute vapeur d'un train qui, nous le savons, ne passera que deux heures plus tard. Nous rencontrons vignes et bois, bois et vignes, puis l'enceinte d'un parc et nous pénétrons dans Ligueux, d'où nous continuons notre course vers le Pavillon, où je vais rendre visite aux enfants de l'excellent M. Brizon, dont j'ai raconté plus haut la mort inopinée, foudroyante, et si triste pour la contrée. J'entre au salon où je trouve mon cousin, M. G. de Boysseuilh, et sa belle-fille, qui ne tardent pas à nous quitter. On m'accueille avec émotion, comme un ami dont la vue ravive un douloureux et inessaçable souvenir. Une petite enfant, qui me reconnait, vient jouer à côté de moi pendant que sa mère et sa tante, seules en ce moment, leur frère et mari étant allé visiter une autre de ses sœurs, repassent avec moi tous les incidents de la catastrophe douloureuse. On me retient; M. René va revenir, il serait fâché de ne pas m'avoir vu. Je résiste un instant à ces amicales instances, mais j'ai peine à le faire. Tout d'un coup, l'orage qui s'annonçait éclate. Il m'est impossible de continuer en ce moment mon voyage et je m'asseois à la table hospitalière où j'ai passé naguèrequelques instants joyeux qui devaient avoir si vite un si douloureux contraste. Le tonnerre gronde, la

pluie l'accompagne un instant; nous rentrons au salon. Enfin le calme reparaît un peu; il est tard, je m'éloigne malgré de pressantes sollicitations et je m'abîme au
milieu de l'obscurité profonde sur la route qu'illuminent, de
moment en moment, de vifs éclairs, tandis que les éclats de
la foudre, répercutés d'échos en échos, couvrent parfois
le bruit des roues de la voiture et la voix du conducteur.
Le cheval, effrayé de temps à autre, n'en marche pas moins
bien malgré tout. Il nous entraîne vivement, sans broncher
sous un ciel sombre; et nous sommes à Périgueux avant que
les averses menaçantes ne tombent de rechef, furieuses, en
larges et retentissantes cataractes. Quel déluge, bon Dieu!
Plaignons ceux qui ne sont pas à l'abri comme nous.

## H

Visite à M. Deschamps. — Razac-sur-l'Isle. — Gravelle — Anesse et Beaulieu. — La terre de M<sup>me</sup> de Gosselin régie par M. Champarnaud. — La Lande chez M<sup>me</sup> veuve Rapnouil. — Détails sur l'Equillac-de-l'Auche. — Retour, en passant en vue de Siorac, à M. le marquis de Saint-Aulaire, et de La Roche, à M<sup>me</sup> veuve Pradier.

Je m'étais promis, j'avais promis de faire, avant l'achèvement du mois d'août, une visite à la belle exploitation de M. Deschamps et à celles de quelques-uns de ses voisins. Je fus donc trouver un loueur de véhicules et lui tins le langage le plus séduisant afin qu'il consentît à me céder pour un jour le plus rapide de ses coursiers, la plus légère de s. s voitures et le plus expert de ses employés. Après des pourparlers menés diplomatiquement de part et d'autre, de manière à faire honneur aux plus habiles des ambassadeurs, un traité solennel fut conclu entre nous, et je priai que l'on fût m'attendre à la porte d'un établissement industriel où j'avais affaire. J'étais là depuis quelques instants, lorsque tout à coup un

bruit formidable, suivi d'une grande clameur retentit dans la rue. Un magasin venait d'être envahi par un cheval furieux qui avait, à sa suite, entraîné le tilbury auquel il était attelé, et avait pénétré dans l'intérieur en démolissant la devanture, renversant le comptoir, et couvrant de plâtras la maîtresse du logis et ses enfants, pendant que le conducteur renversé gisait sur le trottoir.

C'était mon équipage qui venait de se signaler ainsi. Par bonheur on put arrêter à temps l'animal exaspéré, qui se vengeait de cette manière éclatante, sur les humains, des tourments que lui causaient des mouches indiscrètes, retirer, sans qu'ils eussent aucun mal, ceux que le plâtre avait ensevelis, ramasser l'Hippolyte terrassé, quitte de son accident pour quelques écorchures insignifiantes, et prodiguer à un gendarme et à quelques personnes courageuses qui avaient maîtrisé le quadrupède irrité, les éloges auxquels ils avaient tout droit. Mon voyage était manqué, mais j'avais à rendre grâce au ciel de ne pas l'avoir entrepris avec une bête si chatouilleuse.

Je ne me décourageai pas pour cela. Je me dis que mon fournisseur avait d'autres chevaux plus calmes, que les mouches n'étaient pas aussi terribles tous les jours et que pareilles aventures ne se reproduisent pas quotidiennement. Ces sages réflexions, qui prouvent en faveur de ma perspicacité, m'ont permis d'exécuter mon dessein quarante-huit heures plus tard.

Ah! la jolie route que celle de Périgueux à Bordeaux! Comme elle est bien ombragée par de beaux arbres, à partir des Isards, comme elle longe une gracieuse plaine, comme le paysage est frais, pittoresque et attrayant! On est heureux de la parcourir en voiture pas trop lentement, pas trop vite, et l'on prend en pitié les pauvres malheureux qu'emporte à travers ce charmant pays une noire machine courant à perdre haleine sur une chaussée bardée de fer, droite et nue! Ils sont

pressés, dira-t-on. On ne doit jamais être pressé d'abandonner les choses bonnes à voir. Par exemple, je voudrais bien qu'Antoniac, qui a de si ravissants bocages, des environs si délicieux, se présentât un peu mieux, quant aux bâtiments. Quel'on respecte la modestie du manoir de Lagrange-Chancel, à la bonne heure, j'y consens de grand cœur, je l'approuve, mais il est regrettable de le voir si délabré. Sa restauration, en lui conservant du reste sa physionomie première, est probablement imminente. Il était un peu tard, plus que je ne l'aurais désiré, lorsque je suis arrivé à Papassou. Les serviteurs m'ont prié d'attendre leur maître, et j'ai été m'asseoir à l'abri d'un grand arbre auprès de la maison. J'entendais de la les joyeux propos et un cliquetis de fourchettes et de verres fort engageant, concert auquel j'aurais volontiers pris part, d'autant plus que j'étais à jeun. Heureusement la porte ne tarda pas à s'euvrir et M. Deschamps apparut en personne. Je fus aussitôt entraîné vers la salle à manger, placé près de lui et comblé de biens, au milieu de convives que je connaissais et ne détestais nullement. Le café pris, mon hôte m'amena dans ses bosquets que j'avais témoigné le désir de visiter, enclos qui sont artistement tracés, vastes et réellement charmants On est heureux d'avoir pareille retraite, calme, profonde et de bon goût. La maison est sans luxe, sans prétention, mais commode, bien distribuée, bien tenue. Lors des grandes pluies elle était parfois un peu humide. M. Deschamps la fait entourer d'un large caniveau qui recevra toutes les eaux surabondantes et les conduira dans une grande mare, où elles seront réunies pour servir en temps utile à l'arrosement des plantes qui en auront besoin. A côté se trouve un hangar où s'abritent, avec la nombreuse collection utilisée des instruments agricoles, des véhicules de toutes sortes et qui sert, de plus, à faire sécher une partie des tabacs récoltés. Y attenant l'on aperçoit une enceinte fermée en treillis et fil de fer, munie de cabanes et destinée à loger les volailles que l'on veut

tenir à part et qui y trouvent ainsi l'air, une demi-liberté, l'ombre et le couvert. Vis-à-vis est la bergerie, divisée en deux parties, bien aérée, commode et propre. D'un côté sont les animaux de race anglaise, dont M. Deschamps a été l'introducteur dans la contrée et qu'il y élève toujours avec succès, de l'autre, de belles brebis de race pure du pays auxquelles ondonne un bélier de l'autre compartiment pour en obtenir des métis. Au moment de ma visite on comptait dans cette étable trente-sept têtes; seize d'une part, vingt-et-une de la seconde, Ces chiffres sont très souvent beaucoup plus considérables. M. Deschamps a renoncé i our le moment à l'élevage du porc, mais son étable à bœufs renferme douze belles bêtes à cornes dont la plupart soumises à l'engraissement, que le propriétaire, fort expert, pratique avec la plus entière réussite. Ses cultures sont également très remarqual·les. Il recueille une forte proportion de froment, eu égard à la quantité de semence employée. Il est inutile de dire qu'il bat avec la machine à vapeur. Il a de lourdes et abondantes racines fourragères; et ses tabacs, dans la production desquels il est passé maître, occupent une vaste sole et lui produisent environ 2,000 francs à l'hectare, et même au-delà. L'étendue de son domaine ne dépasse pas vingt hectares, bois compris. Sur cet espace restreint, il compte l'équivalent de 18 forts animaux; c'est-à-dire plus d'une tête par hectare de sol arable ou prés; et comme la terre est bonne, que la direction est intelligente, que les soins sont constants et bien compris, cette exploitation donne des revenus qui distancent de beaucoup ceux de propriétés plus considérables et de nature également satisfaisante. Comblé par la victoire de récompenses méritées, pour ses animaux et produits, à foule d'expositions des plus importantes, M. Deschamps, qu'entourent ainsi de vrais faisceaux delauriers, dédaigne maintenant d'aller en briguer d'autres et ne fait plus d'envois aux exhibitions agricoles. Son absence de ces luttes est fâcheuse pour le département; et je souhaite vivement, dans l'intérêt de notre province, qu'il reparaisse quelquefois sur l'arêne.

La commune compte, après M. Deschamps, des praticiens capables; l'on cite entre autres, M. Reverdit, régisseur de la terre de Marsaguet, dont les produits sont importants et dont les vignobles donnent un vin réputé. Certains d'entre eux, lorsque l'on traite leur vendange à part, en fournissent de vraiment hors ligne. Par suite du bon état de culture, et bien que le coteau soit, sous ce rapport, moins privilégié que la plaine, le rendement du froment obtenu par hectare sur l'ensemble du territoire municipal peut être portée à 20 hectolitres environ, année movenne. On bat presque partout à la machine: il est pourtant quelques retardataires qui s'obstinent à conserver le fléau pour cette opération. L'engraissement est généralement bien pratiqué. Dans la commune, le mouten anglais ou anglo-français n'est pas seul en honneur. MM. Latour et Vergnaud y entretiennent et propagent avec succès les races à laine fine, mérinos et métis mérinos (1).

M. Deschamps, qui est maire de Razac, a eu l'obligeance de m'accompagner dans le bourg. L'église est remarquable par sa tenue et sa voûte à nervures d'une portée égale à sa hauteur. C'est un gracieux édifice, malheureusement mal orienté. Naguère, il en était autrement, mais l'accès en était étroit et incommode, et il a fallu mettre l'abside où était le portail, et réciproquement. L'édifice, surmonté d'un clocher qui, sans offrir rien de curieux, fait bien dans le paysage, est entouré d'une jolie place, plantée de beaux arbres et où, deux fois par an, se tiennent des foires

<sup>(1)</sup> Au concours départemental de Saint-Astier, ces Messieurs ont obtenu deux premiers prix pour leurs envois d'animaux de ces variétés. Au concours régional qui vient de se tenir à Périgueux (mai 1880), ils ont, l'un et l'autre, remporte chacun un second prix, M. Vergnaud pour un bélier fort remarquable, M. Latour pour un lot de trois belles brebis.

très fréquentées. Les rues du village sont d'une exceptionnelle propreté, balayées, parfaitement viables; toutes partie d'un réseau de routes ou de chemins vicinaux, ce qui assure leur entretien régulier. On voit sur leur parcours plusieurs maisons importantes, dont quelques-unes sont accompagnées de jolis jardins et de belles promenades. On compte quelques ateliers, dont un digne d'intérêt, dirigé par M. Rey, qui y construit d'excellentes machines agricoles en tout genre, pour lesquelles il a plus d'une fois obtenu des récompenses de notre Société. Tout autour de la bourgade, rayonne un réseau d'avenues bien bordées, dont l'une conduit à une belle fontaine, très abondante, alimen'ant un grand lavoir public. La gare est entourée d'ombrages et de parterres; en un mot, Razac est très attrayant. Une large route, construite à travers les héritages, aboutit au pont de Gravelle, jeté sur l'Isle, qu'il franchit au moyen de quatre grandes arches, et qui ouvre une communication des plus avantageuses, avec la rive gauche. C'est encore à M. Deschamps que l'on doit l'établissement de cette voie, par laquelle on vient à lui, et par laquelle j'ai eu le regret de le quitter, en le remerciant de son accueil et de sa complaisance pour moi.

Le village de Gravelle, au bout du pont, de l'autre côté de la rivière, est prospère et gai. Sa situation, au centre de la commune d'Annesse-et-Beaulieu, sur plusieurs routes, vis àvis Razac, lui vaut la fortune. On y trouve l'école des gargons; et celle des filles, dirigée par de bonnes religieuses, en est à quelques centaines de pas à peine, près de l'entrée d'un canal creusé pour éviter à la navigation la traversée des maigres et le long détour de Montanceix. En cet endroit, le coup d'œil est ravissant. La val'ée, fort etroite, d'après des copistes de dossiers, dont ils ne s'occupent pas de vérifier, comme ils devraient le faire, par état, les assertions plus ou moins hasardées, a près de trois kilomètres de largeur, ce qui, du reste, n'a pour elle, depuis Périgueux, en descendant,

rien d'extraordinaire et est dépassé sur nombre de points de son parcours, même avant qu'elle pénètre dans la Gironde. Elle est riche, fertile et couverte de belles prairies, de récoltes quoique la sécheresse leur nuise en exubérantes. moment. La rivière se courbe gracieusement, englobant une île charmante, et le canal ajoute à la beauté du paysage, bien qu'une spéculation avide l'ait dépouillé de la magnifique bordure d'arbres admirables qui l'accompagnaient des deux côtés. Les montagnes qui apparaissent à l'est et à l'ouest ont des tons divers, ajoutant à la grâce de l'ensemble. Le beau pays que le Périgord! Les étrangers sont unanimes à le proclamer, sauf les géographes, qui veulent trop en croire nos concitoyens, dont la modestic, en ce qui concerne leur terre natale, dépasse réellement, presque toujours, les bornes. Nous longeons la voie navigable, après l'avoir traversée, et, quelques instants après, nous engageant résolument sur un pont-levis, qui s'abaisse, avec un grand bruit de chaînes, à l'embouchure de cette ligne dans le cours d'eau dont elle s'était détachée, nous arrivons au bourg d'Anesse. Pourquoi ce vilain nom? Je l'ignore. Le petit chef-lieu de commune qui le porte en a l'air tout contristé et se cache dans la verdure, autour de son église, à l'aspect des plus vulgaires, bas, écrasé, tout à fait disgracieux. L'intérieur de ce temple dédommage de cette première et peu favorable impression. Le portail, tout d'abord, présente une colonnade, avec chapitaux bizarement sculptés, qui préviennent avantageusement le visiteur, qui n'est point ensuite mécontent des voûtes et de l'entretien. Le grand autel est orné convenablement, et l'on en compte quatre autres, dont deux sont décorés de colonnes et de statues en bois de chêne noir sculpté, réellement dignes d'intérêt. Il en est de même d'un Christ de grande dimension et de deux effigies : l'une de la Mère du Sauveur, l'autre d'une des Saintes Femmes, en chêne noir aussi, qui sont placées en face de la chaire. Ces pièces remarquables ont été trouvées par

hasard dans un grenier. Elles étaient couvertes et enduites d'une forte couche de plâtre, qui ne permettait ni d'en soupçonner la valeur ni même d'en reconnaître la nature et dont il a été fort difficile de les débarrasser. Auprès de l'église est le vieux château, qui n'a jamais été terminé. Ses bâtiments sont inhabités. On y a joint une construction neuve, dans laquelle loge, avec sa famille, l'habile régisseur de M<sup>mo</sup> de Gosselin, avec lequel je suis revenu de chez M. Deschamps, de Razac.

M: Champarnaud, dont tous les lecteurs des Annales connaissent les victoires à nos divers concours, et qui a souvent triomphé si glorieusement aux exhibitions d'animaux gras à Limoges, où plusieurs départements avaient amené leurs bestiaux les meilleurs, a fait élever près de sa demeure, en remplacement de l'ancienne qui tombait de vétusté, une grange d'un développement considérable et ou sont ménagés aux deux extrémités, est et ouest, deux rangs de crèches heureusement disposées, huit sur chaque ligne, seize en tout. Dans l'une j'ai vu huit bœufs que l'on engraisse, animaux parfaitement choisis par un véritable connaisseur. Dans l'autre, j'ai compté deux bœufs de travail, un fort veau qu'on élève, une vache bretonne, une jument et son poulain: quatorze têtes en tout, et il faut dire que la réserve à laquelle sont attachés ces animaux n'a pas plus de huit hectares, la plus grande partie consistant en prés, il est vrai. Les terres environnantes portaient du tabac, vendu l'année dernière, sur le pied de plus de 2,000 francs à l'hectare; du maïs, des pommes de terre et des betteraves magnifiques pour la saison. Il y avait aussi un carreau de topinambours d'une rare beauté. Quant au froment, il était récolté; l'on n'en espérait, relativement, qu'un rendement ordinaire, mais cet ordinaire vaut beaucoup mieux que le très bien de nombreuses exploitations. On seme quatre hectolitres, on en recueille en moyenne 75, soit plus de dix-huit pour un, ou 36 à l'hectare;

on a dépassé parfois 40. Les métairies sont à souhait pourvues de bétail. Les plus petites n'ont pas moins de huit bœufs: plusieurs en ont dix. Il y a de plus des moutons, des porcs et de la volaille, outre celle que M. Champarnaud élève dans sa basse-cour en grande quantité. L'on sème en tout 40 hectolitres de blé dont le rendement est de 500 hectolitres ou 25 à l'hectare. Déduisant la réserve, il est donc d'à peu près 22 à l'hectare, pour les colons, et il est souvent supérieur à ce chiffre. Dans les métairies, malgré les sévices des inondations et de l'humidité cette année, on aura du tabac. des pommes de terre, du mais et des racines fourragères en quantité notable, pourvu qu'une pluie salutaire ne tarde pas: trop à tomber. Sur certains points les noix ne manqueront pas et l'on obtiendra quelque peu d'autres fruits. J'ai vu battreàla vapeur; on cultive au moyen d'instruments perfectionnés. Beaucoup de métayers de cette terre ont droit à être. mentionnés comme travailleurs intelligents et actifs. Je retrouve dans ma mémoire les noms de Doche, Moursin, Valla, Villepontoux, cités et primés pour leurs produits et leur bétail. Il faut surtout signaler le vaillant Chaumard, des Giroux, dont les bœufs gras ont été si souvent admirés sur la place de Périgueux, et qui, largement, a contribué aux brillants triomphes remportés, sous ce rapport, tant dans le chef-lieu de la Dordogne qu'à Limoges, par les animaux de Mme de Gosselin (1).

Après notre visite de la propriété, nous nous sommes rendus, M. Champarnaud et moi, à La Lande, chez M<sup>mo</sup> Lafond-Rapnouil, qui nous a reçus avec la grâce la plus parfaite et dont le fils a bien voulu se mettre à ma disposition pour me faire explorer le beau parc dessiné par M.

<sup>(1)</sup> A Périgueux, en 1880, Chaumard a obtenu, pour sa belle bande de bœufs gras, un deuxième prix, puis le prix d'honneur de la division des bêtes grasses présentées, la réserve de M™ de Gosselin ayant eu le premier prix de bandes et le grand prix d'honneur du concours.

Pelletier, horticulteur paysagiste à Périgueux, décédé maintenant, et qui a fait ici réellement un chef-d'œuvre. Percées habilement ménagées, détours imprévus, fraîches retraites. ombrages profouds, sources murmurantes, rien n'y manque: tout y est à sa place, tout y est bien entendu, tout y est parfaitement entretenu. Tout à fait au sommet est un lac factice, avec rivière qu'un moulin à vent alimentait d'eau limpide. On perfectionne en ce moment le mécanisme afin de pouvoir élever à la fois une plus grande quantité d'eau. Le verger est remarquablement soigné, peuplé de beaux arbres fruiticrs que vient tailler et diriger tous les ans M. Benoît, horticulteur au faubourg Saint-Georges de Périgueux. Une serre spacieuse, où l'on circule à l'aise, au milieu des fleurs et de plantes rares, est ornée d'une fontaine qui jaillit entre des blocs et que l'on croirait naturelle. C'est un lieu de repos toujours gai, toujours sédusiant, toujours imprégné de l'haleine du printemps, où l'on s'oublie, où les rigueurs de l'hiver sont inconnues, où l'on ne s'apercoit pas des ardeurs dévorantes de l'été. On jouit, à La Lande, d'une vue magnifique sur la plaine et les coteaux qui l'environnent. Montanceix est en face et produit le plus bel effet. La propriété de Mme Lafond-Rapnouil, autour de La Lande, est importante, bien travaillée, très productive.

Elle confine à la commune de Léguillac-de-l'Auche qui, sur une superficie d'environ 14 kilomètres carrés, renferme 676 habitants, c'est-à-dire à peu près 48 par kilomètre, ce qui signifie que son territoire est passablement accidenté. Ce pays manque presque d'eaux courantes, n'ayant qu'un seul et tout petit ruisseau; mais des sources et puits s'y trouvent en quantité suffisante. Le sol calcaire ne renferme que peu de bois. Il est du reste d'assez bonne nature. On en retire annuellement 2,300 quintaux métriques de froment et 1,100 hectolitres de maïs, le rendement moyen par hectare étant, d'après informations sérieuses, de 13 à 14 hectolitres pour le pre-

mier et de 12 pour le second de ces grains. Les prairies naturelles s'étendent sur 200 hectares, le sainfoin sur 70, le trèfie et la luzerne sur 20. Il y a certaine quantité de carottes fourragères et de betteraves. Les pommes de terre sont d'une qualité vraiment exceptionnelle, mais d'un produit relativement assez faible. Toutes les racines pour le bétail y viennent du reste assez bien. 116 hectares sont complantés en vignes, presque toutes en joëlles et dont le vin est bon, mais le phylloxéra les dévore à peu d'exceptions près. Les arbres fruitiers tels que cerisiers, poiriers, pommiers et pruniers s'y rencontrent dans la plupart des exploitations.

On y fait peu d'élevage d'animaux; par contre, on y engraisse annuellement passablement de moutons, environ 300 porcs et de 50 à 60 bœufs. M. Linard père, à la Faye, est un des meilleurs praticiens de l'arrondissement de Périgueux sous ce rapport; il a souvent remporté des prix d'un ordre élevé lors des concours départementaux d'animaux gras, pour les envois de ses étables. L'on ne compte pas plus de 17 à 18 chevaux dans la commune. Les instruments principaux employés par la culture sont des charrues, des herses et des batteuses.

Ce territoire renferme bon nombre d'agriculteurs méritants, parmi lesquels on peut citer M. Rapnouil, engraisseur habile et très-expert dans la production des racines fourragères; M. Raynaud, qui s'adonne également avec succès à l'engraissement des bestiaux, à la culture des racines fourragères et qui se distingue aussi par le soin qu'il apporte à la création et à la tenue de ses belles prairies artificielles; M. Linard, enfin, dont je viens de parler, très-heureux spécialiste non-seulement pour la préparation des bœufs, moutons et porcs destinés à la boucherie, mais encore pour la culture fructueuse des racines et du tabac. Les bois n'occupent que 115 hectares en tout, dont 98 de châtaigneraies à fruit, 8 de chênes, 5 de pins et 4 de taillis.

Le chef-lieu, peu considérable, ne compte guère que 28 à 30 feux. Il est adossé à un coteau et n'offre rien de remarquable. On y parvient par un chemin qui le traverse et dont la pente est de 0<sup>m</sup>05 par mètre. Les communications d'ailleurs sont facilitées dans ses dépendances par deux bonnes routes.

J'énumérais tout à l'heure les conditions favorables dans lesquelles se trouve la terre de Mme Lafond-Rapnouil. Faisons aussi la part de celle de M. le marquis de Saint-Aulaire, située non loin d'elle, sur la voie qui conduit à Périgueux. Cette exploitation jouit d'une réputation méritée. Le vieux château, restauré de la manière la plus heureuse, est environné de promenades magnifiques formant un véritable sanctuaire pour la pensée. L'étude, l'espritet le savoir les parcourent souvent; M. le marquis de St-Aulaire, écrivain distingué, a plus d'une fois en ce lieu, jeté sur son agenda des notes rapides et fortes pour les divers ouvrages trop rares qu'il publie et dont le lecteur est épris. Le jardin fruitier et potager se développe au pied du manoir, séparé de lui par la route. Il est placé sous la direction éclairée de M. Fritz, qui ne lui permet pas de produire autrement qu'abondamment, bon et beau. Les terres sont soumises à la gérance spéciale de M. Raynaud, que je citais tont-à-l'heure en décrivant l'Eguilhac-de-Lauche, et qui est tout à la fois l'émule et l'ami de M. Champarnaud, son voisin. Amitié féconde, heureuse rivalité pour l'un et l'autre et les deux propriétaires dont ils sont les hommes de confiance. Siorac possède un nombreux et excellent bétail, donne beaucoup et monte chaque jour d'un échelon vers le sommet auquel il est près d'arriver. Je le connaissais de longue date, je l'ai fort admiré de nouveau en passant; et avec plaisir, près de la source superbe qui sourd à la porte du village donnant son nom à la terre, j'ai serré la main de M. Raynaud, qui a tant de zèle et fait si bien. Je lui en veux pourtant de ne plus conduire à nos expositions de bêtes grasses celles qu'il prépare savamment et qui lui valaient, ainsi qu'aux colons placés sous ses ordres, de

brillants triomphes. Qu'il reprenne au plus vite le chemin du tournoi; tous l'y attendent, désireux de l'applaudir de nouveau.

A moins d'un demi-kilomètre de là, j'ai traversé les chantiers du chemin de fer qui doit, dans un avenir prochain, unir Ribérac à Périgueux. Nous avons vu le tunnel percé dans le tuf de la montagne, où l'on a ouvert, de plus, quelques tranchées pour en extraire des matériaux; l'énorme chaussée entreprise pour traverser la plaine, et le pont à trois arches, pont qui m'a semblé beaucoup trop court, jeté sur la rivière et dont il ne manque plus que le parapet. Il est, comme les autres ouvrages d'art, de la même ligne, construit en pierres de Chancelade. La voie va déboucher à côté du Chambon, sur la rive gauche, et s'y unir à celle de Périgueux à Bordeaux. Il devrait y avoir une station au point de jonction de ces rails-way. Ce serait naturel et avantageux. Je parie qu'on n'en fera pas. La route monte et au haut de la côte nous rencontrons le château princier de La Roche, encore inachevé et d'où l'œil s'égare avec délices sur une perspective lointaine et des plus attrayantes, à l'est et au sud. On est encore ici sous l'influence salutaire d'un progrès sage et réfléchi. Succédant, comme propriétaire, à M. le comte Koucheleff, qui ne s'occupait que de constructions et de fêtes, au bruit desquelles, souvent, la Fortune s'envole, M. Pradier d'abord, son énergique veuve ensuite, ont en premier lieu confié le soin de régir leur acquisition nouvelle à M. Raynaud, qui n'a pas tardé à l'améliorer sensiblement, au point que les colons de La Roche enlevaient dans nos épreuves départementales, où malheureusement ils ne se montrent plus, des palmes envia-Maintenant, on poursuit résolument l'œuvre bien commencée, aidé du concours de M. Gasson-Bugeaud d'Isly, petit-fils du célèbre maréchal de France, le grand rénovateur agricole du canton de La Nouaille; et l'on vient d'augmenter sensiblement l'étendue des prairies, en leur consacrant, outre l'espace qu'elles couvraient naguère, l'entière superficie qu'occupait un vaste colonage. Comme Siorac, la Roche fait partie de la commune d'Annesse et Beaulieu.

A l'ouest et au nord, les montagnes se sont rapprochées, et entre elles court une petite gorge, dans laquelle plonge, en formant un long lacet, la route de Périgueux à Ribérac, que nous suivons maintenant. Pourquoi le chemin de fer n'en fait-il pas autant pour aller s'unir à celui de Périgueux à Paris, près du village de la Beauronne?

Au bas du coteau, nous atteignons le Pas de l'Anglais. Si l'heure n'avait pas été aussi avancée, si d'importantes affaires ne m'avaient pas interdit de m'arrêter davantage, je me serais payé une friture de goujons. Le poisson a gagné quelque répit à cette circonstance; M. Robert y a perdu quelques sous, qui pour lui n'auraient pas eu grande importance, et voilà tout. Je n'en ai pas moins longé avec plaisir la plaine, un peu sablonneuse, où, sur les anciennes dépendances de Chercuzac, malheureusement divisé, nombre de petits propriétaires se sont taillé des possessions qu'ils enjolivent et où ils édifient des maisons d'un style plus ou moins heureux. Rien de nouveau d'ailleurs jusqu'à mon gîte, où m'accompagnent, aimable escorte, les agréables souvenirs de cette intéressante excursion, si digne d'être mieux racontée.

Janvier-août 1879.

L. DE LAMOTHE.